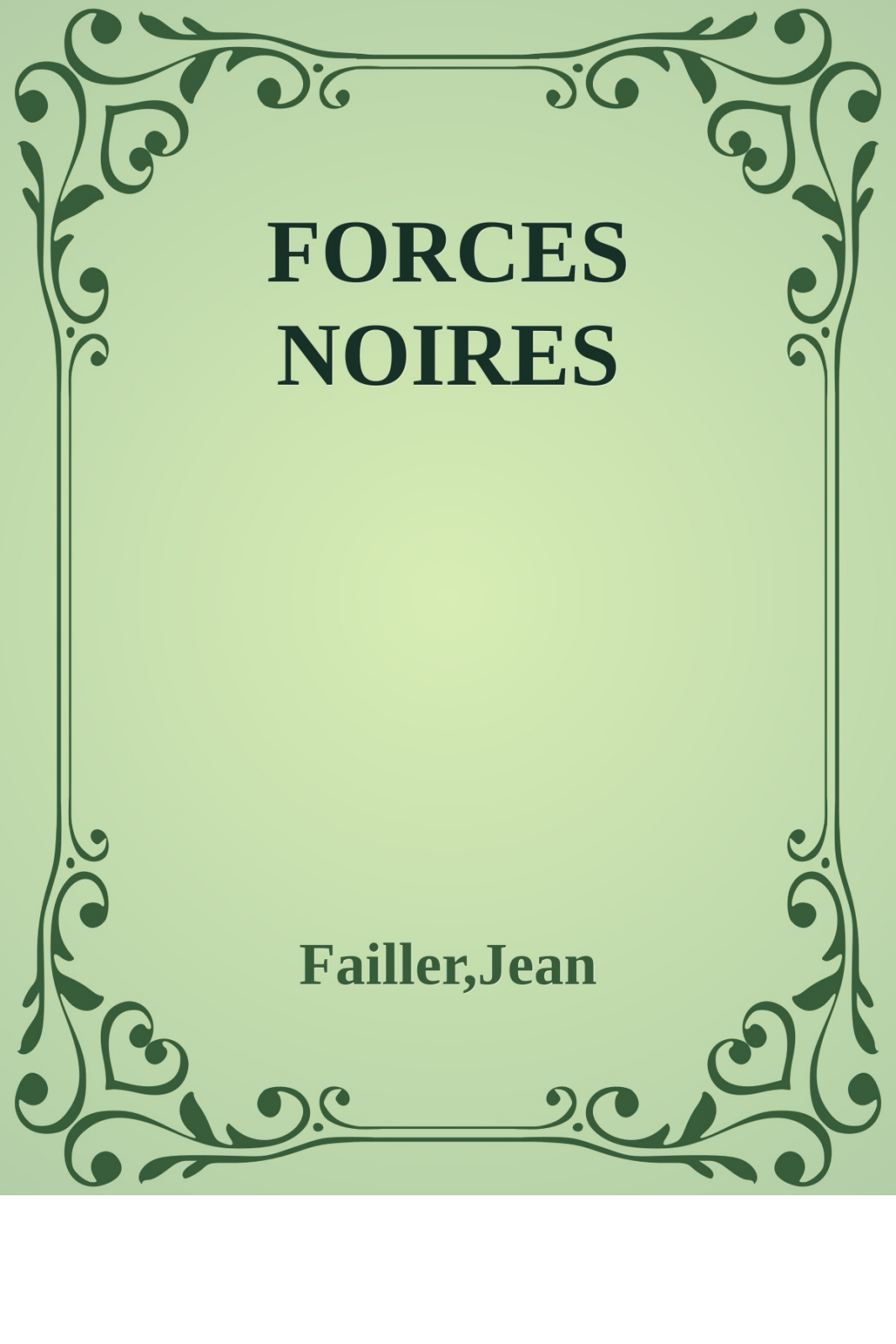


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

FORCES NOIRES

Failler, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN FAILLER

La maison se trou-
vait à Rennes, dans
une **UNE** rue
oubliée entre deux
boulevards, un peu
en retrait d'une pro-
menade longeant la
ENQUÊTE

la capitale de la
Bretagne avait dail-
ler se jeter en
Atlantique, pas très
loin d'aller
par la Loire.
Il avait beaucoup
pis les jours précé-
dents et jamais la
ville **DE**

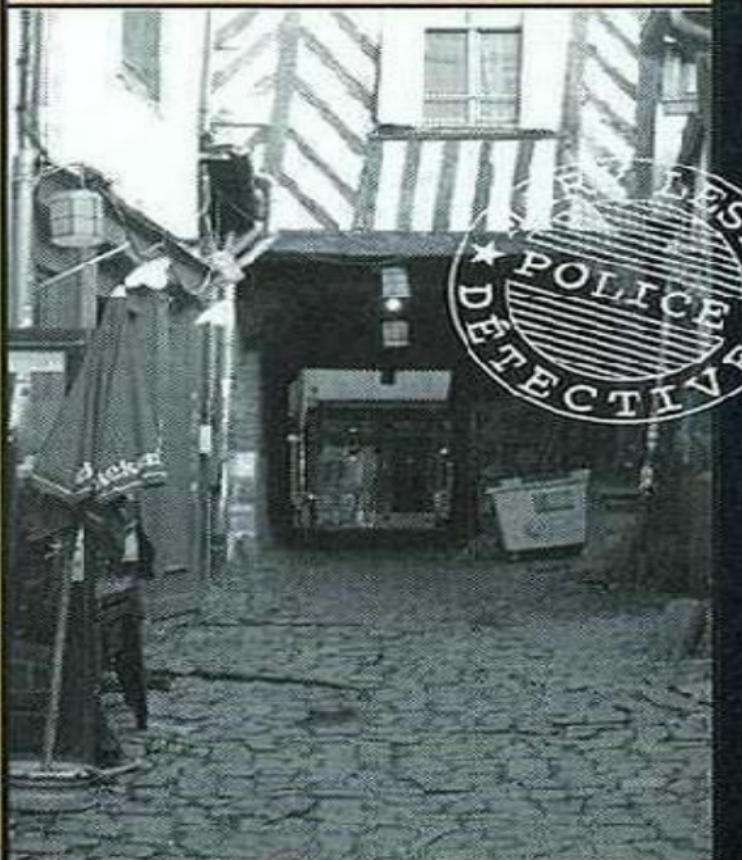
aux
MARTIN
flots charrièrent
une eau limoneuse,
comme si tous les
rivières de
cette **MARY**

étaient donc le
mot pour curer, ce
Soudain, les
civils
ville
villes
des
la

LESTER



FORCES NOIRES



ÉDITIONS DU PALÉMON

Jean FAILLER

**FORCES
NOIRES**

EAN13 : 978-290-757-239-2



Les enquêtes de Mary Lester

- 1 Les bruines de Lanester
- 2 Les diamants de l'archiduc
- 3 La mort au bord de l'étang
- 4 La marée blanche
- 5 Le manoir écarlate
- 6 Boucaille sur Douarnenez
- 7 L'homme au doigt bleu
- 8 La cité des dogues
- 9 On a volé la belle étoile
- 10 Brume sous le grand pont
- 11 Mort d'une rombière
- 12 Aller simple pour l'enfer
- 13 Roulette russe pour Mary Lester
- 14 À l'aube du troisième jour
- 15 Les gens de la rivière
- 16 La bougresse
- 17 La régates du Saint-Philibert
- 18 Le testament Duchien
- 19 L'or du Louvre
- 20 Forces noires
- 21 Couleur canari
- 22 Le Renard des grèves T1
- 23 Le Renard des grèves T2
- 24 Les fautes de Lammé-Bouret
- 25 La variée était en noir
- 26 Rien qu'une histoire d'amour

- 27 Ça ira mieux demain
- 28 Bouboule est mort
- 29 Le passager de la Toussaint
- 30 Te souviens tu de Souliko'o ? T1
- 31 Te souviens tu de Souliko'o ? T2
- 32 Sans verser de larmes
- 33 Motel des forges (33 + 34 = Il vous suffira de mourir)
- 34 Le brame du cerf
- 35 casa del amor
- 36 Le 3^e œil (du professeur Margerie)
- 37 Villa des Quatre Vents T1
- 38 Villa des Quatre Vents T2



Table des Matières

Les enquêtes de Mary Lester 3

Table des Matières 5

Chapitre I 9

Chapitre II 20

Chapitre III 30

Chapitre IV 37

Chapitre V 49

Chapitre VI 61

Chapitre VII 70

Chapitre VIII 77

Chapitre IX 89

Chapitre X 96

Chapitre XI 105

Chapitre XII 115

Chapitre XIII 124

Chapitre XIV 135

Chapitre XV 145

Chapitre XVI 154

Chapitre XVII 161

Chapitre XVIII 169

Chapitre XIX 177

Chapitre XX 185

Chapitre XXI 192

Chapitre XXII 204

Chapitre XXIII 212

Chapitre XXIV 224

Remerciements à :

Pierre DELIGNY
Marie-Laure DUHAMEL
Jean-Marie DESURY
Colette VLÉRICK
Margot BRUYÈRE
Sylvia KERSUSAN

Bibliographie :

Le Vendredi noir de la BRETAGNE
Gérard Gauthier, édition de l'Écharpe.

L'affaire du Parlement de BRETAGNE
Le Goarnic Koch, éd. Des états de Bretagne.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

À mes amis :

*Corentin OLLIVIER
Patrick COATHALEM
Jean-René LE ROUX
Jean-Christophe QUEF
Alain FURIC*

Chapitre I

La maison se trouvait à Rennes, dans une petite rue oubliée entre deux boulevards, un peu en retrait d'une promenade longeant la Vilaine, ce fleuve côtier qui traverse la capitale de la Bretagne avant d'aller se jeter en Atlantique, pas très loin de sa grande sœur, la Loire.

Il avait beaucoup plu les jours précédents et jamais la Vilaine n'avait mieux mérité son nom : ses flots charriaient une eau limoneuse, comme si tous les éleveurs de cochons, de Vitré à Châteaubourg, s'étaient donné le mot pour curer, ce jour-là, leurs fosses à lisier.

Pourquoi les rivières de l'Ille-et-Vilaine avaient-elles des noms aussi peu engageants ? La Rance, la Seiche, la Vilaine... pas terrible !

L'Aven, l'Ellé, la Laïta dans le Sud-Finistère avaient une consonance nettement plus poétique.

Le quartier avait dû être chic autrefois ; à présent il sentait le négligé. Nombre de ses hôtels particuliers auraient eu besoin, pour retrouver leur lustre, d'un sérieux ravalement et surtout que les ouvriers ne rechignent pas à la peine, ne lésinent pas sur la peinture.

De ces maisons de maître, comme chez les vieilles coquettes, ne subsistait que l'arrogance d'avoir été belles en leur temps. Les promoteurs devaient avoir pour elles le regard du vautour des westerns pour le cadavre à venir, attendant patiemment qu'elles tombent dans leur escarcelle afin de les rayer de la carte au profit de clapiers de luxe pour cadres aisés.

Mary Lester arrêta sa Twingo au mitan de la rue Liothaud et examina avec circonspection la maison où elle était attendue : deux étages de style rococo prétentiard, avec un toit à pans coupés où des tabatières de zinc terni devaient éclairer les chambres de bonne, des fenêtres en anse de panier à claveaux de pierre et rouleaux de briques vernissées, une porte d'entrée à double battant donnant sur une sorte de petit porche carrelé en noir et blanc.

Au-dessus de ce porche, un balcon ceinturé d'une main courante à balustres de ciment dont la peinture s'écaillait. Un rosier grimpant aux longs bras griffus disputait l'espace aux feuilles vert sombre, drues et luisantes, d'un lierre conquérant.

Les fenêtres du rez-de-chaussée, voilées de rideaux grisâtres, étaient défendues par des persiennes métalliques pleurant des larmes

rouillées. Elles n'avaient pas dû être fermées depuis un quart de siècle et il aurait été vain d'essayer de les clore.

Au mur, sous la boîte aux lettres, une pancarte pendue de guingois annonçait : Chambres pour étudiants.

Mary Lester se demanda ce qu'elle était venue faire dans cette galère. Elle descendit de voiture, ferma sa portière sans la claquer et s'approcha avec circonspection. L'affaire, si affaire il y avait, ne l'inspirait guère.

Elle avait fait le déplacement parce que la voix de son interlocutrice, au téléphone, lui avait semblé pathétique.

Pathétique... qui en 2002 se souciait d'une voix pathétique ? Qui, hors Mary Lester ?

Elle tira sur une poignée de fer rouillé qui pendait au bout d'une chaînette et un tintement de clochette se fit entendre à l'intérieur de la maison. Puis la porte s'entrouvrit, un visage lunaire apparut dans l'embrasure, un œil soupçonneux se posa sur Mary.

L'examen dura quelques instants et la porte s'ouvrit davantage ; Mary vit alors dans son entier l'habitante des lieux.

C'était une femme d'un âge indéfinissable, mal fagotée dans une robe grise. Ses cheveux, d'un blond artificiel, auraient eu besoin des soins d'un artiste capillaire.

Elle s'était maquillée gauchement, comme un pierrot lunaire qui se serait trempé le visage dans de la farine avant de se poudrer les joues et le menton d'un rose trop vif ; quant à ses lèvres minces, elles paraissaient énormes tant le rouge écarlate, maladroitement appliqué, avait débordé, lui dessinant une bouche de clown. Il ne lui manquait plus qu'un faux nez de la même couleur pour faire rire les petits enfants.

Les sourcils, en accent circonflexe, avaient été marqués au crayon noir gras...

Oui, madame Florence de Trébédan, puisque c'était d'elle qu'il s'agissait, était pathétique.

Mais elle avait une voix, madame de Trébédan, une voix chaude et grave, une voix à annoncer les vols de longs courriers dans une aérogare et, accessoirement, à faire fondre le cœur de Mary Lester.

— C'est pour une chambre ? demanda-t-elle.

— Euh, non, dit Mary, vous m'avez téléphoné, je suis Mary Lester.

— Ah ! dit madame de Trébédan en mettant la main sur son cœur, c'est vous...

Mary eut l'impression qu'elle était surprise, pourtant c'était bien elle qui l'avait suppliée de venir.

Madame de Trébédan pivota sur elle-même, invitant Mary :

— Entrez donc !

Mary la suivit dans un vestibule sombre, aux murs habillés jusqu'à mi-hauteur de boiseries ouvrees qui sentaient la cire.

— Je ne vous attendais pas si tôt, comment avez-vous fait pour venir si vite ?

— Il n'y a guère que deux cents kilomètres de Quimper à Rennes, dit Mary, et la circulation était extrêmement fluide. Juste quelques camions sur la voie express...

Madame de Trébédan s'empressait :

— Par ici, s'il vous plaît. Voulez-vous une tasse de thé ? Je me lève tôt et, d'ordinaire, j'en prends à cette heure.

En plus, elle jouait les duchesses ! Peut-être l'était-elle, d'ailleurs...

Un large escalier d'un bois aussi sombre que celui qui garnissait les murs menait à l'étage. Une porte s'ouvrait sous cet escalier. Madame de Trébédan la tira.

— Donnez-vous la peine d'entrer.

Puis elle expliqua avec une certaine emphase :

— C'est mon salon particulier. Je le mets à la disposition des locataires qui veulent recevoir.

Elle ne précisa pas qui l'on pouvait recevoir ni quelle était la nature de ces réceptions. On sentait dans sa bouche que le mot évoquait un certain faste. Maîtres d'hôtel ? Champagne ? Petits fours ? Valses viennoises ? Non ! Plus simplement un local où trois ou quatre personnes pouvaient se tenir, ce qui ne devait pas être le cas dans les chambres.

— Vous avez beaucoup de pensionnaires ? demanda Mary.

Madame de Trébédan fit sa bouche en cul de poule pour rectifier :

— Locataires... je ne fais que loger.

— Pardonnez-moi, dit Mary.

On était à cheval sur le poids des mots. Elle en prit bonne note.

— Actuellement ce n'est pas plein, dit la logeuse, puisque logeuse il y avait. La rentrée universitaire n'est pas encore faite, précisa-t-elle. J'ai juste deux étudiants africains et une jeune fille qui doit passer son diplôme d'infirmière. Elle est en stage à l'hôpital de Pontchaillou.

Et elle ajouta en confidence :

— Elle veut être infirmière pour enfants. C'est une fille bien, vous savez !

Elle soupira :

— Si seulement Jacky...

Elle ne finit pas sa phrase mais Mary savait que Jacky était son fils, qu'il avait disparu, et que c'était pour le retrouver qu'on l'avait fait venir. Et elle n'était pas loin de penser que madame de Trébédan considérait l'apprentie infirmière comme la bru qu'il lui aurait fallu, celle qui aurait su éloigner son Jacky des mauvaises fréquentations et, accessoirement, assister sa maman en ses vieux jours.

Madame de Trébédan tira une chaise collée à la table, invitant d'un geste Mary à s'asseoir et disparut :

— Je vais chercher le thé...

Mary regarda autour d'elle. La pièce, qui voulait être un petit boudoir élégant, faisait davantage penser au débarras d'un brocanteur de quartier pauvre qu'à un salon bourgeois.

Il y avait là des meubles de tous styles, de toutes époques, accumulés sans souci de décoration, mais non sans poussière.

La seule recherche qui avait prévalu tendait à ménager un passage dans le fatras.

Les murs, tapissés d'un papier bleu ciel sur lequel des bergères à longues robes et à éventails, style Marie-Antoinette au petit Trianon, posaient des regards enamorés sur des petits marquis poudrés, paradant au milieu de pauvres moutons enrubannés, étaient couverts de photos encadrées vieilles d'un siècle. On y voyait des bourgeois sévères aux nez pointus et aux lèvres minces toiser l'objectif avec suffisance, des vieilles dames aussi dignes que revêches, des gamins en col marin posant avec leur cerceau.

Toute une époque !

Mary s'assit du bout des fesses sur le siège qu'on lui avait offert. Madame de Trébédan revint, portant comme le Saint-Sacrement un plateau sur lequel une théière en argent voisinait avec deux tasses et leurs soucoupes, le tout en porcelaine anglaise d'un style fin XIX^e s'accordant particulièrement bien avec la tapisserie.

À bien la regarder, on s'apercevait que madame de Trébédan ne devait guère avoir plus de cinquante ans. Mais avec ce maquillage grotesque, cette méchante robe et l'avachissement de toute sa personne, on lui en donnait dix de plus.

— Jacky, dit Mary. Il s'agit de ce garçon dont vous m'avez parlé au téléphone ?

Madame de Trébédan baissa les yeux, comme si on l'accusait d'avoir été une mauvaise mère.

— Oui, dit-elle enfin. Jacky, mon fils. C'est de lui que je vous ai parlé, c'est sa disparition qui me tourmente.

Elle fit le service en s'appliquant, en serrant ses lèvres minces. Elle était bien de la race de ces ancêtres immortalisés par le daguerréotype. Qu'auraient pensé ces braves gens s'ils l'avaient vue maquillée de la sorte ? ne se seraient-ils pas étonnés dans leurs hauts cols amidonnés en pensant que leur descendante était devenue « une femme de mauvaise vie » ?

Mary porta sa tasse à ses lèvres et but lentement en regardant par la fenêtre. Puis elle reposa le récipient et, ne sachant que dire, fit, en regardant autour d'elle :

— Belle maison !

Madame de Trébédan sourit, flattée. Son rouge à lèvres avait maculé le bord de sa tasse.

— C'est mon arrière-grand-père – elle montra un portrait au mur – qui l'a fait bâtir. À l'époque nous étions en pleine campagne, toutes ces constructions qui nous bouchent la vue n'existaient pas. Depuis la terrasse, on voyait les péniches passer sur la Vilaine.

Ses yeux se perdirent dans le vague, comme si elle voyait encore les chalands passer devant ses fenêtres.

— Ma famille avait la plus grosse affaire de négoce de vins de la région, dit-elle fièrement. Là où l'on a construit les immeubles, il y avait des chais, des entrepôts...

Elle rêvassa un instant, nostalgique. Mary n'était pas venue à Rennes pour connaître, dans le détail, les vicissitudes qui avaient contraint la descendante de ces illustres marchands de pinard à transformer leur hôtel particulier en meublé au mois.

— Eh bien, madame de Trébédan, dit-elle, que puis-je faire pour vous ?

— Pardon ? dit madame de Trébédan en revenant sur terre.

— Qu'est-il arrivé à votre fils ?

Le visage de clown blanc se rembrunit :

— Je ne sais pas, et c'est bien ce qui m'inquiète. Il a disparu depuis bientôt un mois.

— Il vivait ici ?

— Vous voulez dire, à Rennes ?

— Non, dans cette maison.

Elle baissa la tête comme une coupable.

— Non, dit-elle d'une voix si basse que Mary dut tendre l'oreille pour comprendre, il y a plus d'un an qu'il est parti habiter ailleurs.

— Où ça ?

Elle leva les épaules, les cils, pinça les lèvres et dit, évasive :

— Je ne sais pas.

— À Rennes ?

— Je ne sais pas, reedit madame de Trébédan en levant les yeux sur Mary.

— Mais alors, demanda Mary, comment pouvez-vous être sûre qu'il a disparu ?

— C'est qu'avant, toutes les semaines, il m'amenait son linge à laver. Et puis, il téléphonait de temps en temps.

— Et là, depuis un mois ?

— Plus rien. Plus un coup de fil, plus de linge. Comment fait-il ?

Mary eut envie de lui dire que les laveries automatiques n'étaient pas faites pour les chiens. Elle se retint.

— Il a peut-être trouvé une copine qui lui fait sa lessive.

— Pfff ! fit madame de Trébédan d'un ton méprisant, vous y croyez ?

— Ça existe, dit Mary. Des femmes qui lavent du linge, qui font la cuisine pour leur compagnon, même maintenant ça doit bien exister.

En disant ça, elle pensait qu'elle n'en faisait pas partie. Madame de Trébédan dut avoir la même pensée :

— Vous le feriez, vous ? demanda-t-elle.

Mary en fut agacée.

— Il ne s'agit pas de moi, madame, il s'agit de votre fils...

— Non, vous ne le feriez pas, dit-elle en regardant Mary avec une sorte de rancune. Les jeunes ne vivent plus comme nous. S'il en a trouvé une qui lui lave son linge et lui fait à manger, c'est qu'elle a l'âge d'être sa mère.

Elle renifla avec mépris, puis se moucha bruyamment dans un kleenex, le maculant de fond de teint.

— Et que fait-il dans la vie, ce garçon ?

— Il est étudiant en médecine.

Elle précisa :

— En deuxième année.

Puis elle ajouta :

— Mon mari était médecin militaire, il est décédé en mille neuf cent quatre-vingt-quinze et depuis lors...

Elle renifla de nouveau.

— Jacky avait quinze ans lorsque son père est mort. C'était un élève brillant, un petit garçon docile...

— La disparition de son père l'aurait-elle fait basculer ? demanda Mary.

— Non, ce n'est pas le mot qui convient. Bien sûr, pour un garçon la mort brutale d'un père n'est jamais chose anodine. Mais Jacky a continué à travailler comme avant. Il est entré à la faculté de médecine, il a passé brillamment sa première année et puis...

— De quoi est mort votre mari ?

— D'un accident de voiture.

— Ah...

— Mon Dieu ! dit-elle en enfouissant son visage dans ses mains, il ne me restait que Jacky, et si ça se trouve, il est mort !

De gros sanglots la secouaient.

— Allons, dit Mary aussi embarrassée qu'agacée, un garçon de vingt-deux ans ne disparaît pas comme ça, madame de Trébédan ! Il a probablement des occupations qui l'accaparent.

— Quelles occupations ? demanda madame de Trébédan sur un ton agressif.

Mary ne répondit pas.

— De quels revenus disposait-il ? demanda-t-elle.

— Il n'avait pas de revenus ! dit madame de Trébédan en se tordant les mains.

Mary Lester était de plus en plus agacée. Qu'était-elle venue faire dans cette galère ?

— Il ne vivait tout de même pas de l'air du temps, ironisa-t-elle.

— Non bien sûr, dit madame de Trébédan, tous les mois je lui versais une somme...

— Combien ?

— Trois mille francs.

Madame de Trébédan n'était pas encore passée à l'euro...

Trois mille francs... Pas de quoi entretenir une danseuse ! Madame de Trébédan dut lire dans les pensées de Mary Lester. Elle se défendit sans qu'on l'attaquât :

— Je sais bien que ça ne fait pas beaucoup, mais je ne pouvais lui donner plus !

— Vous l'avait-il demandé ?

— Non. Il savait bien que je ne pouvais pas faire mieux. Je n'ai que la moitié de la pension de mon mari et pour joindre les deux bouts, je dois louer des chambres.

— Eh bien ! Madame de Trébédan, rien ne me paraît anormal dans l'attitude de votre fils. Il y a des tas d'étudiants dans son cas. Les parents ne peuvent pas toujours assumer des études longues et coûteuses. Alors ils travaillent.

Madame de Trébédan regarda Mary, interdite :

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire que Jacky a dû trouver un emploi.

— Un emploi... Mais il ne sait rien faire ! Qui songerait à lui proposer un emploi ?

Mary sourit. Il était temps que madame de Trébédan se tienne au courant de l'évolution des mœurs.

— On ne lui en proposera pas, dit-elle, mais s'il cherche à s'employer, soyez assurée qu'il trouvera.

Madame de Trébédan la regardait d'un air dubitatif, et même légèrement réprobateur.

Mary précisa :

— Vous n'avez jamais entendu parler des boîtes d'intérim ?

Madame de Trébédan balbutia :

— Si, mais... mais... Ça concerne surtout les manutentionnaires, les ouvriers, n'est-ce pas ?

Elle ne classait évidemment pas son cher petit dans ce sous-prolétariat.

— Ça concerne toutes les professions, dit Mary. Et il n'y a pas de honte à travailler pour gagner sa vie.

Elle se leva :

— Je crains fort d'être venue à Rennes pour rien, madame de

Trébédan.

La mère de Jacky se remit à pleurer sans retenue. De grosses larmes qui ravinaient le plâtras recouvrant ses joues.

— Vous n'allez donc pas me le rechercher ? Je peux vous payer, vous savez. J'ai beau ne pas être riche...

Mary retint un haussement d'épaules. Il s'agissait bien de cela ! L'appel de madame de Trébédan l'avait surprise pendant une période de vacances. Elle avait terminé le récit de sa découverte de l'or du *Louvre*, *Paris Flash* venait de le publier et elle se trouvait soudain désœuvrée. Alors elle avait accepté de venir à Rennes.

Pour rien, elle en était maintenant persuadée.

Mais bon, elle irait à la fac de médecine, elle verrait les copains de Jacques de Trébédan et elle apprendrait que le jeune homme avait pris un appartement avec une copine et qu'il travaillait dans une grande surface ou dans un Mac Do pour arrondir ses fins de mois. Ensuite elle le rencontrerait, lui ferait part des angoisses de sa mère, l'engagerait à venir la voir ou tout au moins à donner de ses nouvelles de temps en temps.

Rien de bien excitant.

— Avez-vous une photo de votre fils ? demanda-t-elle.

Chapitre II

Assise sur le lit, dans la chambre qu'elle avait retenue dans un hôtel de la place des Lices, au cœur du vieux Rennes, Mary Lester contemplait la photo de Jacky de Trébédan.

Un joli garçon ma foi, blond tirant sur le roux, avec un sourire un peu en biais, à la fois candide et canaille qui lui donnait un faux air de Robert Redford.

— Beau mec, apprécia-t-elle à mi-voix.

Un coup d'œil sur sa montre lui apprit qu'elle avait le temps d'aller jusqu'à la fac de médecine prendre des nouvelles de son « client ».

Elle ne ressentait pas la moindre inquiétude quant à son sort. Et si madame de Trébédan avait été moins pitoyable, Mary aurait fait immédiatement demi-tour et aurait rejoint Quimper dans la journée.

Y a-t-il lieu de s'alarmer parce qu'un garçon de vingt-deux ans entend voler de ses propres ailes ? Tant de parents se plaignent d'une descendance qui ne se résout pas à quitter le cocon familial !

Ah, on n'est jamais content !

Mais voilà, madame de Trébédan était pitoyable, donc elle faisait pitié... Et Mary s'était laissé prendre aux larmes de la veuve. Était-ce de la comédie ? Même pas ! De l'inconscience. Madame de Trébédan était inconsciente. Elle ne réalisait pas que son « petit gars » était un homme désormais. Elle ne réalisait pas que l'atmosphère de sa maison était débilitante. Il y avait plein de choses que madame de Trébédan ne réalisait pas.

Et, quand Mary avait accepté avec réticence de rester quelques jours à Rennes pour rechercher Jacky, elle avait aussitôt proposé de l'héberger :

— J'ai trois chambres de libres, avait-elle dit, dont la plus belle, celle qui s'ouvre sur la terrasse. Voulez-vous la voir ?

Non, Mary n'avait pas voulu voir. Rien que la pensée de passer une heure de plus dans cette baraque lui fichait le cafard. Et elle comprenait mieux que personne ce jeune Trébédan, qui avait pris la poudre d'escampette.

Madame de Trébédan avait fait la moue. Une si belle chambre ! Cette jeunesse, décidément, était bien difficile à comprendre.



Les hôpitaux avaient toujours produit une impression fâcheuse sur le moral de Mary Lester et le CHR de Pontchaillou ne fit pas exception à la règle.

Par ailleurs, le quartier de l'université de médecine était si vaste qu'elle se sentit désemparée.

Elle erra de l'institut médico-légal à l'école nationale de santé publique, pour revenir au centre de transfusion sanguine puis au centre de rééducation fonctionnelle pour l'enfance.

À quelle porte frapper ?

Elle finit par s'adresser à l'accueil, au centre de transfusion sanguine où l'hôtesse se méprit, pensant qu'elle venait pour un don. Mary la détrompa :

— Comment feriez-vous, demanda-t-elle à la secrétaire postée derrière son ordinateur, comment feriez-vous pour retrouver un étudiant en médecine ?

L'autre la regarda stupidement, visiblement elle ne comprenait pas le sens de la question.

— Des étudiants en médecine ? Ce n'est pas ça qui manque ici, dit-elle.

Mary précisa :

— Je recherche un jeune homme, un étudiant en deuxième année. Il s'appelle Jacques de Trébédan, voici sa photo.

La fille prit la photo, parut apprécier le physique de Jacky comme Mary elle-même l'avait apprécié, et la rendit comme à regret :

— Désolée, je ne connais pas.

Puis elle expliqua :

— Il y a tant d'étudiants à Rennes...

— Oui, dit Mary, mais vous auriez pu l'apercevoir.

— Désolée, reedit la fille.

— Vous ne voyez pas qui pourrait me renseigner ?

— Non... Enfin, plutôt que d'errer dans les multiples services de la fac de Villejean, moi j'essaierais les bistrots...

— Les bistrots ?

— Ben oui, dit la fille, tous les étudiants se retrouvent tôt ou tard au bistrot. Vous allez sûrement trouver quelqu'un qui le connaît. D'ailleurs, une gueule comme ça, ça ne s'oublie pas ! N'importe quel barman vous renseignera.

— Merci, dit Mary. Je vais faire comme ça.

Qu'elle était bête de n'y avoir pas pensé toute seule !



Ce fut le barman de *La Lune Rousse* qui la renseigna. Jacky ? il ne connaissait que lui. Mais c'est vrai, il ne l'avait pas vu depuis un bon moment.

L'établissement s'ouvrait sur une rue piétonne, au rez-de-chaussée d'une maison à pans de bois.

À l'intérieur l'atmosphère était glauque, enfumée. Une musique syncopée sortait de baffles dissimulés derrière les bouteilles, des groupes de jeunes gens et jeunes filles entraient, repartaient, dans un joyeux brouhaha.

Mary ne détonnait pas dans cette ambiance. Ne ressemblait-elle pas à n'importe laquelle de ces jeunes filles ?

Le barman allait et venait derrière son comptoir, servant les consommations, essuyant les verres avec une dextérité incroyable. Chacun de ses gestes était précis, efficace. Son regard bleu enregistrait tout ce qui se passait dans la salle.

— Tenez, dit-il à Mary, la petite brune là-bas au fond, c'est sa copine, Margot. D'ordinaire ils ne se quittent pas. Elle pourra vous dire où se trouve Jacky.

Il était déjà retourné à autre chose et plongeait derrière son comptoir en disant au serveur qui lui avait passé la commande :

— Deux « Leffe », deux, ça marche !

Et pour marcher, ça marchait ! La caisse enregistreuse n'arrêtait pas de s'ouvrir et de se fermer pour se rouvrir à nouveau.

La jeune fille que l'on avait désignée à Mary pour être l'amie de Jacky de Trébédan pouvait avoir une vingtaine d'années. Ses cheveux très noirs étaient coupés très court, et un rouge à lèvres cerise couvrait sa petite bouche charnue. Hors ça, elle n'était pas maquillée et, avec son visage pâle, elle faisait penser à un portrait de la garçonne peint par Van Dongen.

Une charmante petite garçonne qui sirotait un Coca-Cola au moyen d'un chalumeau en forme de clé de sol, les yeux dans le vague.

— Je peux m'asseoir ? demanda Mary en montrant la chaise vide devant la table.

La fille la regarda, intriguée, et dit, en posant son verre :

— C'est pas la place qui manque...

Elle montrait la banquette de moleskine où plusieurs emplacements étaient vides.

— Bien sûr, dit Mary, mais comme je voudrais vous dire quelques mots...

— Quelques mots ? répéta Margot sur la défensive. Mais je ne vous connais pas.

— Non, mais vous connaissez Jacques de Trébédan.

Le visage de la fille changea, reflétant en quelques fugaces instants la surprise, la méfiance, l'hostilité. Puis elle demanda :

— Vous savez où il est ?

— Non, dit Mary, et c'est même ce que je souhaitais vous demander.

La jeune fille eut une moue amère :

— Je n'en sais rien !

— On m'a dit que vous étiez ensemble ! s'exclama Mary.

La jeune fille toisa Mary avec insolence :

— Vous voyez bien que je suis seule !

— Ce n'est pas ce que je veux dire, fit Mary agacée, et vous le savez bien ! Allons, n'êtes-vous pas sa petite amie ?

— Humph... fit la fille, j'étais...

— Vous vous êtes fâchés ?

Sa bouche s'arrondit sur la paille musicale tandis qu'elle aspirait une gorgée de Coca. Elle but et laissa tomber :

— Même pas ! Il a disparu.

— Disparu ? fit en écho Mary, incrédule.

La garçonne confirma d'un air ennuyé, en regardant tourner les glaçons dans son verre :

— Comme je vous dis !

— Depuis combien de temps ?

— Bientôt un mois.

— Vous habitiez ensemble ?

— Oui.

— Où ça ?

— Dans une résidence d'étudiants, cours Kennedy.

— Vous-même, vous êtes étudiante ?

— Oui, en sociologie.

Elle fixa soudain Mary en fronçant les sourcils et posa la question que celle-ci attendait depuis le début de l'entretien :

— Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

Ça avait mis du temps à venir, mais c'était venu !

— Madame de Trébédan, la mère de Jacky, m'a demandé de le retrouver, dit Mary. Elle aussi s'inquiète de ne plus voir son fils.

Nouvelle moue. La gamine savait parfaitement jouer de sa jolie petite bouche :

— Tiens, voilà que son fils l'intéresse maintenant ?

— Pourquoi ce ton sarcastique ? Elle semble l'aimer beaucoup.

— Trop et mal, dit la jeune fille.

C'était lapidaire et catégorique.

Et comme Mary la regardait, surprise, elle précisa :

— Pour le garder sous sa coupe...

— N'est-ce pas ce qu'on appelle une mère abusive ? demanda Mary.

— C'est en effet comme ça qu'on les appelle, dit l'étudiante.

Elle sourit :

— Je fais aussi de la psycho...

Puis elle regarda plus attentivement Mary :

— Vous êtes de la police ?

Mary éluda :

— En quelque sorte...

La jeune fille se recula sur la banquette de moleskine comme si son interlocutrice eût été atteinte d'une maladie contagieuse particulièrement répugnante.

— N'ayez pas peur, dit Mary, en réalité je fais du journalisme d'investigation et j'ai été mêlée à quelques affaires qui ont eu un

certain retentissement. C'est pour ça que madame de Trébédan a fait appel à moi.

Margot se détendit un peu tout en restant sur la défensive :

— De quoi avez-vous peur ? demanda Mary.

Margot aspira une goulée de Coca et laissa tomber avec lassitude :

— Je ne sais pas.

Puis elle regarda longuement Mary comme pour la jauger. Elle dut avoir confiance car, après un instant de silence, elle se décida à parler.

— Par moments, dit-elle, j'ai l'impression d'être surveillée.

— Surveillée ? Mais par qui ? Par Madame Mère ?

— Oh non !

Elle eut un rire bref, sans joie, comme si cette hypothèse lui avait paru particulièrement incongrue.

— On la verrait de loin, ajouta-t-elle. Non, c'est un sentiment, comme ça.

Elle rêvassa un moment, les yeux dans le vague et ajouta :

— Comme si des forces mauvaises tournaient autour de moi.

Encore une qui devait lire trop de romans de Stephen King ou de Brussolo. Des forces mauvaises, quelle imagination !

— Et, dit Mary en retenant un sourire, ces forces mauvaises ne se sont jamais matérialisées ?

— Peut-être... il y a parfois une grosse voiture noire qui stationne au pied de la tour...

— Vous habitez une tour ?

— Oui.

— Je suppose qu'il doit y avoir pas mal d'habitants là-dedans, dit Mary. Combien d'étages ?

— Seize.

— Et combien d'appartements par étage ?

Margot eut une moue d'ignorance :

— Je ne sais pas, moi. Au moins quatre.

— Ça fait soixante-quatre logements, calcula Mary. Je suppose qu'il y a d'autres immeubles près de cette tour.

— Pour ça oui ! C'est pas ça qui manque.

— Et vous avez tout de même l'impression que c'est vous,

personnellement, qu'on surveille.

— Oui, dit Margot catégorique, et je suis même sûre que l'on a fouillé chez nous.

Du coup Mary eut l'air intéressé :

— Fouillé chez vous ? Comment ça ?

— Je ne sais pas, dit Margot, mais on a dérangé mes affaires.

— Peut-être est-ce Jacky qui est revenu en votre absence ?

— Je ne crois pas, il aurait emporté les vêtements, les livres auxquels il tient. Il n'en a pas tant, avec ce que lui donne sa mère...

— Et vous-même, de quoi vivez-vous ?

— J'ai une bourse, et mes parents m'aident. Ce n'est pas comme cette vieille...

Elle ne termina pas sa phrase mais elle ne semblait pas porter cette belle-mère virtuelle dans son cœur.

— Heureusement qu'il y a le foot, dit-elle.

Mary fronça les sourcils :

— Le foot ?

— Oui, Jacky joue au Stade Rennais. C'est un très bon joueur, il s'entraîne avec les professionnels et il est souvent sur la feuille de match comme remplaçant. Il est rentré à plusieurs reprises en cours de partie cette saison. Il était même question qu'on lui fasse signer un contrat professionnel dès la saison prochaine. Mais maintenant...

— Et... il est payé pour ça ?

— Et comment ! dit Margot.

Elle sourit plus largement :

— Ça rapporte, le foot !

— Mais il n'en a rien dit à sa mère !

— Bien sûr que non, fit Margot méprisante, cette vieille chouette aurait été fichue de lui taxer une partie de son fric. Et lui, ajouta-t-elle, il aurait été bien assez naïf pour lui en donner.

— Ah... dit Mary.

Un nouveau paramètre dans le paysage. Elle demanda :

— Il n'a pas reparu au foot non plus ?

— Non, je vous dis qu'il a disparu !

Elle regardait Mary comme si elle avait affaire à une demeurée.

Et elle ajouta en la fixant droit dans les yeux :

— Il est parti un beau matin et il n'est pas revenu.

— C'est invraisemblable ! s'exclama Mary. Et personne n'a songé à prévenir la police ?

— À quel titre l'aurais-je fait ? Nous ne sommes pas mariés !

— Et sa mère ?

— Sa mère... sa mère, elle a fait appel à vous, sa mère !

Et comme Mary demeurait muette elle proposa :

— Mais le club de foot, peut-être ?

Et elle haussa les épaules :

— Je ne sais pas !

Chapitre III

Oui, le club de foot avait prévenu la police. Mary Lester avait eu le secrétaire au téléphone. Mais on ne les avait pas pris au sérieux. Ces jeunes joueurs, ça va, ça vient... C'est capricieux, trop payé...

Du moins était-ce l'avis du commissaire Darle, Lucile Darle, que Mary rencontra après une longue attente au commissariat central.

Elle fut vite « expédiée » par cette quadragénaire au regard dur, pas fâchée de faire toucher du doigt à la célèbre Mary Lester la différence qu'il y avait entre un commissaire en activité et un ex-capitaine, démissionnaire.

Mary n'insista pas. Au moins savait-elle désormais qu'ici elle ne pourrait pas compter sur l'assistance de ses anciens collègues.

Ce qui ne constituait pas une surprise.

Elle prit son téléphone et appela le numéro que lui avait laissé Margot. La jeune femme était à son domicile et elle accepta de recevoir la visite de Mary.

La tour où elle résidait se dressait juste devant une barre d'immeubles qu'elle dominait de toute la hauteur de ses seize étages.

Margot habitait le dixième, et Mary accéda à ce niveau en empruntant l'ascenseur en compagnie d'un vieux monsieur qui sentait fort le tabac.

Le logis de Margot était petit mais agréable et confortable. Devant la fenêtre il y avait des pots contenant des plantes vertes, contre le mur un gros canapé de velours brun.

— Comment ça va ? demanda Mary à la jeune fille en entrant.

— Bien, dit Margot, mais...

Mary, qui avait subitement ressenti une curieuse impression en entrant dans l'appartement l'interrompit en mettant le doigt sur les lèvres :

— Chuttt...

Interdite, Margot la regarda aller jusqu'à la fenêtre et regarder en bas de l'immeuble à travers le rideau.

Puis Mary se dirigea vers le poste de télévision, l'alluma, et fit monter le son. Enfin, elle glissa à l'oreille de Margot :

— Racontez n'importe quoi à voix haute, mais si vous avez quelque chose de particulier à me dire, dites-le-moi à l'oreille.

— Mais pourquoi ? bredouilla la jeune fille.

Mary ne répondit pas, mais elle s'en fut examiner le téléphone posé auprès du lit, sur une table basse. Elle souleva le récepteur, écouta, puis entreprit de dévisser le dessous de l'appareil. La plaque tomba et elle vit une minuscule pastille métallique pourvue d'une antenne d'un demi centimètre de long.

Elle montra sa trouvaille à Margot, toujours le doigt sur les lèvres :

— Chutt...

Puis elle se pencha sur elle et lui dit à voix basse :

— On vous surveille.

La jeune fille pâlit :

— Moi ? mais pourquoi ? souffla-t-elle.

— Je ne sais pas, dit Mary. Mais c'est sûrement lié à la disparition de Jacky.

Et comme elle voyait Mary revisser le socle de l'appareil :

— Il faut enlever ça !

— Sûrement pas ! souffla Mary.

— Mais...

Mary lui coupa la parole à haute voix :

— Bon, on va les faire, ces courses ?

Margot, désespérée, acquiesça. Elle ne comprenait plus rien. Mary ajouta :

— Ah, et puis éteins donc cette télé ! Je ne sais pas comment tu peux supporter ces déficiences !

Elle appuya sur le bouton et fit signe à Margot de l'accompagner. Elles descendirent sans parler mais, lorsqu'elles furent dans la Twingo, Margot demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que tu es surveillée, ma petite, dit Mary.

Margot ne s'offusqua pas de ce tutoiement subit. La Twingo fit le tour du parking pour gagner la sortie.

— Regarde, dit Mary. Il y a là-bas une grosse Peugeot noire. C'est cette voiture que tu as remarquée ?

— Oui, dit Margot d'une petite voix.

La Peugeot avait des vitres fumées, si bien qu'on ne voyait rien à l'intérieur. 6688 AZX 75. Mary enregistra le numéro, à tout hasard. Puis elle roula jusqu'au parking d'une grande surface, à la périphérie, et s'arrêta au milieu des autres voitures.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? redemanda Margot d'une voix étranglée.

— Je n'en sais rien. Mais j'ai l'impression que Jacky a mis le doigt sur quelque chose de pas très net.

— C'est pour ça qu'il a disparu ?

— Sans aucun doute.

— Et c'est pour ça aussi que mon téléphone est sur écoute.

— Ton téléphone et aussi ton appartement.

— Vous pensez que...

— Oh, dit Mary, on peut se tutoyer, non ? Tu avais raison, « on » est intervenu chez toi, mais pas pour te voler, « on » est intervenu parce que, par toi, « on » espère remonter jusqu'à Jacky.

— Mais qui « on » ?

— Ça, dit Mary, ça reste à déterminer.

Margot se raccrochait à Mary comme un naufragé à une planche.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? demanda-t-elle.

— Rien, dit Mary, tu ne vas rien faire. Tu vas laisser tout en état, tu vas faire comme si tu ne t'étais aperçue de rien. Je vais essayer de savoir qui sont les occupants de cette Peugeot.

Elle sortit de la voiture :

— Viens !

— Où ça ? demanda Margot.

— Tu vas acheter un téléphone portable...

Margot protesta :

— Dis donc, je n'ai pas de fric à mettre là-dedans, moi !

— T'inquiète pas pour le fric, je m'en charge. Il y a tant de choses autrement plus importantes...

— Quelles choses ?

Elle traînait les pieds, comme si Mary la menait à l'abattoir.

— D'abord retrouver Jacky !

Mary s'arrêta brusquement, bloquant une femme et son caddy. La femme protesta. Mary lui lança un regard si noir que l'autre rompit,

poursuivant son chemin en marmonnant des choses peu amènes. Mary regarda Margot dans les yeux :

— Tu tiens à le retrouver, oui ou non ?

— Quelle question ! dit l'étudiante les yeux pleins de larmes.

— Bon, dit Mary, parce que si tu n'y tiens pas, je ne veux pas être plus royaliste que le roi. Je reprends ma voiture et dans deux heures je suis chez moi.

C'était ce que la sagesse commandait. Mais la sagesse et Mary Lester...

Lorsqu'elle eut son téléphone portable, que Mary paya de ses deniers, Margot demanda :

— Et maintenant ? qu'est-ce que je vais en faire de ce machin ?

— Ce machin, dit Mary, il sert à téléphoner.

Mais seulement à moi. Tu comprends ?

— Pas bien.

Mary respira fort et, s'armant de patience, expliqua :

— Puisque ton autre téléphone est sur écoute, on ne peut pas l'utiliser pour parler de Jacky. Si je retrouve sa trace...

Le visage de Margot s'éclaira :

— Tu crois que...

— Oui, je crois que. Alors tu continueras à utiliser ton poste fixe à l'appartement tout à fait normalement. Pour appeler tes parents, tes copains, comme d'habitude. Et surtout, sois naturelle, fais comme si tu ne savais rien. Mais ne dis que des choses anodines. Compris ?

Margot hocha la tête.

— En revanche, poursuivit Mary, si tu dois communiquer avec moi, utilise celui-ci.

Elle brandissait le petit téléphone mobile.

— J'ai mis mon numéro de portable en mémoire, comme ça, tu ne pourras pas l'oublier. Appelle plutôt de l'extérieur. Et si tu ne peux vraiment pas faire autrement que d'appeler de l'appartement, fais fonctionner la télé, comme je l'ai fait tout à l'heure, et éloigne-toi au maximum du téléphone fixe. Compris ?

Margot hocha la tête d'un air lugubre. Dans quelle aventure se trouvait-elle engagée ?

— On pourrait aussi, dit-elle, aller chez les flics et porter plainte.

— Oui, on pourrait, dit Mary gravement.

— Alors, pourquoi ne le fait-on pas ?

Mary réfléchit et laissa tomber :

— Quelque chose me dit que ça ne servirait à rien.

Margot la regardait avec inquiétude.

— J'ai été flic pendant assez longtemps pour sentir certaines choses, dit Mary.

— Quelles choses ?

— Des magouilles dont le citoyen ordinaire n'a même pas idée, dit-elle.

— Tu me fais marcher, dit Margot.

— Je voudrais bien... mais cette voiture noire... c'est une histoire qui ne sent pas bon.

Elle se tourna vers Margot :

— Mais si tu préfères aller voir les flics, libre à toi !

— Qu'est-ce qu'ils me diront, les flics ?

— Eh bien ! Ils te questionneront pour savoir où ils seraient susceptibles de retrouver Jacky.

Margot était troublée. Le combat qui se livrait en elle se lisait sur son visage.

— Et toi, demanda-t-elle enfin, qu'est-ce que tu proposes ?

— La même chose que les flics. Tu me dis tout ce que tu sais et je tâche de retrouver Jacky.

— Mais alors... dit Margot.

— Alors, la différence est que moi je ne lui veux que du bien, à Jacky. Tandis que les autres...

Margot pâlit :

— Les autres ? Il n'a fait de mal à personne, Jacky !

— J'en suis persuadée, dit Mary.

— Mais alors...

— Viens, dit Mary en la prenant par le coude. Et lorsqu'elles furent assises dans la Twingo.

Mary commanda :

— Maintenant, dis moi tout.

— Tout quoi ?

— D'où tu viens, où habitent tes parents et aussi tout ce que tu

connais sur la famille de Jacky.

Elle protesta :

— Mes parents n'ont rien à voir là-dedans !

— D'accord. Mais ses parents à lui ?

Ça n'était pas la peine de la brusquer : lorsque Margot avait rempli la fiche pour acheter le téléphone, elle avait donné le renseignement. Elle s'appelait Marguerite Abiven et elle avait donné l'adresse de ses parents à Plouër-sur-Rance.

— Il n'a que sa mère, dit Margot.

— Pas de cousins ? Pas de copains inséparables ?

— Il ne m'a jamais parlé de cousins, mais pour ce qui est des copains, oui, il avait de bons copains.

— Où ça ? Au foot ?

— Au foot, oui, et aussi à la fac...

Chapitre IV

Parmi les intimes de Jacky de Trébédan figurait Norbert Lallemand, dit Bertie, qui habitait la même résidence que Margot et Jacky.

Bertie était étudiant en anglais, il préparait une licence et envisageait même de passer l'agrégation. Il souhaitait enseigner mais en attendant, pour se faire un peu de fric, il traduisait des romans à l'eau de rose pour une maison d'édition de la capitale.

Mary le trouva devant son ordinateur, en plein travail, avec, éparpillés sur sa table autour de lui, des dictionnaires et des feuilles volantes sur lesquelles il prenait des notes avec un stylo feutre.

Elle regarda les hiéroglyphes et demanda d'un air dubitatif :

— Franchement, vous pouvez vous relire ?

Bertie éclata de rire :

— Parfois, j'ai du mal...

C'était un jeune homme d'une bonne vingtaine d'années, au regard franc et naïf dans un visage pointu et malicieux.

S'il avait fallu le comparer à un animal, Mary l'aurait sans hésitation assimilé à un écureuil. Pour ajouter à la similitude, il grignotait sans arrêt des cacahuètes salées qu'il puisait dans un sac en plastique transparent.

Margot avait présenté Mary au jeune homme en lui expliquant les raisons de sa venue à Rennes, et le visage de Bertie s'était rembruni.

— Je suis tout aussi surpris que vous de la disparition de Jacky, avait-il dit.

— Et vous n'avez pas idée de ce qui a pu lui arriver, de l'endroit où il aurait pu se réfugier ?

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Jacky suivait ses cours à la fac et puis il allait à l'entraînement route de Lorient...

— Et rien ne vous a laissé présager sa disparition ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne vous a pas paru soucieux ?

— Soucieux ?

— Je ne sais pas, moi...

Le regard de Bertie allait de Mary à Margot et de Margot à Mary. Il se leva, fit deux pas dans le minuscule appartement encombré de cartons pleins de livres. Sur les murs étaient punaisés des posters, photos en noir et blanc des grands du jazz : Charlie Parker, Sydney Bechet, Louis Armstrong.

— Je ne vois pas...

Il suivit le regard de Mary :

— Vous aimez le jazz ?

Elle sourit :

— Oui, beaucoup.

— Si ça vous dit, il y a un concert prochainement à la chapelle du Conservatoire...

— Dis donc, fit-elle en le tutoyant, tu es un drôle de rapide, toi !

Il rit à son tour :

— Pour une fois que je rencontre quelqu'un avec qui on peut parler d'autre chose que de foot !

Il n'avait pas dû bien comprendre le rôle de Mary, mais ça n'avait guère d'importance.

— Je vais te laisser mon numéro de portable, dit-elle.

— Je te dirai, pour le concert, fit-il tout guilleret.

— Entendu. Et, si quelque chose te revenait à propos de Jacky, n'hésite surtout pas à m'appeler.

— Ah oui, Jacky...

Il regardait les photos de ses idoles avec amour. Jacky, à ce moment, était bien loin de ses préoccupations.

Mary reprit l'ascenseur en compagnie de Margot.

— Et son autre copain, demanda-t-elle, où peut-on le trouver ?

— François Billon ? Au stade, probablement.

— C'est lui qui est footballeur ?

— Oui. Stagiaire pro. Comme Jacky, il doit signer son premier contrat professionnel avec le Stade rennais à la fin de la saison. En attendant, comme lui, il joue en Championnat de France Amateurs avec l'équipe réserve. Mais lui, il ne poursuit pas d'études. Il ne fait que du foot.

— Tu m'accompagnes ?

— C'est préférable, sinon ils ne te laisseront pas entrer. Moi, ils me connaissent.

— Qui ça « ils » ?

— Les gars du staff technique. L'entraîneur a donné des consignes très strictes pour que les joueurs ne soient pas dérangés.

Elle grimaça :

— Leur sponsor a engagé beaucoup d'argent dans le club et les résultats ne sont pas à la hauteur de ses espérances.

— Quel est leur classement ?

— Ils sont derniers.

— Qu'espéraient-ils ?

— Jouer le haut de tableau pour obtenir une place en coupe d'Europe et tenter de faire un coup soit en coupe de France, soit en coupe de la Ligue.

— Tu me sembles bien au courant de l'actualité sportive, dit Mary.

— Et pour cause ! C'est pas que ça me branche des masses, le foot ! Mais Jacky avait besoin de cet argent pour vivre. C'était pas avec les trois mille balles que lui allouait sa mère à contrecœur qu'on aurait pu vivre et payer le loyer.

Ils étaient arrivés près du stade. Les tribunes tournaient le dos à la route de Lorient ; elles pénétrèrent dans le stade, après avoir garé la Twingo sur le bas-côté de la route.

Des jardiniers soignaient le terrain qui faisait face aux tribunes, ce que l'on appelle le terrain d'honneur, tondant, ratissant, remplaçant les escalopes de gazon arrachées lors de la dernière rencontre de championnat.

Sur un terrain annexe, deux équipes se livraient à un match d'entraînement sous la houlette de leur entraîneur, le sifflet à la bouche.

D'autres joueurs trottaient le long de la ligne de touche, s'arrêtant de temps en temps pour faire des étirements, des mouvements d'assouplissement.

— Ceux-là, expliqua Margot, relèvent de blessure. Ils font une préparation physique spécifique sous la surveillance des kinés.

— Et les autres ?

— Les autres préparent le match de samedi prochain.

Elles restèrent un moment en retrait, près de la main courante qui ceinturait le terrain. Puis le coach siffla la fin de l'exercice et les

joueurs rentrèrent à pas lents vers les vestiaires situés sous les tribunes.

Margot héla l'un d'entre eux :

— Hé, Fanchic !

Un grand garçon mince, aux cheveux blonds coupés en brosse, se retourna :

— Margot !

Il vint au-devant des deux jeunes filles en trotinant.

— Tu as des nouvelles ?

— Non, dit-elle en l'embrassant.

Il sentait la sueur, l'embrocation, et regarda Mary d'un air interrogateur.

— Je te présente Mary, dit Margot. Elle aussi recherche Jacky.

— C'est madame de Trébédan qui me l'a demandé, précisa Mary en serrant la main que le dénommé Fanchic lui tendait.

Fanchic s'épongea le front avec la manche de son maillot.

— Excusez-moi, je ne suis pas très présentable.

En effet, outre la sueur qui lui coulait encore des tempes, son front était maculé de boue, comme ses chaussures, ses jambes, son short et son maillot.

— Si vous pouvez m'attendre un peu, le temps de passer sous la douche...

— On va s'asseoir dans les tribunes, dit Margot.

— OK, dit Fanchic, donnez-moi un petit quart d'heure et je suis à vous.

Il rejoignit le tunnel qui, sous les tribunes, menait aux vestiaires, tandis que Mary et Margot allaient s'asseoir sur les banquettes réservées aux spectateurs.

Les quelques curieux qui avaient assisté à l'entraînement étaient maintenant partis et elles n'étaient plus que deux dans ce stade gigantesque qui pouvait contenir plus de vingt mille personnes.

Il faisait nuit. Seules quelques lampes éclairaient encore l'herbe trop verte qu'arrosait un crachin ténu.

Soudain Margot se mit à trembler, de grands frissons la secouèrent. Mary la regarda, inquiète :

— Quelque chose qui ne va pas ?

La jeune fille s'était levée, serrant les bras contre son corps pour contenir les mouvements incoercibles qui les agitaient.

— Margot, qu'est-ce qui t'arrive ?

Mary s'était levée, alarmée.

— Tu as froid ?

La jeune fille ne répondit pas. Ses yeux rivés sur quelque chose d'invisible regardaient fixement devant elle. Mary la prit par la manche, la secoua ; Margot parut revenir d'un cauchemar.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Et, se rendant compte de la stupidité de la question, elle se reprit :

— Excuse-moi.

Elle secoua la tête, comme pour chasser quelque noire vision, puis regarda Mary.

— Allons-nous en, dit-elle d'une voix étranglée.

— Mais pourquoi ? On attend Fanchic !

À nouveau Margot se secoua :

— Je t'ai parlé de forces mauvaises. Je les sens là, tout autour de nous.

La panique fêlait sa voix.

Mary fouilla du regard les tribunes obscures.

— Il n'y a personne !

— Il y a les forces mauvaises, les forces noires, je les sens, elles sont là ! dit Margot en frémissant de nouveau. Viens !

Elle dévala les gradins avant que Mary ait pu faire un geste pour la retenir. Bon gré mal gré, elle dut la suivre en maugréant :

— Non mais... quelle cinglée ! Bon Dieu, qu'est-ce que je suis venue faire dans cette galère !

Au bas des marches Margot buta littéralement contre Fanchic qui revenait des vestiaires. Son odeur pénétrante de sueur et d'embrocation s'était évanouie sous la douche, il sentait maintenant le savon et la lotion après rasage.

Cette rencontre parut rasséréner un peu Margot et lorsque Fanchic leur proposa d'aller au bar du club, elles acceptèrent sans hésiter.

Quelques joueurs s'attardaient encore et l'entraîneur discutait, debout devant le bar, avec des journalistes qui prenaient des notes.

Fanchic alla au bar chercher trois Coca et, lorsqu'ils furent installés

dans les confortables fauteuils club, il regarda les deux filles d'un air interrogateur.

Margot, qui était passée de la panique à un état de prostration morose, tirait sur la paille de son Coca les yeux dans le vide.

Mary sourit au footballeur :

— Ça semble bien se passer pour toi... Excuse-moi, mais j'ai toujours du mal à donner du vous aux gens de ma génération.

— Tu fais bien, dit Fanchic. Eh oui, ça ne se passe pas trop mal.

— Pourtant Margot m'a dit que le club était dans les trente-sixièmes dessous.

— Il l'est, confirma Fanchic en tirant sur la paille plongée dans son Coca, mais à bien y regarder, ça n'est pas forcément une mauvaise chose pour nous, les jeunes.

— Comment ça ? demanda Mary.

— Eh bien ! Plus les vedettes déçoivent, plus le coach est tenté de faire appel aux jeunes. Ainsi on a l'occasion de se montrer au plus haut niveau, ce qui ne serait pas le cas si les titulaires tenaient leur rôle. Après, c'est à nous de jouer, et de bien jouer.

Il tira de nouveau sur sa paille et précisa sur le ton de la confiance :

— Il y a des chances pour que je sois sur le banc pour le prochain match de championnat.

Et il ajouta en regardant Margot :

— Si ce couillon de Jacky ne s'était pas fait la paire, il aurait été titulaire. Il y a deux blessés en attaque et le coach comptait sur lui pour remplir les vides. Il est furieux, le coach ! Il ne comprend pas.

— Personne ne comprend, dit Mary. Qu'est-ce qu'on en dit au club ?

Fanchic eut une moue :

— Certains prétendent qu'il aurait eu des contacts avec des clubs étrangers et qu'il serait parti – on parle beaucoup de l'Angleterre – pour signer dans un de ces clubs.

— Tu penses que c'est possible ?

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

Il regardait dans son verre de Coca, comme pour tenter d'y trouver la vérité.

— Comme attaquant, poursuivit-il, Jacky commence à se faire un nom. Je suis sûr que s'il était entré dans l'équipe première maintenant,

il aurait été titulaire jusqu'à la fin de la saison.

— Mais alors, dit Mary, il n'avait aucun intérêt à partir !

— Ça dépend des conditions qu'on aurait pu lui faire ailleurs. Si Jacky avait joué en championnat dans l'équipe première et s'il avait « flambé » – il en était capable – sa cote aurait explosé. On aurait vu les managers, les agents venir faire le siège du club. Et le club, s'il l'avait désiré, aurait pu le vendre vingt ou trente millions de francs.

Mary le regarda, les yeux écarquillés :

— Vingt ou trente...

— Millions de francs, oui, confirma Fanchic en regardant Margot avec l'air de demander : « mais d'où qu'elle débarque ta copine ? »

Et il ajouta en se marrant :

— ... de nouveau francs, bien entendu.

Il sortit une calculette camouflée en porte clé en rigolant de plus belle :

— Je peux te le dire en euros, si tu veux.

— Ça va, dit Mary agacée, tu veux dire qu'on te donne, enfin qu'on vous donne...

— On ne nous donne pas, dit Fanchic, on donne au club...

— Et vous, les joueurs ?

— Ben, il y a le salaire, dit Fanchic, plus les primes...

Il se pencha vers Mary :

— Pour une qualification en finale de la Coupe de France, on peut toucher cent mille francs de prime, parfois plus.

— Quelles mœurs ! s'exclama Mary en pensant aux salariés qui doivent pleurer pour avoir cinq cents balles à Noël.

Fanchic la regarda, étonné :

— Que veux-tu dire ?

— Je m'étonne qu'au vingt et unième siècle, on parle encore de « vendre » des gens comme au plus beau temps de l'esclavage !

Elle poursuivit :

— Je ne m'imaginais pas un industriel, un commerçant, disant à un confrère : « tiens, j'ai un bon maçon, ou une bonne vendeuse, je te la vends quinze mille euros ».

— Ça n'a rien à voir ! s'exclama Fanchic.

Il regardait Margot de biais d'un air de demander : « Dis donc, ta

copine, elle n'est pas un peu zinzin ? » Il s'exclama :

— Un bon attaquant, c'est la denrée rare !

— Un bon maçon aussi, dit Mary. Seulement ça ne se négocie pas à coups de millions, un bon maçon. Finalement, tout ça c'est une question de prix. À partir d'une certaine somme, les droits de l'homme n'ont plus cours.

Fanchic en restait sans voix. Si on en venait aux droits de l'homme pour une question de contrats de foot... Comme avait dit Margot, Fanchic était un homme simple. Il ne poursuivait pas d'études, il poursuivait un ballon rond. S'il savait le faire aller au fond des filets adverses (ou l'empêcher de pénétrer dans ceux de son équipe, suivant sa position sur le terrain), il pouvait espérer gagner rapidement en un mois ce qu'un chirurgien d'hôpital gagne en un an. Apparemment, il n'y voyait rien de choquant et ça suffisait à son bonheur.

— Mais dis donc, fit Mary, si je comprends bien, cette disparition de Jacky, c'est un coup dur pour le club.

— Et comment ! dit Fanchic avec conviction. On perd un bon attaquant pour la fin du championnat, et Dieu sait si on en a besoin ! En plus il perd le bénéfice de la vente éventuelle d'un joueur dont la cote monte.

— Pourquoi dis-tu éventuelle ? demanda Mary.

— Parce que le club aurait pu décider de conserver le joueur dans son effectif. Je dis « aurait pu », parce que maintenant qu'il s'est barré...

— Tu dis qu'il s'est barré, tu es donc persuadé qu'il est parti de son plein gré ?

— Tu ne penses tout de même pas qu'on l'a kidnappé...

Cette idée parut le mettre en joie. Il se tourna vers Margot :

— Tu n'as pas reçu de demande de rançon ?

— Ce que tu es con ! dit-elle furieuse.

Il vit qu'il avait gaffé, il posa sa main sur la main de la jeune fille :

— Excuse-moi, Margot.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de Margot et elle ne fit rien pour les essuyer. Puis elle se leva et se dirigea vers les toilettes.

— Ne sois pas trop dur avec elle, dit Mary. Elle semble y tenir, à son Jacky !

— Elle n'est pas la seule ! dit Fanchic.

— Tu veux dire qu'il serait parti avec une autre ?

— J'en sais rien, moi, dit Fanchic avec humeur, je ne sais pas ce qu'il leur faisait, aux filles, il n'avait qu'à claquer dans ses doigts, elles étaient toutes à ses pieds.

Mary savait bien ce qu'il leur faisait. Avec une gueule comme la sienne il ne devait pas avoir de peine à trouver l'âme sœur.

— Franchement, demanda-t-elle, tu penses qu'il serait en Angleterre ?

— Il aurait toutes les raisons d'y aller, mais je ne crois pas qu'il y soit.

— D'où te vient cette conviction ?

— Le monde du foot pro est petit. Le coach est en contact permanent avec ses collègues français qui entraînent en Angleterre. Et il y en a quelques-uns. Il y a aussi les joueurs car depuis la victoire en coupe du Monde, puis en coupe d'Europe, on trouve des joueurs français dans tous les clubs. Et puis les journalistes... Eh ! Ils sont à l'affût de tout, ceux-là ! Si Jacky avait opté pour un club anglais, ça se serait su dans les vingt-quatre heures.

— Alors ?

Il haussa les épaules :

— Alors, je n'en sais rien.

Margot revint, après s'être rafraîchi le visage. Mary tendit sa carte à Fanchic :

— Mon numéro de portable, si jamais tu apprends quelque chose...

Il prit la carte :

— OK.

Puis il nota un numéro sur un vieux ticket de parking et le tendit à Mary.

— J'ai pas de carte, moi, mais tu peux m'appeler quand tu veux.

Chapitre V

Mary raccompagna Margot chez elle, puis elle gara la Twingo dans le parking souterrain tout proche de son hôtel.

Elle rejoignit sa chambre et s'assit dans le fauteuil face à la vaste baie vitrée donnant sur la vieille ville, admirant les nombreuses tours, clochers, beffrois et campaniles émergeant tels des récifs, d'une mer de toits aux écailles d'ardoises luisantes qui se chevauchaient comme des vagues.

Autour de ces édifices religieux, des maisons à pans de bois poussées tout en hauteur s'épaulaient mutuellement, si bien appuyées les unes contre les autres qu'on avait l'impression que l'effondrement d'une seule eût pu entraîner la ruine de tout un quartier.

On entendait des cloches sonner, graves, claires, argentines, lentes, pressées, impérieuses, et elle eut soudain le sentiment d'être revenue quelques siècles en arrière, lorsque matines et laudes rythmaient la vie de la cité.

Puis une autre sonnerie se fit entendre, plus contemporaine celle-là, qui la ramena dans son siècle. Le téléphone. Elle décrocha :

— Allô ?

— Mademoiselle Lester ?

C'était une voix mielleuse, déplaisante, elle sentit un frisson la gagner, un peu comme Margot là-bas, au stade. Comment avait-elle dit ? Des forces mauvaises ?

— Oui, fit-elle, avec réticence.

— Vous ne vous plaisez pas à Rennes, n'est-ce pas mademoiselle Lester !

C'était plus une affirmation qu'une question.

En effet elle n'avait, jusqu'à présent, rien trouvé dans cette ville, qu'elle ne connaissait pas, qui puisse l'attirer, la retenir.

Elle regimba :

— Qu'en savez-vous, et qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Il y eut au bout du fil un petit rire déplaisant.

— Mon métier est de tout savoir...

Côté dialogues, on restait dans le classique.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-elle.

— Mon nom ne vous dirait rien, fit la voix plus mielleuse que jamais. Disons que je suis un ami qui vous veut du bien.

— Voilà qui m'étonnerait, fit-elle, sarcastique.

— J'ai quelques bons conseils à vous donner.

— Bons ?

— Excellents.

— Selon vous...

— Selon moi et selon des gens bien plus importants que ma modeste personne.

— Je suppose qu'ils n'ont pas de noms, ces gens importants.

— Pas pour vous.

— Tiens donc, vous ne faites pas un métier particulièrement honorable, monsieur X.

Il y eut un ricanement particulièrement agaçant dans l'appareil.

— Que voulez-vous, faut bien que tout le monde vive.

— Je n'en vois pas la nécessité, jeta-t-elle, glaciale, en paraphrasant Clemenceau.

Et elle ajouta :

— Pour des gens comme vous, en tout cas.

— Les gens comme moi, dit la voix, peuvent vous sauver la vie...

Elle ironisa :

— Rien que ça ?

— Tout au moins vous éviter de sérieux désagréments.

— Tiens donc, lesquels ?

— Je ne vous souhaite pas d'avoir à les connaître.

La voix se fit plus dure :

— Rentrez chez vous !

— Chez moi ? fit-elle interloquée.

— Vous m'avez bien entendu, chez vous, à Quimper.

— Ma présence à Rennes vous dérange ?

À nouveau la voix se fit douceuse :

— Moi ? Oh non ! Je ne suis qu'un modeste messenger. Cependant mes commanditaires souhaiteraient que vous ne vous attardiez pas ici.

— Vos commanditaires... Est-ce que, par hasard, vos commanditaires, comme vous dites, ne seraient pas pleinement satisfaits si je renonçais à rechercher Jacky de Trébédan ?

— Ils seraient comblés, dit la voix, à moins...

— À moins que quoi ?

— À moins que vous ne nous indiquiez où il se cache.

— Rien que ça !

La voix insista :

— Il y aurait une récompense conséquente, bien entendu.

Mary sentit la colère la gagner. Pour qui la prenait-on ?

— Vous savez où vous pouvez la mettre, votre récompense conséquente ?

Ricanement déplaisant :

— C'est bien ce qu'on m'avait dit. Vertueuse, hein ?

Elle gronda :

— Pas délatrice, en tous cas !

— Eh bien alors, dégagez !

La voix redevenait dure, menaçante. Elle poursuivit :

— Mes commanditaires sont des gens qui ont du mal à faire confiance. Ils sont – comment dire – convaincus que votre présence à Rennes est de nature à nuire à leurs intérêts. Alors ils vous préféreraient plus loin, nettement plus loin, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois parfaitement, mais je...

— Pas de mais, mademoiselle Lester...

De nouveau, la voix s'était faite impérieuse.

— Débarrassez le terrain, Lester ! C'est un ordre, et il pourrait vous en cuire de l'ignorer.

— Je suis terrorisée ! persifla-t-elle.

— C'est une bonne chose, dit la voix, ignorant l'intention railleuse, c'est le commencement de la sagesse.

On avait coupé la communication. Elle raccrocha, songeuse. Dans quoi était-elle venue mettre les pieds ? Elle n'était plus flic, elle n'avait pas d'arme, elle ne connaissait personne dans ce bled.

— Ça fait beaucoup pour une seule femme, ironisa-t-elle à mi-voix.

Cependant, ce coup de téléphone déplaisant ne lui avait pas

émoussé l'appétit. Elle descendit à la recherche d'un restaurant et s'engagea dans la rue Saint-Michel.

À l'entrée de cette rue étroite et bordée de maisons à encorbellements, un fourgon de CRS veillait. Trois hommes en uniforme, le visage impassible mais l'œil attentif, surveillaient les allées et venues des passants. Dans le fourgon gris aux fenêtres grillagées, d'autres représentants de l'ordre se tenaient en réserve.

Une faune équivoque hantait la rue, allant et venant sans paraître avoir de but précis. Les maisons de guingois se penchaient sur la chaussée pavée ; des recoins d'ombre s'ouvraient sur des ruelles sombres où des silhouettes furtives, burlesques, provocantes, inquiétantes, passaient, disparaissaient, revenaient. Des bistrots ouverts sur la rue sortaient des musiques variées, du jazz, du rock, de la techno...

Pas besoin de faire un dessin à Mary Lester. Les dealers étaient ici chez eux, abritant leur ignoble petit trafic dans les arrière-cours de la cité médiévale.

Les bistrots, les gargotes éclairées de lumières tamisées regorgeaient de monde. Ce n'était pas ce qu'elle cherchait. Ici, à moins d'être en bande comme ces étudiants qui passaient en riant trop fort, on ne pouvait avoir que des histoires, de sales histoires.

Elle fit demi-tour comme un personnage lunaire au teint blafard et aux dents ébréchées tentait de la retenir :

— Hé, j'en ai, de la bonne... dit-il à mi-voix.

Il l'avait saisie par la manche, mais d'un mouvement de dégoût instinctif elle se dégagea. Le dealer s'offensa de ce geste brusque :

— Hé, pour qui elle se prend la meuf !

Sortis de l'ombre comme des cloportes, deux autres individus de son acabit l'avaient rejoint. Mary crut avoir changé d'époque, le décor sentait le Moyen-Âge et il lui semblait être tombée entre les mains de coupe-jarrets qui la tiraient inexorablement vers quelque cour des miracles en criant comme une litanie :

— Hé, la meuf, la meuf...

Leur vocabulaire était d'une pauvreté aussi affligeante que leur aspect.

Une peur panique la submergea. Selon une tactique éprouvée, ils la repoussaient vers une venelle obscure. Mary sentait leurs mains sales la toucher, elle frissonna écoeurée jusqu'à la nausée et se dégagea d'un bond désespéré en hurlant aussi fort qu'elle le pouvait :

— Vous allez me foutre la paix, bande de tarés !

Ils ne s'étaient certainement pas attendus à cette réaction. Ils eurent un instant d'hésitation qu'elle mit à profit pour rompre le cercle et courir vers le bout de la rue.

La poursuite s'engagea, mais elle fut vite interrompue par l'apparition des trois CRS qui s'avançaient matraque au poing. Les agresseurs de Mary firent demi-tour et se diluèrent dans l'ombre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda un des CRS.

— Trois types, dit Mary en reprenant haleine, ils ont essayé...

— Essayé ? l'encouragea le CRS.

— Ils voulaient m'entraîner... J'ai eu peur. Heureusement que vous étiez là !

— Voulez-vous porter plainte ?

La question était posée d'une manière qui induisait une réponse négative.

— Euh... non.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans cette rue ?

— Je me promenais. Je cherchais un restaurant...

— Vous ne connaissez pas Rennes ?

— Non, je suis arrivée aujourd'hui.

— La « rue de la soif » n'est pas le meilleur endroit pour se promener la nuit, dit le CRS. Surtout pour une jeune fille seule.

La seule présence des représentants de l'ordre avait jeté un froid. Les silhouettes équivoques se retiraient prudemment. Néanmoins les CRS demeuraient sur le qui-vive. L'un d'entre eux tenait en laisse un berger allemand muselé qui grondait sourdement en battant ses flancs de sa queue.

— Paix, Rex, lui ordonna son maître en tirant d'un coup sec sur la laisse.

Le chien se coucha sans cesser de gronder, toujours prêt à bondir.

— Où logez-vous ? demanda celui qui paraissait être le chef.

— À l'hôtel des Lices.

— Il y a de très bons restaurants près de votre hôtel. Si je peux me permettre un conseil, dînez dans l'un d'entre eux et rentrez chez vous aussitôt après.

— La ville n'est donc pas sûre ? demanda-t-elle.

— Humph, dit le CRS, c'est comme partout, il y a des quartiers qu'il vaut mieux éviter, surtout la nuit. Et comme vous ne les

connaissez pas...

— Je vais suivre votre conseil, dit-elle. Merci encore...

Ils portèrent la main au calot en guise de salut.

— À votre service...

Mary s'éloigna rapidement et, en face de son hôtel elle vit une entrée de restaurant brillamment éclairée.

C'était une couscousserie. Elle entra et déposa son duffle-coat sur un portemanteau. Avant de l'abandonner ainsi à la portée de tout un chacun, elle vida ses poches. Ce faisant, elle sentit la présence de petits carrés de papier qui ne s'y trouvaient certainement pas avant son passage rue Saint-Michel. Elle reprit son vêtement et passa aux toilettes. Quand la porte fut fermée, elle regarda de plus près ces curieux petits cadeaux dont on l'avait gratifiée : c'étaient des carrés de papier d'aluminium, comme du papier de chocolat. Il y en avait deux dans une poche, trois dans l'autre et deux dans la capuche. Bigre ! on n'avait pas regardé à la dépense.

Elle se fouilla soigneusement mais ne découvrit pas d'autres sachets.

Alors elle les ouvrit un à un et versa la poudre blanche qu'ils contenaient dans le lavabo. Puis elle fit abondamment couler l'eau et revint dans la salle du restaurant où elle dîna d'un des meilleurs couscous qu'elle eût jamais goûté.

Le traquenard avait été parfaitement monté, il ne restait plus qu'à attendre la suite. Car il y aurait une suite, forcément.

Et ça ne tarda pas.

Une voiture attendait devant la porte de son hôtel. Un homme en sortit tandis que l'autre restait au volant.

Une mâchoire lourde, un regard d'un bleu minéral, inquisiteur, soupçonneux. Il n'avait pas besoin de sortir sa carte.

— Police, annonça-t-il d'une voix rogue. Veuillez présenter vos papiers.

Elle ne lui donna pas le plaisir de résister ni même de protester, et tendit son porte-cartes qu'il examina longuement, sans faire de commentaires.

— Si vous voulez bien nous suivre...

— Certainement, dès que vous m'aurez présenté vos papiers à votre tour.

L'homme fronça les sourcils, parut sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa. Il sortit sa carte de police et la montra à Mary.

Elle lut : Lieutenant Marion. Ça paraissait authentique. Elle monta dans la voiture qui démarra rapidement.

Alors elle demanda :

— Qu’avez-vous à me reprocher ?

— Moi ? dit l’homme à la lourde mâchoire, rien. J’ai reçu l’ordre de vous ramener au commissariat, c’est tout.

— L’ordre de qui ?

— De mon supérieur.

Il n’y aurait pas autre chose à en tirer. Dès qu’ils arrivèrent dans la cour du commissariat, Mary fut transférée dans un petit bureau où on la fit asseoir. Puis une porte s’ouvrit et un homme entra. Mary faillit tomber de sa chaise :

— Mercadier ! s’exclama-t-elle. Si je m’attendais...

L’ex-lieutenant Mercadier, qui avait été son collègue honni au commissariat de Quimper, arborait toujours sa gueule de faux jeton. Mais cette fois c’était un faux jeton triomphant.

— Commissaire Mercadier, s’il vous plaît, mademoiselle Lester.

Il avait volontairement appuyé sur « commissaire » et sur « mademoiselle » pour marquer le fossé qui les séparait désormais.

— Commissaire ! dit-elle en écarquillant les yeux, quelle promotion ! Tu as dû en vider des pots de chambre, Mercadier, pour arriver si haut si vite !

Mercadier blêmit sous l’insulte :

— Je ne vous permets pas...

— Ah, on se dit vous maintenant ?

— Cessez vos familiarités, peut-être serez-vous moins arrogante tout à l’heure. Une auxiliaire féminine va vous fouiller et...

— Tiens, dit Mary, c’est donc ça !

— C’est donc quoi ?

— N’essaye pas de te faire plus bête que t’es, Mercadier, à l’impossible nul n’est tenu ! Allez, appelle ton auxiliaire, Monsieur le Commissaire !

Elle lui avait donné son titre avec une lourde ironie que Mercadier fit semblant de ne pas saisir. Il n’eut pas à appeler, le commissaire Lucile Darle suivie d’une femme en tenue fit son entrée, toisant Mary d’un regard froid.

— Si vous voulez me suivre...

Mary siffla admirativement :

— Quelle équipe !

Encadrée par les deux femmes, Mary pénétra dans une petite pièce meublée d'une table de bois blanc et de deux chaises. Lucile Darle ferma la porte et s'y adossa.

— Allez-y, ordonna-t-elle d'une voix froide.

L'auxiliaire était une jeune Martiniquaise qui ne devait pas porter l'uniforme depuis longtemps. Elle n'osait pas regarder Mary dans les yeux et fuyait le regard de Lucile Darle.

Elle procéda à la fouille sans mot dire, sous le regard inquisiteur du commissaire Darle, étalant consciencieusement les menues affaires de Mary sur la table.

Lucile Darle les retourna du bout d'une règle, d'un air dégoûté.

— Rien, dit l'auxiliaire.

Enfin ! Mary avait entendu le son de sa voix.

— Ça va ! dit Lucile Darle d'un ton cinglant. Vous pouvez disposer.

Pour un peu, elle aurait accusé la malheureuse fille d'être la cause de sa déconvenue.

— Si vous me disiez ce que vous cherchez, dit Mary d'un air naïf, je pourrais peut-être vous aider.

— Vous savez bien ce que je cherche !

— Ah oui ? Vous êtes en manque, peut-être ?

Elle vit la main de Lucile Darle blanchir sur la règle. Elle devait brûler de s'en servir pour lui en cingler le visage.

— Vous étiez trop sûre de votre coup, Lucile, et vous devez bien regretter d'avoir fait intervenir cette jeune femme pour me fouiller. Si vous l'aviez fait vous-même, vous auriez pu truffer mes poches de petits sachets...

La règle siffla dans l'air. Lucile Darle regardait Mary d'un air furieux :

— C'est ça, fais la maligne, ma fille. Si on se retrouve...

En dépit de la menace, Mary ne put s'empêcher de braver :

— Tiens, on se tutoie ? Ça n'est pourtant que la seconde fois qu'on se rencontre.

Elle remettait ses affaires dans ses poches, posément.

— J'avais pourtant cru comprendre que le camarade Mercadier n'appréciait pas les familiarités dans son commissariat.

— Fous le camp, siffla de nouveau Lucile Darle, fous le camp avant que je me fâche.

Mary ne se pressait pas :

— Et quand tu te fâches, ma bonne Lucile, c'est comment ? Les brodequins ? La gégène ? Des aiguilles empoisonnées sous les ongles ? Vous avez peut-être une salle spéciale pour la question ordinaire dans vos sous-sols ? Tu ne veux pas me faire visiter ? Maintenant je fais un peu de journalisme pour m'occuper. Ça pourrait faire un bon scoop. J'intitulerais ça : « Plongée dans les ergastules de la ville de Rennes ». Ça aurait de la gueule, non ?

Le regard que lui lança Lucile Darle aurait troué le blindage d'un sous-marin nucléaire.

— Ne me regarde pas comme ça, dit Mary, tu vas me donner des cauchemars.

Et elle ajouta :

— J'espère que tu vas me faire reconduire, la ville me paraît plutôt mal famée.

Et elle ajouta, perfide :

— Je comprends ça, quand on voit à qui on confie la sécurité des citoyens !

Elle sortit sur le perron sous les regards venimeux du commissaire Lucile Darle.

La voiture qui l'avait amenée attendait devant la porte. Le lieutenant Marion avait disparu, seul le jeune boutonneux qui lui avait servi de chauffeur attendait près du véhicule.

— Inutile, je pense, d'attendre des excuses du commissaire Mercadier, dit Mary en se tournant vers Lucile Darle. Dites-lui que malgré une réception bien préparée, je quitte son établissement sans regrets.

Elle s'installa à l'arrière de la voiture de police et dit au chauffeur en claquant la porte :

— À *l'hôtel des Lices*, mon ami. Et évitez les bas quartiers, je connais déjà !

Chapitre VI

Le chauffeur de Mary s'appelait Henri Paramé. Il venait de sortir de l'école de police et Rennes était sa première affectation.

Mary lui révéla qu'elle aussi avait fait partie de la maison avant de démissionner.

Elle vit Paramé sourire :

— J'ai déjà entendu parler de vous !

— Ah oui ? par qui ?

Cette fois il rit franchement :

— Vous faites partie des légendes de la police !

Elle rit à son tour :

— Voilà qui ne me rajeunit pas !

Et sur le ton de la confidence :

— Dites-moi, Paramé, vous ne saturez pas avec ces deux zozos ?

— Vous parlez de Mercadier et de la mère Darle ?

— Ouais.

— Ben c'est que...

Paramé était embarrassé.

— Ça va, dit Mary. J'ai connu Mercadier en lieutenant, c'était déjà le roi des emmerdeurs et des cireurs de pompes, je suppose que, comme il a l'air de s'entendre fort bien avec la mère Darle, comme vous dites...

— Eh, dit Paramé, qui s'assemble...

— Parce qu'ils sont assemblés ?

— C'est ce qu'on dit.

— Ho là ! J'espère qu'ils ne feront pas des petits, parce qu'alors...

Paramé rit de nouveau :

— Ça n'en prend pas le chemin, ils sont déjà mariés chacun de leur côté.

— Oh, dit Mary méfiante, ça ne me rassure pas !

La voiture s'était arrêtée devant l'hôtel. Mary sortit, ferma la porte

et se pencha vers Paramé qui avait abaissé sa vitre :

— Et ne vous en faites pas, lieutenant, vous ne m’avez rien dit.

— Rien de rien, dit Paramé, d’ailleurs, la tête sur le billot, je nieraï vous avoir parlé.

La voiture s’éloigna. Une cabine téléphonique jetait sa lumière froide sur les pavés de la place des Lices, tout près de l’entrée de l’hôtel. Mary forma un numéro après avoir inséré une carte dans l’appareil, attendit un bon moment en tambourinant nerveusement contre la vitre. Puis il y eut un déclic et le son d’une voix familière :

— Fortin ?

— Mary ? Putaing, tu sais quelle heure il est ?

— Je ne t’ai pas appelé pour savoir l’heure, lieutenant.

La plaisanterie avait déjà servi, mais chaque fois ce bon Fortin marchait. Il protesta :

— À cette heure, je ne suis plus lieutenant !

Elle continua de le taquiner :

— Quelle heure ?

— Oh, ça va, hein !

— Tu dormais ?

Il bougonna, exaspéré :

— Non, je faisais du tricot.

Comme elle le sentait mal content, elle le titilla :

— Si c’est une layette, j’espère que tu as pris du rose. Tu ne fais que des filles.

— Eh alors, fit-il furieux, c’est pas une malédiction, non ?

Et il ajouta, perfide :

— Sauf si ce sont des filles comme toi, bien entendu !

Elle dit, d’une voix contrite :

— Oh ! Jipi, je sens que tu ne m’aimes plus !

Elle l’entendit souffler dans l’appareil :

— Pfff ! ce que tu es...

Elle le coupa :

— Chuttt !

— Quoi chut ?

— Sois poli !

Il protesta de nouveau :

— Mais je n'ai rien dit !

— Non, mais tu allais... Comment va le vieux ?

— Tu ne téléphones tout de même pas à minuit et demi pour avoir des nouvelles du patron ?

Elle le rassura :

— Non. Figure-toi que je suis à Rennes. Tu ne devinerais jamais qui je viens de voir.

— Mercadier, dit Fortin.

Elle en resta coite un instant puis finit par dire :

— Jipi, mon vieux Jipi, tu me surprendras toujours.

Elle l'entendit grommeler :

— Pas tant que toi !

— Alors ça se sait déjà ? demanda-t-elle.

— Tu parles, une ascension aussi rapide, ça fait causer dans la maison ! Ce foireux de Mercadier quitte Quimper avec le grade de capitaine, la même promotion que toi, je te le rappelle au passage, et même pas trois ans après il se retrouve commissaire à Rennes.

Puis il grommela de nouveau :

— Tiens, j'aurais dû parier !

— Trop tard, dit-elle. Ton problème, Jipi, c'est que tu manques de présence d'esprit.

— C'est pas comme toi, hein ?

— Allons, ne sois pas amer ! Par où est-il passé auparavant ?

— Mercadier ?

— Évidemment, Mercadier !

— Par Paris.

Elle ironisa :

— Encore une promotion au mérite !

— Tu parles ! Tu te souviens de cet ancien ministre qui devait passer en haute cour de justice ?

— Pas de noms, Fortin.

— Je m'en garderais bien, dit le grand lieutenant. Eh bien, le dossier a été mystérieusement vidé de toute sa substance. Les pièces essentielles ont disparu, si bien que l'accusation s'est retrouvée le bec

dans l'eau.

— Et le ministre a été acquitté !

— Même pas ! On n'est pas allé jusque-là. Les poursuites ont été abandonnées, purement et simplement. Et tout le monde a eu l'air de trouver ça bien.

— Sauf le juge, dit Mary. Mais que vient faire Mercadier là-dedans ?

— Rien.

Il y eut un silence et Fortin ajouta à voix plus basse, comme s'il craignait qu'on écoutât son téléphone :

— Officiellement rien ! Le bâtiment qui abritait les bureaux du juge était sous la surveillance du commissariat où était affecté Mercadier.

— Je vois, dit Mary. Résultat des courses ?

— Le commissaire, un vieux divisionnaire qui s'apprêtait à prendre sa retraite, a été sacré.

— Il fallait bien que quelqu'un porte le chapeau, dit Mary.

— Tu as tout compris. L'ex-ministre totalement blanchi recommence à faire le beau à la télé et il s'apprête à redevenir ministre, le juge a eu une promotion à Montceau-les-Mines...

— Et Mercadier est devenu commissaire.

— Vouais, et pas au mérite, ma cocotte, mais pour services rendus !

Il y eut un nouveau silence puis Fortin demanda :

— Tu es toujours là ?

— Oui...

— À quoi tu penses ?

— Je pense que cette promotion miracle n'a pu intervenir que sur ordre supérieur.

— Très supérieur, dit Fortin. On touche au top niveau de la hiérarchie. C'est pourquoi je te conseillerais volontiers de faire gaffe à tes os.

— Je vais tâcher, Jipi. Je m'en gaffais bien. Depuis le début j'ai le sentiment d'avoir mis les pieds dans une drôle de salade et je ne serais pas étonnée que mon portable soit déjà sur écoute. C'est pourquoi je te téléphone d'une cabine.

Fortin s'exclama :

— C'est plus prudent, en effet.

— Dis-moi, poursuivait-elle, pourrais-tu m'identifier le propriétaire de la Peugeot numéro 6688 AZX 75 ?

— Oui, mais pas avant demain matin.

— D'accord. Où puis-je te rappeler ?

— Je déjeune au Café du Commerce. À partir de 12 h 30, si tu veux bien.

— Ça colle. Dors bien, mon grand.

Elle s'imagina la moue que devait faire Madeleine Fortin dans son lit douillet. Encore cette Mary Lester ! Elle avait pourtant cru en être débarrassée lorsque l'équipière de son mari avait quitté la police, mais depuis, c'était pis que tout ! À toute heure du jour et de la nuit, Mary appelait Fortin. Et ce grand benêt fonçait dès qu'elle claquait dans ses doigts ! C'était bien la peine d'être une épouse vertueuse !



En dépit de ces avatars, Mary passa une nuit paisible. Elle se leva sans hâte et, après son petit déjeuner, décida de retourner chez madame de Trébédan.

Elle fut reçue par un jeune Africain costaud qui la regarda avec surprise et suspicion en plissant le front.

Non, madame n'était pas encore levée. Elle avait passé une mauvaise nuit et elle avait pris des somnifères.

Mary n'insista pas, elle revint à sa voiture et resta examiner la maison de madame de Trébédan, se demandant une fois encore ce qu'elle était venue faire dans cette galère.

La rue était calme, on entendait passer des voitures sur le square proche. Un vieux monsieur à l'air très distingué promenait un chien qui devait souffrir de l'équivalent canin de la prostate car il s'arrêtait tous les six pas pour lever la papatte.

Très digne, le maître faisait alors celui qui ne voit rien, affectant d'admirer la cime des arbres, les faîtes des toits, voire les avions décollant de l'aéroport de Rennes Saint-Jacques.

Trois quarts d'heure passèrent. Elle revint tirer la sonnette, le même Noir vint entrouvrir la porte. Quand il reconnut Mary, il prit un air de profond ennui :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux voir madame de Trébédan.

Il secoua la tête d'un air buté :

— J'ai vous l'ai déjà dit, elle dort !

— Elle ne s'est pas encore réveillée ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Non. Il n'y a personne !

— Il y a vous !

— Moi, c'est pas pareil.

Pareil à quoi ? Elle n'essaya pas d'approfondir.

— Vous êtes un de ses pensionnaires ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête affirmativement, avec une lenteur circonspecte comme si, par ce simple geste, il craignait d'en dire trop.

— Comment vous appelez-vous ?

— Keita Abassam.

Elle crut qu'il allait se mettre au garde-à-vous et claquer les talons.

— Vous êtes étudiant ?

— Oui, madame.

Ouf ! il avait enfin ouvert la bouche.

— Qu'est-ce que vous étudiez ?

— Le droit.

— Ah, dit-elle souriante, comme moi !

Ça ne fit pas sourire Keita Abassam.

— Peut-être que vous jouez au football aussi, Keita.

— Non, au basket madame.

Elle aurait dû s'en douter, avec cette stature... Il paraissait être le pendant noir du lieutenant Fortin.

Elle essaya, en se haussant sur la pointe des pieds, de voir par-dessus son épaule, en vain. Il était trop grand, trop massif.

— Il n'y a personne dans la maison ?

— J'ai dit non.

Cette fois on percevait un certain agacement dans la voix de Keita Abassam.

— Je croyais qu'il y avait un autre étudiant africain.

— Oui, mon cousin Sélim, mais il est en cours à cette heure.

— Et vous, vous n'avez pas cours ?

— Non, madame.

— Madame de Trébédan m'avait demandé de passer la voir, dit Mary, je me suis déplacée de loin et j'aimerais qu'elle me téléphone dès qu'elle sera visible.

Elle tendit sa carte à Keita Abassam.

— Soyez assez aimable pour lui donner cette carte dès qu'elle sera réveillée. Elle peut me rappeler à ce numéro à n'importe quelle heure.

Le visage du Noir demeura impassible.

— Oui, madame.

Il était bien poli, ce garçon. Il referma la porte doucement et Mary l'entendit pousser le verrou.

Poli, mais à cheval sur la consigne.

Elle revint à sa voiture et, avant d'y pénétrer, se retourna vers la maison de la veuve : peut-être aurait-elle dû accepter son offre de logement ? Il se passait de drôles de choses dans cette baraque !

Chapitre VII

Elle déjeuna d'un sandwich et d'un café dans un bistrot du centre et rappela le café du Commerce à Quimper peu avant treize heures.

— Allô, Jipi, tu as pu te rendormir ?

— Oh ça va, hein !

— Et mes renseignements ?

— Tes renseignements ?

Il lui sembla que le lieutenant baissait la voix. Elle l'imaginait au fond de la salle, le dos tourné au bar, parlant dans le col de son blouson.

— Ouais, ma voiture ?

— Elle n'existe pas, ta voiture.

— Pardon ?

— Elle n'existe pas, du moins au service des cartes grises.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien de bon, si tu veux mon avis. J'ai appelé Pellego, tu te souviens ?

Oui, elle se souvenait, le capitaine Pellego de la Crim'... En son temps, il lui avait donné un sérieux coup de main pour coincer Milie Verluth et Ludovic Beaumer.

— Pellego, poursuivit Fortin, est au parfum de l'existence de ces bagnoles fantômes. À Paris, quand les flics en croisent une, ils changent de trottoir.

— À ce point ?

— Ouais, à ce point. Ces types sont des flics en disponibilité, voire même des barbouzes de la DST, et ils dépendent de certaines officines chargées des basses besognes de certains ministères.

Ou, pensa Mary, aux ordres d'éminences grises qui, dans l'ombre des politiques, tirent les ficelles. Elle dit, comme en se parlant à elle-même :

— Le fameux cabinet noir...

— C'est ce que prétend Pellego. Et il ajoute que si tu étais sage, tu sauterai dans ta bagnole tout de suite et tu rentrerais plein pot chez

toi.

— Bizarre, dit-elle, c'est ce qu'on m'a conseillé pas plus tard qu'hier.

— Qui « on » ?

— Un courageux anonyme, au téléphone, et puis notre ami Mercadier.

— Il te l'a dit ouvertement ?

Elle pouffa :

— Comme si Mercadier était capable de dire quelque chose ouvertement ! Non, c'est pire, il a essayé de me jouer un tour de cochon.

— Méfie-toi de lui, dit Fortin.

— Tu n'as pas besoin de me le recommander. D'autant qu'il est acoquiné avec une certaine Lucile Darle, commissaire elle aussi. Tu en as entendu parler ?

— Non.

— Eh bien tant mieux ! Je peux te dire que je n'aimerais pas tomber entre ses pattes ! Si un jour j'entends dire qu'elle a signé un manifeste contre la pratique de la torture, je douterai de sa sincérité.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Fortin.

— Je vais t'étonner, mon vieux !

— Ah oui ? fit Fortin sceptique.

— Oui !

— Dis toujours !

— Tu ne vas pas me croire !

Il s'impatienta :

— Dis toujours, nom de Dieu ! Mon navarin de veau refroidit !

— Je vais monter dans ma bagnole, Jipi, et je vais rentrer à Quimper à fond les manettes.

Il y eut un silence et elle entendit la voix de Fortin :

— Alors là, oui, dit-il, alors là oui ! Cette fois tu peux dire que tu as réussi à m'étonner !

Et elle fit comme elle avait dit, du moins en eut-elle l'intention car, lorsqu'elle retourna au parking l'après-midi pour prendre sa voiture, elle la retrouva avec les quatre pneus crevés.

Une rage froide la prit. Elle se précipita au commissariat pour

porter plainte. Un jeune flic indifférent enregistra ses doléances et, comme elle sortait, elle croisa Lucile Darle qui la toisa avec un sourire qui en disait long.

Puis, comme elle retournait à son hôtel, son téléphone sonna :

— Allô, mademoiselle Lester, vous êtes toujours parmi nous ?

Toujours cette voix cauteleuse, cette voix de mauvais prêtre, qui se moquait.

Elle ne répondit pas, s'efforçant de maîtriser la rage froide qui montait en elle.

— Je vous avais pourtant bien recommandé de ne pas vous attarder à Rennes, dit la voix.

— Espèce de gros malin, lui dit-elle enfin, vous croyez que le meilleur moyen de me faire partir est de crever les pneus de ma voiture ?

Son interlocuteur invisible joua les étonnés :

— Mon Dieu ! On vous a fait ça ? Ah, tout de même, l'insécurité n'est pas un vain mot dans cette ville. Je vous assure que vous serez nettement plus au calme à Quimper.

— En attendant, dit-elle, je suis bloquée ici !

— Vous savez, dit la voix, quatre pneus c'est vite changé. Je peux vous donner l'adresse d'un bon garagiste, si vous le souhaitez...

Mary préféra étouffer l'injure qui lui montait aux lèvres. Elle coupa rageusement la communication.



Le garagiste, elle le trouva toute seule dans les pages jaunes de l'annuaire des PTT. Elle expliqua au patron la mésaventure qui lui était arrivée, lui confia les clés du véhicule et lui demanda d'enlever la voiture lorsque la réparation serait faite, et de la garer dans un endroit sûr.

Elle lui laissa un chèque de trois cents euros à titre de garantie et, ce problème réglé, se fit conduire en taxi jusqu'à l'aéroport où elle loua une Opel Corsa chez Hertz.

Enfin elle revint à *l'hôtel des Lices*, enleva son maigre bagage et solda son compte.

Puis elle fila sur Saint-Malo et prit une chambre à *l'hôtel Ambassadeur* où elle avait de bons souvenirs.

C'est de cette chambre, face à la mer, qu'elle appela madame de Trébédan. La sonnerie se perdit dans le vide, personne ne décrocha. Bizarre... La veuve ne dormait pourtant plus, à cette heure. Et, si elle dormait, le fidèle Keita Abassam aurait dû répondre.

Elle essaya Margot qui répondit tout de suite sur son portable. La jeune fille était dans le café où Mary l'avait rencontrée la première fois. Derrière sa voix, on entendait la musique, le brouhaha des conversations.

— Où es-tu ? demanda la jeune fille d'une voix angoissée. Je ne t'ai pas vue et...

— J'ai dû m'éloigner de Rennes provisoirement, dit Mary.

— T'éloigner ! dit Margot, mais...

— Mais quoi ? s'impatienta Mary.

— Jacky m'a téléphoné, chuchota Margot dans l'appareil.

— Quoi ? s'exclama Mary.

— Je te dis qu'il m'a téléphoné !

— Quand ?

— Tout à l'heure, il a appelé ici, à *La Lune Rousse*.

Mary soupira, soulagée. Jacky comprenait vite. Il n'avait pas été long à saisir que son téléphone personnel était écouté.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il était en bonne santé, qu'il était obligé de disparaître quelque temps, mais que bientôt il reviendrait.

— Il ne t'a pas dit pourquoi il devait se cacher ?

— Non.

— Tu lui as parlé de moi ?

— Oui. Et je lui ai donné mon numéro de portable.

— Lui ne t'a pas dit où on pouvait l'appeler ?

— Non. Mais je lui ai donné ton numéro...

— Bon, eh bien c'est plutôt positif, tout ça, dit Mary.

Mais elle fut soudain prise d'un doute :

— Tu es sûre que c'était lui au moins ?

— Oh oui ! fit Margot trop vite.

Mary réfléchit, puis elle demanda doucement :

— Et tu es sûre aussi que c'est la première fois qu'il appelle ?

Il y eut un silence au bout du fil. Alors elle dit, plus doucement encore :

— Tu me racontes des histoires, hein Margot ? Depuis le début Jacky est en contact avec toi.

— Ben... fit Margot embarrassée.

— C'est la raison pour laquelle tu ne paraissais pas plus angoissée que ça.

Un silence éloquent fut pendant un moment sa seule réponse. Puis elle ajouta à voix basse, à peine audible :

— Jacky m'avait recommandé de ne le dire à personne, dit-elle, pas même à ses copains de foot.

— Ni à sa mère.

— Surtout pas à sa mère !

— Pourquoi surtout pas à sa mère ? Qu'est-ce qu'elle lui a fait, cette pauvre femme ?

Margot éluda :

— Je t'expliquerai...

— Vaudrait mieux, gronda Mary.

Et elle ajouta :

— Je suis certaine que tu sais où il est !

— J'te jure... dit Margot.

Mary la coupa :

— Jure pas, tu irais en enfer !

Cette chipie la menait en bateau depuis le début !

Son premier mouvement fut de se précipiter à Rennes, de voir Margot en tête à tête et de lui faire dire tout ce qu'elle ne voulait pas dire. Mais on se heurtait à une impossibilité matérielle : où aller « confesser » Margot ?

Pas dans son appartement, où l'on était écouté... Une chambre d'hôtel ? Difficile. Rien ne disait que la jeune fille voudrait bien la suivre et la discussion risquait d'être un peu vive pour un lieu aussi peu discret.

Il n'en sortirait rien de bon. Il fallait agir avec plus de finesse.

Il y en avait un autre qu'elle aurait bien voulu confesser, le sale petit cloporte qui l'avait agressé rue Saint-Michel et qui lui avait collé des sachets de dope plein les poches.

Mais dans ce cas, la finesse n'avait pas cours : les cloportes de ce type ne connaissent qu'une loi, celle du plus fort. Eh bien, s'il fallait en passer par là, elle allait leur en donner !

Chapitre VIII

— Fortin ?

— Mary ?

Elle avait eu le bonheur de l'avoir directement au téléphone.

— J'ai besoin de toi.

— Encore un renseignement ?

— Non, j'ai dit de toi.

— Mais où es-tu ?

— Présentement, à Saint-Malo ; et il est vingt et une heure.

— Qu'est-ce que tu fous à Saint-Malo ?

Jipi posait toujours les mêmes questions : « Qu'est-ce que tu fous ? » « Où es-tu ? » « Qu'est-ce qu'on fait ? » « Pourquoi ? ». Un grand questionneur, ce lieutenant Fortin. Il était perpétuellement étonné par Mary Lester, par la faculté qu'elle avait de mettre le nez dans des affaires bizarroïdes, de se trouver en contact avec des gens étranges, de dénicher des histoires invraisemblables, parfois venues des siècles passés, et qu'elle parvenait, il ne savait comment, à relier avec l'actualité.

Lui, la curiosité ne l'étouffait pas au-delà de ce que lui commandait le patron ; et quand on lui commandait de lâcher son os, il lâchait son os. C'était bien la meilleure façon de durer dans la maison poulaga. Mais pour autant, ça n'était pas exaltant.

— J'ai besoin de toi à Rennes dans deux heures, Jipi.

Il en resta sans voix, puis il lâcha :

— Tu déconnes, Mary.

— Pas du tout, dit-elle d'une voix ferme.

Elle l'entendit souffler dans l'appareil :

— Mais qu'est-ce qui t'arrive encore ?

— Pas grand-chose, il s'agit de ma peau, mon vieux, MA PEAU !

— Mais... je t'avais dit...

— Oui, tu m'avais dit que c'était hyper dangereux, tu m'avais dit de laisser tomber, et je t'avais dit que je laissais tomber. Mais entre-temps, il s'est passé des choses.

— Quelles choses ? Tu n'avais qu'à sauter dans ta bagnole et rentrer.

— C'est ce que j'aurais fait si on ne m'avait pas crevé mes quatre pneus.

— C'est pas vrai !

— Si, mon vieux ! Et s'il n'y avait que ça !

Elle lui raconta l'agression dont elle avait été la victime et le coup monté pour la mouiller dans un trafic de drogue.

— Et d'après toi, d'où vient ce coup pourri ?

Elle ironisa :

— Tu sais qui est dans le circuit et tu oses le demander ?

— Mercadier ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ? Il était trop fier de me voir arriver dans « son » commissariat, trop fier de pouvoir me faire fouiller par cette hyène de Lucile Darle.

— Tu n'as pas l'air de la porter dans ton cœur.

— Attends de la voir et tu m'en diras des nouvelles. D'ailleurs, il paraît qu'elle serait du dernier bien avec Mercadier.

— C'est pas vrai !

— Je le tiens d'un gars qui connaît bien la situation.

Et à nouveau le grand lieutenant posa la question de confiance :

— Mais comment ?

Elle ne le laissa pas continuer :

— Pour le traquenard qu'on m'a tendu, je veux être sûre. Alors je vais retourner à Rennes ce soir et je vais interviewer le petit dealer qui a essayé de me jouer ce tour de cochon. Tu es avec moi ?

— Mais attends...

— Écoute, Fortin, je n'ai plus le temps d'attendre.

Elle regarda sa montre :

— Il est vingt et une heure trente. Je t'attends à minuit devant le parking de la place des Lices à Rennes. Après, j'y vais toute seule.

Elle entendit la voix exaspérée de Fortin :

— Ah, Mary Lester, mais tu fais...

Elle coupa avant qu'il ne devienne grossier.

Elle regarda par la fenêtre. Le soleil se couchait sur la mer derrière

l'île de Cézembre. Un gros bateau blanc jetait une lumière vive par tous ses hublots sur la mer qui s'assombrissait. Il s'approchait à grande vitesse de l'entrée du port de Saint-Malo. C'était l'hydroglisseur rapide qui faisait la navette entre le continent et les îles Anglo-Normandes. Il allait débarquer sa cargaison de touristes au môle des Noires, au pied des remparts.

Il y avait une brasserie près de son hôtel. Elle s'y rendit à pied et put obtenir une table face à la mer, où elle dîna fort agréablement d'une douzaine d'huîtres de Cancale et d'une sole grillée.

Puis, elle reprit la route de Rennes.



Les magnifiques immeubles à pans de bois de la place des Lices brillaient de tous leurs feux dans la nuit froide et étoilée. Devant les halles Martenot, la vaste esplanade qui, le samedi, se couvrait des éventaires du marché était déserte. De loin en loin, quelques groupes qui sortaient du parking souterrain traversaient à la hâte le vide de cet espace minéral pour retrouver la chaleur des bistrots de la place Saint-Michel et l'animation des terrasses vivement éclairées.

Peu avant minuit, Mary Lester vit arriver le break Renault de l'officier de police Fortin. Mary monta à ses côtés et lui fit signe d'entrer dans le parking souterrain.

— Tu ne me demandes pas si j'ai fait bonne route ? demanda-t-il, acide.

— Tu es là, c'est donc que tu as fait bonne route, fit-elle avec logique.

Il coupa le contact :

— Ben toi...

— Bonsoir Jipi, lui dit-elle avec son plus beau sourire.

Il lui fit deux bises sans quitter son air maussade.

— Il était temps que tu arrives, dit-elle, j'allais m'y coller toute seule. Tu as mis le temps !

Le pauvre Fortin en avait le souffle coupé. Il ne trouva pas de réponse.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— Pas loin, tu me suis.

Ils sortirent du parking par l'escalier qui menait sur l'esplanade

pavée de granit, puis ils empruntèrent un autre escalier donnant sur la place Saint-Michel.

Le car des forces de l'ordre était toujours à poste, et trois CRS en tenue de combat, le profil granitique, montaient une garde attentive.

Des silhouettes vêtues de surplus de toutes les armées du monde s'avachissaient dans les encoignures, leurs chiens à leurs pieds.

Il y avait, sur le pavé, des canettes de bière brisées. Fortin contempla le spectacle d'un air dégoûté :

— Quel bordel !

Il regarda Mary, lui posant cette question qu'elle avait entendue si souvent dans sa bouche :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais passer devant. Suis-moi et quand j'aurai repéré mon gazier, je te fais signe. On devrait le trouver impasse des Barrières, car c'est là que j'ai été abordée.

Ladite impasse s'ouvrait à peu près au mitan de la rue Saint-Michel. C'était une sorte de couloir passant sous une maison, mal pavé de grosses pierres irrégulièrement posées, avec un caniveau en son milieu.

Ça sentait le Moyen Âge et la pisse à plein nez. Pour ajouter au charme et aux fragrances de l'endroit, de grosses poubelles à roulettes étaient entreposées sous la voûte. C'était ce que les dépliants touristiques appellent « un endroit pittoresque » et les gens de bon sens, un coupe-gorge. Pas étonnant que le cloporte s'y soit trouvé dans son élément. Pour ajouter au charme de l'endroit, des graffs ornaient les façades jusqu'à hauteur d'homme.

Mary frissonna en passant devant cette gueule noire et menaçante ouverte sur la rue Saint-Michel.

Elle ne s'était pas trompée, le petit dealer était à son poste. Il apparaissait et disparaissait dans l'ombre du porche, comme un lézard craintif prêt à s'enfoncer dans les profondeurs de son antre à la moindre alerte.

Plus loin, d'autres impasses, d'autres couloirs abritaient d'autres cloportes de même nature. Mais ceux-là n'intéressaient pas Mary Lester.

Elle fit un aller-retour jusqu'à la place Sainte-Anne, feignant de s'intéresser aux propositions qui lui étaient faites, puis elle revint à pas lents et s'arrêta devant le numéro 13, là où s'ouvrait l'impasse des Barrières.

— Tu en as encore ? demanda-t-elle au néant.

Deux yeux de braise luisaient au fond de ce néant, méfiants.

— Tu en as de la bonne ? redemanda-t-elle. Celle que tu m’as mise dans les poches l’autre jour était fameuse !

— T’as de la thune ?

Elle sortit deux billets de cinquante euros de sa poche, les fit jouer entre le pouce et l’index.

Les yeux de braise se mirent à briller plus fort encore.

— Attends...

Il disparut sous la voûte et Mary entendit les poubelles s’entrechoquer, puis elle vit la faible lueur d’une allumette. Elle regarda par-dessus son épaule et fit un signe à Fortin.

Le dealer revenait :

— Combien qu’t’en veux ?

— Fais voir, ordonna-t-elle.

Il ouvrit une main sale où brillaient deux petits sachets de papier d’aluminium.

— C’est la même que l’autre jour ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Ouais, aboule la thune !

Malgré sa répugnance, elle le prit par le col de son blouson de cuir :

— Tu vas voir ce que je vais abouler, espèce de petit salaud !

— Oh ! fit le dealer surpris en essayant de se dégager.

C’était trop tard, la lourde pogne de Fortin avait pris le relais de celle de Mary Lester.

— C’est quoi c’t’embrouille ? glapit le dealer, j’ai rien fait...

— Ta gueule, dit Fortin en lui allongeant une tarte à démâter une frégate. Tu sais bien que les transactions comme les nôtres exigent de la discrétion.

Il le conduisait à bout de bras jusqu’au fond de l’impasse. Là, dans une lumière rose, un atelier de tatouage et de piercing offrait ses services. Une grille de métal peinte en vert fermait l’impasse.

— On va être parfaitement bien ici pour causer, dit Mary.

Les yeux, qui n’étaient plus de braise, tourneboulaient, affolés. Il avait un peu récupéré de la baffe monumentale qu’il avait reçue et il se tortillait, cherchant à fuir.

— Tu parles d’une anguille ! dit Fortin.

Il avait fouillé le gaillard d’une main experte et sorti d’une des poches du blouson un cutter grand format, à lame rentrante.

— Un bricoleur ! s’exclama-t-il. Tu poses de la moquette au noir ?

Il glissa le cutter dans sa poche et prit le dealer par les revers de son blouson. Sans effort apparent, il le souleva et l’accrocha par le col de son blouson de cuir à la grille de métal. Le dealer, les pieds dans le vide, était à présent suspendu comme une pièce de boucherie à l’étal.

— À toi de jouer, dit-il à Mary.

Celle-ci se retourna et cria :

— Gaffe, Jipi !

Fortin fit face. Trois silhouettes sortaient de l’ombre, ramassées sur elle-même. Sous la lune on pouvait voir luire des lames, probablement des cutters tranchants comme des rasoirs.

— Ah, je ne serai pas venu pour rien, dit Fortin avec ravissement.

Mary n’aimait rien tant que voir le grand passer à l’offensive. D’un bond, il fut sur le premier agresseur, armant un coup de poing que l’autre ne vit jamais arriver car, entre-temps, avec une rapidité inouïe, le colosse avait pivoté et sa jambe droite s’élevant à hauteur d’homme avait cueilli l’homme à la tempe. Il s’écroula sans un bruit. Alors les deux autres plongèrent en même temps, la lame basse. Le premier vit son bras écarté alors qu’il croyait trancher une gorge et un effroyable coup de boule le cueillit à la racine du nez. Le troisième voyant le désastre prit ses jambes à son cou. Mais tel Obélix, Fortin n’entendait pas être privé de sa proie. En trois enjambées il rattrapa le fuyard, le prit par la peau du dos et l’envoya embrasser une poutre sculptée datant pour le moins du seizième siècle, mais encore solide.

— Ce qui s’appelle avoir la gueule de bois, dit Fortin à peine essoufflé.

Puis, en homme d’ordre, il souleva le couvercle d’une des grandes poubelles et, prenant ses agresseurs inanimés au colback, il les y balança sereinement. Puis il revint au suspendu en se frottant les mains :

— Tu n’as plus de copains ? Dommage, je commence tout juste à être chaud. Maintenant nous allons passer aux choses sérieuses...

Le ton du lieutenant Fortin portait à la réflexion.

— Comment tu t’appelles ?

— Momo, bredouilla l’autre en essayant de disparaître dans son blouson.

— Eh bien ! Mon vieux Momo, tu es mal barré, dit Mary en écartant Fortin. Parce que lui – elle montrait du pouce le grand lieutenant – quand il est comme ça, rien ne l'arrête.

— J'ai rien fait, bredouilla le dealer.

— Mais non, tu n'as rien fait, dit Mary conciliante. Et mon copain n'a rien fait à tes copains non plus. Comme ça, on est quittes. Bon, maintenant, une question à cent balles : Qui t'a dit de mettre de la dope dans mes poches ?

— J'chais pas... j'chais pas !

Fortin jouait avec le cutter d'un air indifférent, faisant rentrer et sortir la lame.

— Tu vois, il ne sait rien, dit-il à Mary. Autant qu'on le bute tout de suite !

— Attends, dit Mary, peut-être que ça va lui revenir.

— Bof, dit Fortin, je vais commencer par lui couper les oreilles, ça ne l'empêchera pas de parler.

Ce jeu, ils l'avaient tant pratiqué que ça roulait tout seul.

— Attends, dit Mary, laisse-moi lui redemander. On n'est pas des sauvages, tout de même !

Le petit mec, suspendu dans son blouson, n'en menait pas large. Il balbutia en regardant Mary :

— Il est cinglé, ce mec, vous n'avez pas le droit...

— Ça, c'est bien vrai, dit Mary, mais depuis que son petit frère est mort d'une overdose, on ne le tient plus. Ce que c'est que l'esprit de famille, tout de même !

Fortin regarda Mary en hochant la tête : son petit frère, qu'est-ce qu'elle allait chercher, celle-là !

Le suspendu prit ce hochement de tête pour une menace. Ce colosse le terrifiait. Et la façon dont il avait éliminé ses trois copains, des caïds pourtant, qui, depuis leurs douze ans, faisaient régner la terreur dans leur cité, en disait long sur sa capacité de nuisance.

Mais casser les boîtes aux lettres, terroriser des grands-mères et pisser dans les ascenseurs, c'était une chose. Tenir tête à un homme en était une autre. Momo évalua le gaillard d'un œil craintif ; celui-là, il faudrait se mettre à vingt ou trente et lui balancer des briques sur le crâne pour en venir à bout. Et encore !

— Bon, dit Mary, on ne va pas y passer la nuit, hein, ça fouette un peu trop dans ton gourbi. Qui t'a demandé de balancer de la dope dans mes poches ?

— C't'un keuf, bredouilla Momo.

— Un keuf... tu es sûr.

— Oui, mais il me tuera...

— Tu sais bien que les keufs ne tuent jamais personne, ce sont eux qui se font tuer. Comment s'appelle-t-il, ce keuf ?

— J'c'hais pas...

Mary le regarda d'un air dégoûté :

— Tu as raison, dit-elle à Fortin, il ne sait rien ; vas-y, coupe-lui les oreilles !

— Attends ! Attends ! couina Momo. C't'une meuf, j'te jure, j'sais pas son nom, elle n'est pas à Rennes depuis longtemps, elle bosse avec les animateurs de quartier... J'te jure...

Mary regarda Fortin en inspirant fortement :

— C'est bon...

— Eh, eh, descendez-moi de là ! couina Momo en gigotant dans son blouson.

— Toi, ta gueule, dit Fortin, tu es suspendu !

Et comme le dealer commençait à brailler, il revint vers lui, levant sa main d'étrangleur en roulant des yeux féroces :

— T'en veux encore ?

Le voyou se ratatina de plus belle dans son blouson en fermant les yeux dans l'attente d'un marron qui ne vint pas. Lorsqu'il les rouvrit, il ne vit plus personne.

Mary et Fortin avaient regagné la rue Saint-Michel sans se retourner. L'animation de la nuit, la musique sortant des bars les cueillirent si bien qu'ils n'entendirent pas les cris de protestation de Momo, si toutefois celui-ci s'était risqué à en pousser.

— Tu as eu ton renseignement ? demanda Fortin.

— Lucile Darle, dit-elle.

— Tu es sûre ?

— Et comment ! Une « keuf femelle », pour parler comme ce salopard, arrivée depuis peu de temps à Rennes, il n'y en a pas trente-six !

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Retourner à Saint-Malo dormir.

— Ah bon ! Et moi ?

— Eh bien tu rentres à Quimper rejoindre ta bien-aimée, à moins que...

— À moins que quoi ?

— À moins que tu profites de l'occasion.

Elle regardait de toutes jeunes Africaines la poitrine offerte, la croupe tendue, qui jetaient aux hommes des regards aguicheurs.

Fortin la regarda, horrifié :

— Tu veux dire que moi et...

Ils montraient les jeunes femmes qui étaient très belles.

— Ben quoi, serais-tu raciste ?

— Il s'agit bien de ça, dit-il furieux, tu sais bien que Madeleine et moi...

Elle continua à le taquiner :

— Oui, mais Madeleine c'est une blonde, ça te changerait un peu !

Le grand lieutenant était d'une fidélité anachronique, qui n'était pas sans mérite. Il s'indigna :

— Tu es complètement folle ! Des gamines ! Elles sont à peine plus âgées que mon aînée !

— Oui, dit-elle en regardant avec pitié les petites prostituées si légèrement vêtues, frissonnant sous le vent glacé. Je plaisantais, Jipi, et c'était une plaisanterie de très mauvais goût. On ne devrait jamais rire du malheur des autres.

Fortin haussa les épaules.

— Tu as raison...

Il n'avait jamais pensé à ces pauvres gamines contraintes de faire les putes et maintenant elles étaient là, sous ses yeux...

— On va quand même boire un coup avant de se quitter, dit Mary.

— Oui, mais pas ici.

Fortin regardait l'activité glauque de la rue avec dégoût.

Ils regagnèrent la place Saint-Michel où ils trouvèrent un pub à la convenance du lieutenant Fortin.



Mary s'en retourna à Saint-Malo, vers son hôtel, où elle se sentait en sécurité.

Pendant le trajet elle avait eu le temps de penser à l'implication de Lucile Darle dans l'étrange cuisine qui se mijotait en marge des services de police.

Au matin, elle prit son petit déjeuner devant la mer, régla sa dépense et prit la route sans tarder.

Chapitre IX

L'annuaire du téléphone lui avait appris que la famille Abiven exploitait un élevage de porcs entre Dinan et Dinard, dans un gros bourg qui s'appelait Plouër-sur-Rance. Mary trouva sans peine l'exploitation de monsieur Abiven, père de Margot.

En bordure de route, au milieu d'un jardin soigneusement entretenu, une ferme vieille de plusieurs siècles avait été rénovée avec goût.

Une araire d'un autre temps, soigneusement peinte en noir luisant, était posée sur une sorte de plate-forme gravillonnée, comme un hommage rendu par le fermier moderne à ses prédécesseurs.

Des bâtiments d'élevage couverts de plaques de fibrociment ondulées s'élevaient en retrait de la route ; il régnait dans l'air une odeur forte, nauséabonde.

Le facteur passa sur une bicyclette jaune et Mary l'interpella :

— S'il vous plaît...

L'homme freina, mit pied à terre et la regarda d'un air interrogateur.

— C'est bien là qu'habite la famille Abiven ?

— Oui, dit l'homme, c'est écrit sur la boîte à lettres.

C'était pour ça qu'on l'arrêtait ? Elle ne savait pas lire, celle-là ?

— Assurément, mais j'ai vu dans l'annuaire qu'il y avait deux Abiven sur la commune.

— Lequel cherchez-vous ?

Il précisa, fier de montrer qu'il connaissait ses « clients » :

— Robert ou Lucien ?

— Celui dont la fille s'appelle Margot.

— Alors c'est Lucien, dit l'homme, et c'est bien là.

Et il précisa :

— Robert, son cousin, tient le bar-tabac au bourg. Et il n'a pas de filles, rien que des garçons.

Mary n'en demandait pas tant. Il ajouta tout de même :

— Ça m'étonnerait que Margot soit là, elle est étudiante à Rennes.

Mary joua les nunuches :

— Ah, c'est embêtant !

Puis elle expliqua :

— Je suis étudiante moi aussi, je l'ai rencontrée dans un stage l'été dernier. Elle m'a dit qu'elle comptait faire psycho.

L'homme de lettres haussa les épaules d'un air d'ignorance. Est-ce qu'il savait, lui, ce que les jeunes filles étudiaient ? N'allaient-elles pas plutôt à Rennes pour tâcher de mettre le grappin sur un futur médecin, un futur ingénieur ? Quelqu'un enfin qui les sortirait de la ferme, qui leur promettrait une existence agréable, près des restaurants et des cinémas, loin de la boue de la campagne et de l'odeur des cochons.

— Bon, dit Mary, eh bien je n'ai plus qu'à retourner à Rennes, je la trouverai sûrement.

— Sûrement, dit le facteur en écho.

Il la salua, se remit en selle difficilement, en tâchant d'équilibrer la lourde sacoche accrochée à son guidon et, après trois ou quatre zigzags, il fila droit, poursuivant sa tournée.

Dans la propriété la porte d'entrée du corps de ferme s'ouvrit. Une femme qui ressemblait à Margot comme une grande sœur traversa la cour sablée et fit coulisser les deux battants de bois d'une porte de grange. On entendit un bruit de moteur, une BMW grise sortit du garage et s'arrêta devant la maison.

La femme sortit de la voiture pour rentrer dans la maison ; elle revint, portant avec peine un grand couffin rebondi. Puis elle retourna dans la maison chercher une panière de linge plus encombrante mais paraissant plus légère.

— Intéressant, murmura Mary.

La BMW sortit de la ferme, la Twingo la suivit.



La BMW s'arrêta devant la supérette au bourg de Plouër-sur-Rance. Avant de pénétrer dans le magasin, elle consulta une liste qu'elle avait dû préparer, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié.

C'était une très jolie femme que la cinquantaine proche ne semblait pas affecter outre mesure. Sa silhouette mince était vêtue avec recherche, sa chevelure aile de corbeau coiffée avec soin. Cependant,

elle paraissait loin d'être aussi souriante que sa fille et on devinait un pli amer au coin de ses lèvres cerise.

Après un instant d'hésitation, Mary lui emboîta le pas. Elle ne savait pas où cette filature allait la mener et peut-être serait-il bon d'avoir quelques provisions si l'affaire devait durer.

Elle suivit les rayons, choisissant des biscuits, du chocolat, une livre de poires et un pack de petites bouteilles d'eau.

Elle s'arrangea pour devancer madame Abiven à la caisse, mais elle dut attendre derrière une vieille dame qui avait bien du mal à comprendre la conversion de ses francs en euros et qui bloquait le passage.

Derrière Mary, une femme âgée, corpulente, s'appuyait sur son caddie et derrière encore, venait madame Abiven qui s'efforçait de garder un visage impassible bien qu'un tic agitant spasmodiquement le coin de sa bouche trahît son agacement.

La grosse femme la reconnut et s'exclama, affable :

— Ah, madame Abiven, on va au bord de la mer, peut-être ?

— En effet, Marie-Thérèse, dit madame Abiven en s'efforçant, elle aussi, d'être aimable.

— C'est toujours aussi beau aux Tamaris ?

— Toujours, Marie-Thérèse...

Elle répondait poliment bien qu'elle s'efforçât, par la concision de ses réponses, d'écourter une conversation fastidieuse.

Enfin vint le tour de Mary qui ne s'attarda pas à la caisse.

La nommée Marie-Thérèse continuait d'alimenter la conversation sans paraître s'apercevoir combien elle ennuyait madame Abiven.

Enfin la grosse femme finit par comprendre que celle-ci était pressée et elle lui céda son tour à la caisse. La mère de Margot sortit au pas de charge, déposa ses emplettes dans son coffre et démarra sèchement.

Mary n'essaya pas de la suivre : sur ces petites routes elle n'aurait pas tardé à être repérée. Elle attendit que Marie-Thérèse sorte du magasin, ce qui prit un certain temps car son âge et son embonpoint lui interdisaient les mouvements brusques.

Enfin elle apparut, cahotant, tirant derrière elle son caddie plein à ras bord. Visiblement elle n'entendait pas se laisser mourir de faim.

Le chariot était tellement plein qu'un cahot fit tomber une boîte d'aliments pour chats sur le pavé de la place.

Mary s'empessa de ramasser la boîte et la rendit à sa propriétaire qui se confondit en remerciements. C'était une occasion pour entrer en conversation.

— Vous semblez bien connaître madame Abiven, dit Mary.

— J pense bien, dit la femme en s'arrêtant, le poing sur la hanche. J'ai fait le ménage chez elle pendant des années.

Elle était de ceux qui sont ravis de trouver quelqu'un à qui parler. Ça tombait bien.

— Ah... C'est donc vous la fameuse Marie-Thérèse dont me parle si souvent Margot !

— Vous connaissez Margot ? s'exclama Marie-Thérèse.

— Et comment, mentit Mary, c'est ma meilleure amie, nous sommes toutes deux étudiantes à Rennes !

— Ah, c'est une bonne petite ! dit Marie-Thérèse attendrie. Comme ça, elle se souvient de moi !

— Je pense bien !

C'est fou ce que les gens aiment qu'on parle d'eux !

— Ça alors !

Elle n'en revenait pas (et elle n'avait pas tort !).

— Vous l'avez gardée assez souvent lorsqu'elle était petite.

Un mensonge qui n'engageait à rien. L'ex femme de ménage embraya :

— Oui, et je lui faisais son goûter lorsqu'elle revenait de la plage...

— Aux Tamaris...

— Oui, à la villa, près de Saint-Méloir...

Une onde de nostalgie passa dans ses yeux.

— Au bord de la mer. Je suis même restée une semaine toute seule avec elle. C'était en...

Elle réfléchit en plissant le front.

— ... en 89 ou en 90...

Puis elle se reprit :

— Non, je dis bien, en 89. Margot avait neuf ans, juste comme ma nièce Solange, la fille du fils de ma sœur Louise...

On était parti pour un très large tour d'horizon. Mary rompit :

— Ecoutez, je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance, je dirai à Margot que je vous ai vue...

— C'est ça, rendez-lui le bonjour, et dites-lui de venir voir la vieille Marie-Thérèse lorsqu'elle reviendra à Plouër. Elle sait où j'habite et ça me fera plaisir...

— Je n'y manquerai pas, dit Mary en remontant dans sa voiture. Au revoir, Marie-Thérèse...

La brave dame s'éloigna en cahotant et Mary sortit une carte routière. Il y avait un Saint-Méloir-des-Ondes près de Cancale.

Saint-Méloir-des-Ondes, se dit Mary Lester en entamant une tablette de chocolat, ça ne serait pas un mauvais coin pour se planquer, Saint-Méloir-des-Ondes !



La villa *Les Tamaris* avait, comme disent les agents immobiliers, « les pieds dans l'eau ». C'était une fière demeure qui devait dater d'avant guerre si l'on en jugeait par le style tarabiscoté de la bâtisse. Une maison de bourgeois enrichis qui avaient des nostalgies de castels, des vellétés de gentilhommières.

Une route bordée d'hortensias en boutons y menait et la BMW était stationnée sur une aire sablée à l'arrière de la maison.

Mary regarda un long moment le somptueux panorama qui s'étendait sous ses yeux : la baie du Mont-Saint-Michel avec, à gauche, relativement proche, Cancale, et puis, à droite, voilé dans une brume lointaine, la merveille des merveilles, le Mont fabuleux dominant les sables mouvants et cette mer verte crêtée de blanc qui l'assaillait deux fois par jour depuis la nuit des temps.

En face, un autre monde : la Normandie et ses ports, Avranches, Granville.

Sur l'horizon, une vedette de passagers, toute blanche, taillait sa route vers les îles Chausey. Le trafic était intense entre Saint-Malo et les îles Anglo-Normandes où les touristes pouvaient, le temps d'une journée, s'imprégner d'une atmosphère britannique.

On était aux marches de Bretagne, là où les ducs guerroyaient autrefois pour défendre leur territoire. La Normandie était toute proche, et l'Angleterre avec Jersey et Guernesey guère plus lointaine.

Et, tout près, sur sa terrasse, madame Abiven fixait Mary Lester.

Ainsi surprise, Mary fit un signe de la main et descendit d'un air décontracté vers la barrière de la villa *Les Tamaris*, vers madame Abiven qui ne la quittait pas des yeux, les bras croisés, les sourcils

froncés.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Chapitre X

Le ton n'était pas vraiment chaleureux, l'attitude peu engageante.

— Oui, dit Mary en souriant, et je l'ai trouvée. Vous êtes bien madame Abiven ?

— En effet. C'est à quel sujet ?

— Je m'appelle Mary Lester, et je suis une amie de votre fille Margot.

L'inquiétude parut dans les yeux de madame Abiven.

— Margot ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Mary la rassura :

— Mais non, elle va très bien.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je me proposais de vous l'expliquer. Mais peut-être pourrions nous rentrer, il fait un peu frisquet, ne trouvez-vous pas ?

Mary affectait un ton léger, comme pour dédramatiser cette visite inattendue qui semblait tant inquiéter madame Abiven ; celle-ci hésita, puis haussa les épaules :

— Si vous voulez... Mais je crains fort qu'il ne fasse pas plus chaud à l'intérieur, ces maisons inhabitées sont glaciales. Je viens une fois par semaine pour aérer et pour faire du feu, sinon tout moisit !

Maintenant elle parlait avec volubilité en entraînant Mary.

Elles pénétrèrent dans la maison par une des trois portes-fenêtres largement ouvertes qui donnaient sur la mer, dans un salon lambrissé de bois sombre. Appendus aux murs, des portraits d'ancêtres probablement achetés au hasard des brocantes. Le plancher de chêne en point de Hongrie grinçait sous les pas et la table de bois massif, sur laquelle était posée une coupe en argent terni contenant de faux fruits, devait peser une demi tonne.

En dépit d'un maigre feu qui essayait, sans grand succès, de prendre dans la cheminée monumentale, l'air était glacial. Le bois humide exsudait son eau avec des sifflements, des chuintements, et en crachant des bulles. Les murs semblaient restituer avec usure la froide température du petit matin.

Si la villa portait beau de l'extérieur, vue du dedans, elle n'avait

rien de folichon. L'atmosphère sentait tout à la fois le renfermé et le moisi, mêlés d'exhalaisons aigres de vieilles fumées. On ressentait presque physiquement le poids des générations austères qui s'y étaient succédé par le passé. Des générations pour lesquelles les mots « bonheur de vivre » n'avaient jamais eu cours.

— C'est la maison de famille de mon mari, dit Brigitte Abiven comme pour s'excuser. Comment trouvez-vous ça ?

Des yeux, Mary fit le tour des sombres boiseries, du buffet Henri II des chaises à hauts dossiers garnies de velours de Gênes paraissant aussi confortables que des chevalets de torture...

— Intéressant, laissa-t-elle tomber, incapable de se risquer à des appréciations flatteuses qui eussent sonné faux.

Madame Abiven eut un rire sans joie et répéta :

— Intéressant... Vous avez trouvé le mot. Intéressant comme un musée et gai comme un caveau de famille.

Mary ne se risqua pas à la contredire, c'était tout à fait ça.

Brigitte Abiven sortit un paquet de cigarettes anglaises et en alluma une nerveusement. Elle dut prendre le briquet à deux mains tant elle tremblait. Était-ce le froid qui la faisait réagir de la sorte ?

Puis elle s'aperçut qu'elle avait négligé d'en offrir à Mary et elle lui tendit le paquet :

— Excusez-moi...

— Je vous en prie... je ne fume pas.

— Vous n'êtes pas comme ma cheminée, dit Brigitte Abiven en se précipitant vers l'âtre qui venait de refouler une bouffée opaque.

Elle s'empara d'un soufflet et entreprit de ranimer la flamme. Lorsque ce fut fait, elle se redressa, repoussa une mèche de cheveux qui lui était tombée sur l'œil et demanda :

— Comment vous appelez-vous déjà ?

— Mary Lester.

Elle répéta pensivement :

— Mary Lester. Bizarre, je suis sûre que Margot ne m'a jamais parlé de vous, et pourtant votre nom ne m'est pas inconnu.

Elle leva les yeux vers Mary, de beaux yeux marron un peu fiévreux et très las.

— Vous êtes étudiante ?

— Non madame Abiven. Je suis... comment dire... j'étais capitaine dans la police nationale et...

Le visage de madame Abiven s'éclaira. Elle pointa l'index soigneusement manucuré vers Mary :

— Je vois, c'est vous qui avez découvert le trésor du « *Louvre* ». J'ai lu ça dans *Paris-Flash*.

— C'est moi en effet.

— Quelle histoire, n'est-ce pas ? Ça doit être extraordinaire de vivre une pareille aventure !

Son visage s'était animé, elle parlait avec feu et il n'était pas difficile de penser qu'elle avait dû vivre cette histoire par procuration.

— J'ai lu ça dans le journal, redit-elle.

Elle souffla dans un nuage de fumée, mi-admirative mi-envieuse :

— Vous au moins vous avez une existence passionnante.

Mary en convint, tout en se demandant comment l'élégante Brigitte Abiven aurait réagi face à Bullion, le chien fou de Massenet et d'Adler.

— En effet.

Le visage de madame Abiven se rembrunit :

— Mais comment...

— Comment suis-je devenue l'amie de Margot ?

— Oui.

— Eh bien ! Je ne sais si vous le savez ou si vous l'ignorez, mais un certain Jacques de Trébédan a disparu et sa mère, devant le peu d'empressement de la police pour procéder à des recherches, sa mère, disais-je, m'a demandé de le retrouver.

Le visage de madame Abiven s'était tout soudain fermé. Mary se demanda si c'était le nom de Jacky de Trébédan qui produisait cet effet.

— Je vois, dit-elle lentement. Et vos recherches vous ont conduite jusqu'à ma fille puisque Jacky est son ami.

— En effet.

Il y eut un silence. Madame Abiven retourna tisonner son feu qui consentait enfin à prendre. Puis elle revint et regarda Mary.

— Mais moi, demanda-t-elle, qu'est-ce que j'ai à voir dans cette histoire ?

— Je ne sais pas, madame Abiven, je vous le demande.

— Vous me demandez quoi ?

— Je vous demande si vous avez une idée de l'endroit où se cache

Jacques de Trébédan.

— Pourquoi aurais-je une idée ?

Elle s'esclaffa :

— En voilà une idée !

Puis elle se reprit :

— Excusez-moi, je ne résiste jamais à un mauvais jeu de mots.

— À mes yeux, ce n'est pas un défaut, dit Mary. Ne vous excusez pas. Mais, pour répondre à votre question, il faut bien que ce garçon soit quelque part.

— Alors vous vous êtes dit que peut-être le papa de Margot le cacherait sous des balles de paille dans un de ses hangars.

Mary sourit :

— Pas nécessairement sous des balles de paille, mais c'est vrai, il y a tant de cachettes dans une ferme. Que cultive monsieur Abiven ?

— Monsieur Abiven ne cultive pas, monsieur Abiven élève ! Il élève des porcs. Il y en a mille cinq cents dans ses ateliers. Et si on comptait bien, on en trouverait plutôt deux mille que quinze cents. Ça se reproduit tellement vite ces petites bêtes...

Elle montra la plage d'où la mer se retirait, abandonnant une épaisse couche d'algues vertes.

— C'est à des gens comme monsieur Abiven que l'on doit ce ramassis de saloperies. Et maintenant ce n'est rien, mais en été, je ne vous dis pas l'odeur ! Et les mouches ! On ne peut même plus déjeuner dehors. Pas plus qu'on ne peut pêcher des coquillages ou des bigorneaux !

Elle regarda Mary fixement, dans les yeux, si fixement que Mary se demanda si elle n'avait pas bu. Elle chercha des yeux la bouteille, mais elle devait être bien cachée car elle ne la vit pas.

Brigitte Abiven poursuivit avec emphase :

— Monsieur Abiven ne transige pas avec la morale. Savoir que sa fille chérie Margot vit dans le péché avec Jacky de Trébédan le rend positivement fou. En revanche, empoisonner la flotte de ses contemporains avec la merde de ses porcs ne lui pose aucun cas de conscience.

Elle regarda Mary d'un air de défi :

— Si vous pensez réellement que le type qui couche avec sa fille, sans être passé devant le maire et le curé, se planque à la ferme, je vous suggère de le chercher dans la fosse à lisier. C'est le seul refuge

que le papa de Margot lui accorderait volontiers, avec un poids de cinquante kilos aux chevilles, si vous voyez ce que je veux dire.

Mary se redressa, alarmée :

— Vous voulez dire que...

Brigitte Abiven, du plat de la main, la repoussa dans son fauteuil avec un rire forcé :

— Mais non, jeune fille, je ne veux rien dire de tel. Je plaisantais.

— Drôle de plaisanterie, grommela Mary. Je ne vous conseille pas de la faire devant des flics assermentés. Ils ne seraient pas longs à aller sonder votre fosse à lisier.

Madame Abiven récusait le terme :

— « Ma » fosse à lisier, dit elle en se plaquant les mains sur la poitrine, Dieu me garde d'avoir jamais « ma » fosse à lisier ! C'est monsieur Abiven qui en a, des fosses à lisier, avec, au fond, de drôles de trappes qui s'ouvrent la nuit pour s'écouler en douce dans la rivière !

Elle eut un geste de la main, comme pour évoquer un poisson remontant le courant :

— Pfuittt, ni vu, ni connu !

Elle montra la grève recouverte d'ulves pourrissantes :

— Et voilà le résultat !

— Vous semblez très remontée contre votre époux, dit Mary.

— Contre mon époux ? Non, dit Brigitte Abiven en allumant une nouvelle cigarette. Mais contre ses pratiques d'élevage, oui !

Elle secoua la tête nerveusement :

— Il y a des jours comme ça, surtout quand je viens ici et que je vois ces algues vertes sur la plage.

Elle regarda Mary :

— Ne vous y trompez pas, Mary Lester, mon mari est un type bien. Il ne boit pas, il ne joue pas, il ne court pas les femmes, il travaille et il nous adore, Margot et moi. Et tout ce qu'il fait, toutes ces « cochonneries » si je puis ainsi dire, auxquelles il se livre, c'est pour que nous ne manquions de rien.

— Alors, demanda Mary, où est le problème ?

— Le problème il est là, dit Brigitte Abiven en tendant le bras vers la grève.

— Écologique ?

— En quelque sorte.

Mary la regarda, cherchant à pénétrer ses pensées :

— Rien d'autre ?

Elle s'esclaffa, avec un enjouement de commande qui masquait mal une amertume profonde :

— Que voulez-vous qu'il y ait d'autre ? J'ai une belle maison à la campagne, une belle maison à la mer, une belle voiture, je ne suis pas obligée de me lever la nuit pour aller assister les truies qui mettent bas. Je vis comme une princesse, mademoiselle Lester. Lorsque je vais à Rennes faire les boutiques et que je reviens avec des cartons plein les bras, il ne me dispute pas, il me félicite. Vous entendez, il me félicite !

Mary la regarda avec pitié : ce n'était pas une situation enviable que celle de princesse ! Quelle illusion que de croire que la profusion de biens peut faire le bonheur !

— Alors, qu'est-ce qu'elle se demande maintenant, Mary Lester ?

Tiens ! On adoptait le ton sarcastique.

— Elle se demande, poursuivit Brigitte Abiven en faisant les questions et les réponses, elle se demande où est ce garçon puisqu'il n'est pas à la ferme.

Elle fixa Mary dans les yeux :

— Peut-être est-il dans la villa de vacances, n'est-ce pas ?

Elle se leva :

— Alors, vous allez me suivre, mademoiselle Lester, je vais vous faire visiter la turne.

Elle eut un geste théâtral vers les murs, le plafond :

— Parce que pour moi, c'est une turne, voyez-vous. Si monsieur Abiven m'avait laissé faire la décoration à mon goût, j'aurais peint tout ça en blanc, les murs, le plafond, et pourquoi pas le plancher ! Mais voilà, nous n'avons pas les mêmes goûts : lui, il a ceux de sa mère.

Nouveau mouvement emphatique, pour embrasser l'ensemble de la pièce :

— Ce qu'on appelle des goûts de chiotte, ce qui est normal pour le plus gros producteur de lisier du département – autrement dit, il ne doit pas être loin du champion du monde – et moi, j'ai des goûts plus simples. Du blanc, qu'est-ce qu'il y a de plus simple que le blanc ?

Brigitte Abiven fit visiter la cuisine à Mary, la souillarde, qu'elle appelait « la pièce de service », la cave où le producteur de porcs

entreposait ses bonnes bouteilles, puis l'étage qui comportait quatre chambres de belles proportions, meublées de lourdes armoires d'acajou, de lits hauts en merisier ciré, et deux salles de bains aux appareils sanitaires démodés qui avaient dû être le comble du luxe un siècle plus tôt. Enfin les dessous de toit où six chambres mansardées à peine plus grandes que des placards – probablement celles de la domesticité – apparaissaient dans tout leur dénuement : plancher de sapin lavé, murs de plâtre nu, qui n'avaient jamais connu la tapisserie, lits de fer aux matelas épais comme des annuaires téléphoniques, et paraissant aussi durs, ampoules nues pendant au bout de leur fil au plafond.

Autrefois la condition de domestique dans cette « turne », comme disait Brigitte Abiven, ne devait guère différer – hors la présence de la mer – de celle d'un taulard en centrale...

— Voilà... Vous êtes convaincue que le petit ami de Margot n'est pas ici ?

— Excusez-moi, dit Mary un peu confuse.

— Pas de quoi ! dit Brigitte Abiven en tirant une goulée de fumée de ce qui restait de sa cigarette.

Elles redescendirent l'escalier abrupt qui menait aux chambres mansardées, pour retrouver des degrés plus larges, plus confortables, redoutablement cirés.

— Mais alors, demanda Mary, où peut-il être ?

— Ça... dit Brigitte Abiven avec un geste évasif, en allumant une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

— Je ne vais pas vous retarder plus longtemps, dit Mary en sortant sur la terrasse.

— Oh, retarder une femme comme moi, c'est difficile, dit Brigitte Abiven, sauf bien entendu quand elle a rendez-vous chez le coiffeur ou chez l'esthéticienne...

Elle avait prononcé cette phrase d'un air désabusé qui en disait long sur la conscience qu'elle avait de la vacuité de sa vie.

Et sur la souffrance qu'elle en ressentait.

Chapitre XI

Mary reprit la direction de Rennes. Car Margot était à Rennes et, comme elle avait fini par avouer qu'elle était en contact avec le disparu, elle finirait bien aussi par avouer où il était.

Si toutefois elle le savait.

Cependant, on pouvait assimiler la situation du garçon à celle d'un malfaiteur en fuite.

Jacky de Trébédan était littéralement en cavale. Et, lorsqu'on est en cavale, deux éléments sont nécessaires pour tenir le coup : de l'argent et des complicités.

Pour les complicités, Margot faisait admirablement l'affaire. Et qui sait si, pour l'argent, la coquine n'avait pas su soutirer habilement le nécessaire à son papa, Lucien Abiven, éleveur de porcs à Plouër-sur-Rance, qui, visiblement, n'en manquait pas.

Il y avait autre chose qui intriguait Mary Lester, c'était cette phrase sibylline qu'avait prononcée la jeune fille en parlant de madame de Trébédan : « Surtout pas sa mère ». Suivie, lorsque Mary lui avait demandé pourquoi, de ce prudent « je t'expliquerai ».

Eh bien, justement ! Mary pensait que le moment était venu de s'expliquer.

Malheureusement, le téléphone de Margot était sur messagerie, si bien qu'elle ne put prendre rendez-vous avec elle.

Elle s'en fut sonner à l'appartement de la jeune fille, mais personne ne vint ouvrir.

Mary en redescendit furieuse en grommelant : « Quelle imbécile ! À quoi ça sert que je lui aie procuré un portable ? »

Elle poussa la porte de *La Lune Rousse*, mais là non plus on n'avait pas vu la jeune fille. Alors elle prit place sur la banquette où, la première fois, elle avait rencontré Margot Abiven.

Elle se fit servir un Coca, prit un journal qui traînait sur la banquette – Ouest-France – et le feuilleta. Cette satanée Margot finirait bien par arriver.

Mais non, rien, personne. Une bande d'étudiants s'étaient assis près de Mary et menaient une conversation animée, émaillée d'éclats de voix, d'éclats de rire.

Mary interrogea sa voisine la plus proche. Oui, elle connaissait Margot. Non, elle ne l'avait pas vue de la journée.

Du coup, la colère de Mary se changea en inquiétude. Elle jeta deux euros sur la table et sortit.

La nuit commençait à tomber, elle remonta dans la Corsa et retourna square Kennedy. La grosse Peugeot noire n'était plus sur le parking de l'immeuble de l'étudiante et cette absence n'était pas de nature à la rassurer.

Et si les salopards l'avaient enlevée ? Qui sait s'ils n'avaient pas réussi à intercepter une communication téléphonique où elle parlait de Jacky ?

Et ce Jacky, dans quoi avait-il mis le nez ?

Elle rappela chez madame de Trébédan et elle eut la chance d'avoir sa « cliente » dès la seconde sonnerie.

— Allô ! fit la veuve d'une voix dolente.

— Bonsoir madame de Trébédan, Mary Lester...

— Ah, mademoiselle Lester...

Mary aurait été incapable de dire si c'était un « ah » de satisfaction ou d'accablement.

— Je suis passée ce matin, dit Mary.

— Oui, Keita me l'a dit. Mais je ne pouvais pas vous recevoir, j'avais pris des somnifères et...

— Ne vous excusez pas, dit Mary, je comprends bien. Toujours pas de nouvelles ?

— N... non.

Il y avait eu un temps d'hésitation. « Toi ma vieille, se dit Mary, tu me caches quelque chose ! »

Elle commençait à en avoir assez d'être prise pour une bille par les protagonistes de cette affaire. D'abord cette veuve éplorée qui l'appelait à son secours, et puis cette « fiancée » qui prétendait rechercher ardemment l'homme de sa vie et qui lui cachait qu'elle était régulièrement en communication avec lui.

Et puis cette « mère Darle », comme avait dit le lieutenant Paramé, acoquinée avec Mercadier devenu commissaire avec une célérité inouïe... Une promotion miraculeuse, qui n'avait sûrement rien à voir avec ses qualités de flic.

— Je ne sais pas, dit madame de Trébédan, si j'ai bien fait de vous appeler...

De mieux en mieux !

— Voulez-vous dire que vous regrettez votre démarche ?

— Ça n'était peut-être pas une bonne idée... puisque la police officielle s'en occupe...

— Ah, parce qu'elle s'en occupe maintenant ?

— Ils s'en sont toujours occupés !

— Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit lors de votre premier appel téléphonique.

— J'avais eu l'impression...

— Vous aviez eu l'impression qu'ils ne faisaient rien ?

— C'est ça !

— Et maintenant vous vous rendez compte qu'elle travaille sérieusement, la police.

— Exactement.

— En bref, vous souhaitez donc que je laisse tomber ?

— Eh bien...

Là, madame de Trébédan était embarrassée !

— Bon, dit Mary, je comprends parfaitement votre position, cependant j'ai eu quelques frais, et il serait bon qu'on en parle.

— Bien sûr, je vais vous dédommager, dit madame de Trébédan avec empressement.

Son soulagement était si évident qu'il se sentait au téléphone.

— Vous m'adresserez votre note d'honoraires...

C'était bien une femme de médecin, celle-là !

— ... et je vous envoie un chèque en retour.

— Le mieux c'est que je passe, dit Mary. Comme vous semblez aller tout à fait bien...

— Mais... tenta d'objecter madame de Trébédan.

— Je suis là dans dix minutes, dit Mary.

Elle coupa la communication avant que la veuve ait pu ajouter un mot pour la dissuader.

La rue Liothaud était toujours déserte, la villa de madame de Trébédan se découpait sur le ciel teinté de pourpre par la réverbération des luminaires du quai Saint-Yves et du mail François Mitterrand comme la maison du crime dans un film de Hitchcock. Une maigre ampoule éclairait vaguement les trois marches du perron et,

lorsque Mary poussa la barrière métallique qui donnait sur la rue, elle grinça aussi lugubrement que dans un film d'horreur.

Madame de Trébédan vint lui ouvrir, toujours fagotée dans sa robe grise, toujours maquillée comme un clown.

— Entrez...

La voix était mal assurée, tremblotante, et la veuve semblait avoir pris dix ans en une journée. Mais peut-être n'était-ce qu'un effet de la lumière pauvre qui éclairait lugubrement le vestibule. Dans le couloir, ça sentait le chou bouilli ; madame de Trébédan devait être en train de faire sa soupe.

Mary la suivit dans son petit salon, lui aussi chichement éclairé.

— Ce n'était pas la peine de vous déranger...

C'était dit d'une voix dolente de pauvre vieille qu'on persécute et qui n'en peut mais.

— Je n'étais pas bien loin, le dérangement n'est pas grand.

En soupirant, madame de Trébédan ouvrit le tiroir d'un buffet à deux corps au bois sombre et luisant.

— Qu'est-ce que je vous dois ?

— Voyons, dit Mary, je suis venue de Quimper, j'ai dormi deux nuits à l'hôtel, on m'a crevé les quatre roues de ma voiture...

— Mais les roues de votre voiture, protesta madame de Trébédan, ce n'est tout de même pas à moi de les payer !

— J'ai dû louer un autre véhicule, poursuivit Mary, négligeant l'interruption.

La mine de la veuve s'allongeait en même temps que s'allongeait l'addition. Elle proposa :

— Je vais vous faire un chèque de mille francs.

Mary la regarda. Elle rigolait ou quoi ? Eh bien non, la veuve ne rigolait pas. Elle avait même commencé à rédiger son chèque.

— Combien louez-vous une chambre ? demanda Mary.

— Mille six cents francs, dit la veuve en regardant Mary par en dessous.

— Par mois ?

— Oui, par mois.

— Alors disons deux cent cinquante euros, dit Mary.

La veuve la regarda d'un air traqué, répétant stupidement :

— Deux cent cinquante...

— ... euros, oui, et ce n'est pas cher.

Elle devait être près de ses pièces, la mère de Trébédan. Elle soupira comme si on lui enlevait le sang du cœur et redit encore :

— Deux cent cinquante euros, ça fait combien en francs ?

— À peu près ce que vous louez une chambre par mois.

— Ah... pour deux jours !

Ouais, elle trouvait que ça faisait cher. Mary ne releva pas mais lui demanda :

— Vous savez que vous devez faire vos chèques en euros maintenant ?

Madame de Trébédan regarda son chéquier et dit :

— Je n'ai qu'un chéquier en francs !

— Votre banque ne vous a donc pas fourni les nouveaux chèquiers ?

Madame de Trébédan regarda Mary stupidement et dit, non moins stupidement :

— Je vais finir celui-ci d'abord !

Mary faillit lui rire au nez. Comment pouvait-on être bête à ce point ? Pingre et stupide, tu parles d'un cadeau !

— Eh bien tant pis, faites-moi un chèque de mille six cents francs. On ne me le refusera pas.

Accablée, madame de Trébédan baissa la tête et acheva de rédiger le chèque. Puis elle se redressa lentement, en accentuant sa peine et saisit le morceau de papier entre ses gros doigts, le regarda comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Ah, on l'y reprendrait à faire appel à Mary Lester ! Mille six cents francs ! Et pas la moindre nouvelle de Jacky ! C'était pour le moins un marché de dupes.

Mary prit le chèque, le regarda à son tour et le rendit à madame de Trébédan. Celle-ci s'inquiéta :

— Quelque chose qui ne va pas ? Il est approvisionné, vous savez !

— Je l'espère pour vous, dit Mary en reposant le chèque sur la table. Tenez, je vous le rends.

— Vous me le rendez ? Pourquoi ?

L'incompréhension se lisait dans les yeux bovins de madame de Trébédan.

— Je vous loue votre chambre, vous savez, la belle, celle qui donne

sur la terrasse au-dessus du porche, celle que vous m'avez proposée hier...

La mâchoire de la veuve était tombée, découvrant un râtelier mal ajusté :

— Vous la louez ?

Décidément, elle ne savait pas faire autre chose que de répéter ce que disait son interlocutrice.

— Je la loue, vous aviez raison, ça sera plus avantageux que d'aller à l'hôtel.

Et, devant la mine déconfite de madame de Trébédan, elle ajouta :

— Vous devez être contente, non ?

Non, madame de Trébédan n'avait pas l'air contente du tout.

— C'est que... dit-elle désespérée en jetant un regard de détresse autour d'elle.

— C'est que quoi ? Ne me dites pas que vous l'avez louée entre-temps, je n'en croirai rien.

D'ailleurs, la pancarte est toujours sur la maison.

— Puisque... puisque vous n'avez plus à enquêter...

— Tant qu'à être venue, dit Mary, je compte rester quelques jours et visiter.

— Visiter ?

— Oui. La ville mérite le détour.

— Pendant un mois ?

— Un mois ou plus, si je me plais.

La mine de la logeuse s'allongeait.

Mary conclut :

— Il y a tant de choses à voir dans votre belle région !

Il y eut un temps de silence, la veuve, prise de court, ne savait que répondre, mais il était visible qu'elle n'avait plus aucune intention de louer quoi que ce soit à Mary Lester, alors que l'avant-veille elle ne demandait que ça.

Qu'est-ce qui avait pu lui faire ainsi changer d'avis ? Le mieux, pour le savoir, était d'avoir un pied dans la maison.

— Pouvez-vous me conduire à mes appartements ? demanda Mary. Ensuite j'irai chercher mes affaires.

D'un pas de somnambule, la veuve l'entraîna vers l'escalier. Quel

enthousiasme ! pensa Mary.

Hors les marches de l'escalier qui craquaient sous leurs pas, la maison était silencieuse.

— Où sont les autres locataires ? demanda Mary pour meubler le silence.

— Ils sont sortis, dit madame de Trébédan laconique.

Leurs voix résonnaient lugubrement tandis que le parquet geignait à chaque pas.

Madame de Trébédan ouvrit une porte qui donnait sur un palier assez large :

— C'est ici.

Et elle ne put s'empêcher d'ajouter, mais à voix plus basse :

— Normalement celle-là, je la loue mille huit cents francs.

— Oh, dit Mary, je vous ai fait un prix, vous m'en faites un aussi, c'est normal.

Madame de Trébédan soupira : il n'y avait rien à faire avec cette fille.

— Il y a une clé ? demanda Mary.

Oui, il y avait une grosse clé de fer dans la serrure ancienne. Madame de Trébédan lui donna également celle de la porte d'entrée, au rez-de-chaussée, et elle se retira, maussade, en disant :

— J'ai mon dîner sur le feu.

Puis elle sortit en traînant ses pantoufles tandis que Mary la saluait avec un allant qui ne s'imposait pas :

— Bonne nuit madame de Trébédan, et merci pour votre accueil !

Elle ajouta, en élevant la voix :

— À propos, pensez donc à vous procurer des carnets de chèques en euros, ça pourra vous éviter quelques déboires.

Elle crut la voir hausser les épaules, mais elle n'en fut pas sûre. Toujours est-il que son hôtesse ; ne daigna pas se retourner pour lui rendre son salut ni pour la remercier de ce conseil avisé. Mary vit son dos rond disparaître au fond du couloir. Alors elle ferma la porte et examina son nouveau domaine en grimaçant : la baraque devait dater de la même époque que la villa *Les Tamaris*. Mêmes plafonds très hauts, mêmes boiseries sombres, mêmes meubles aussi prétentieux qu'inconfortables.

Lorsqu'elle s'assit sur le lit, elle s'enfonça comme dans une couette d'édredon.

— Un pieu à attraper mal au dos, maugréa-t-elle.

Enfin, l'ensemble paraissait propre.

Mary sortit pour dîner en ville et, lorsqu'elle rentra, peu avant minuit, la maison avait plus que jamais une allure de manoir hanté.

Après avoir dîné dans une brasserie, elle avait fait le tour des cafés où les étudiants se réunissaient, pensant enfin rencontrer Margot Abiven. Elle n'en avait pas trouvé trace, pas plus que du copain de Jacky, Norbert Lallemand, dit Bertie.

Quant à Fanchic, inutile de chercher à le voir, il était parti avec l'équipe du Stade rennais à Lyon, pour préparer le prochain match de championnat.

Il ne restait plus à Mary qu'à regagner sa chambre et à aller se coucher. À dire vrai, elle avait autant envie d'entrer dans cette fichue baraque que d'aller plonger dans la Vilaine.

Cette maison lui fichait le bourdon et quand elle passa devant la rue Liothaud, elle se sentit parcourue par un frisson qui la saisit avec la soudaineté d'une décharge électrique.

Une grosse Peugeot noire, tous feux éteints, stationnait face à la maison de madame de Trébédan.

Du coup, elle continua tout droit et revint vers le centre ville comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle trouva une chambre à *l'hôtel de Brest*, face à la gare, et, avant de plonger sous la douche, elle resta un moment derrière ses rideaux regarder la circulation.

Puis elle se dit à mi-voix :

— Tu deviens complètement parano, ma pauvre fille !

Elle finit par s'endormir d'un sommeil agité.

Chapitre XII

Mary se réveilla tard, n'ayant toujours pas trouvé de réponse à la question qu'elle se posait depuis qu'elle avait fait la connaissance de madame de Trébédan : qu'est-ce que je fiche ici ?

Son regard erra sur le décor tristement banal de la chambre d'hôtel. Quelque part dans le couloir, un aspirateur vrombissait et on devait attendre qu'elle libère les lieux pour faire le ménage.

Encore ensommeillée, elle regarda machinalement par sa fenêtre. Les portes de la gare laissaient passer une foule de voyageurs. Un train qui venait d'arriver, probablement.

Elle bâilla, se gratta la tête en se demandant où la porteraient ses pas en sortant de l'hôtel, lorsque son regard se porta vers l'endroit où elle avait garé la voiture de location. Deux contractuels en uniforme étaient arrêtés devant la Corsa.

En un instant elle fut tout à fait éveillée et elle sentit des picotements lui courir au long de la moelle épinière. Que pouvaient bien fabriquer ces deux gugusses ? Elle n'était pas en stationnement interdit car le parcmètre avait été approvisionné jusqu'à midi. D'ailleurs, ils ne dressaient pas contravention. Mais l'un d'eux appelait sur un téléphone portable, ce qui était pire.

Alertée, Mary saisit son sac, y balança ses affaires de nuit et se précipita à la réception. En moins de cinq minutes elle avait payé sa note et elle courait à la porte sous le regard étonné de la réceptionniste qui s'attendait sans doute à la voir prendre son petit déjeuner.

Son petit déjeuner, elle le prit derrière la vitre d'un bistrot voisin en continuant de regarder sa voiture, camouflée derrière *L'Ouest-France* du jour. Elle avait à peine eu le temps d'avaler son café et deux croissants que la grosse Peugeot noire arrivait et s'arrêtait devant la Corsa de location.

C'est en se cachant derrière son journal qu'elle vit le titre qui barrait la une :

Terrible accident à Saint-Aubin-du-Cormier :

Une voiture quitte la route, s'écrase contre un arbre et

prend feu. Quatre morts.

Sur le coup elle ne s'y attarda pas, son attention étant fixée par la Peugeot aux vitres fumées.

L'occasion était trop belle, Mary sortit son appareil photo.

Trois hommes aux visages durs en sortirent, le quatrième restant au volant. Ils considérèrent un instant la voiture de Mary puis, après s'être concertés, ils se séparèrent avant de se diriger vers les hôtels avoisinant la gare.

Mary avait eu le temps de prendre une rafale de photos à travers la vitre du café. Elle rangea l'appareil, posa des pièces sur la table de marbre et repoussa le journal. Puis quelque chose fit tilt dans sa tête : elle revint sur cet article et en fit une lecture rapide :

Cette nuit, une voiture volée conduite par quatre jeunes s'est écrasée contre un platane sur la route de Saint-Aubin-du-Cormier, au lieu-dit le Haut Chemin. Le véhicule s'est immédiatement embrasé et les quatre occupants ont été carbonisés. Il s'agirait de jeunes, délinquants multirécidivistes bien connus des services de police qui n'ont pu en raison de l'état des corps, être identifiés formellement.

Mary sentit une sueur froide lui courir le long de l'échine. Elle aurait mis sa tête à couper qu'il s'agissait des quatre gaillards avec lesquels Fortin avait eu maille à partir la veille, dans l'impasse des Barrières !

Elle plia le journal, le mit dans sa poche et sortit du café. Ces types ne laissaient rien au hasard, dans quelques minutes ils seraient ici. Et elle ne tenait pas du tout à subir le sort du petit dealer qui avait commis l'imprudence de s'acoquiner avec Lucile Darle et, surtout, de louer son coup.

Il s'était mis à bruiner, le ciel était gris, la ville était grise, le moral de Mary Lester n'émergeait guère de cette grisaille. Elle se mêla à la foule lorsqu'un train débarqua son lot de voyageurs et tourna dans la première rue qui l'éloignait de la gare.

Le hasard mit sur son chemin un magasin de surplus militaires. Elle entra et acheta une sorte de grand imperméable en plastique translucide et un chapeau de pluie qu'elle enfonça immédiatement sur ses yeux.

Pour l'élégance ce n'était pas le top, mais pour passer incognito il n'y avait pas mieux.

Puis elle sortit, un peu plus tranquille. Qui pourrait la reconnaître ainsi affublée ?

Une station du métro VAL tout nouvellement mis en service se trouva sur son chemin. Elle s'y engouffra. Tout était neuf, propre, et quelques jeunes filles souriantes guidaient les premiers pas des utilisateurs vers les distributeurs de tickets automatiques. Elle glissa un euro dans la fente et obtint, en retour, son titre de transport qu'elle fit valider à la borne automatique. Puis elle monta dans la première rame, sans même savoir où elle allait la mener.

Tout ce qu'elle souhaitait, c'était s'éloigner de ce centre ville où la Peugeot funèbre aux vitres fumées pouvait surgir à chaque instant.

Il n'aurait pas été inintéressant de demander à ses passagers où ils se trouvaient lorsque la voiture « volée » avait pris feu.

Mais bien entendu, c'était une question que ni Lucile Darle, ni Mercadier ne souhaitaient poser. D'ailleurs, ne connaissaient-ils pas déjà la réponse ?

Les rames sentaient encore le neuf et elles étaient en majorité occupées par des étudiants qui, documents sous le bras, devaient se rendre à la fac.

Le métro, entièrement automatique, accélérail comme une Formule 1 avec des chuintements puissants et il freinait en douceur. Tantôt aérien, tantôt souterrain, il escaladait allègrement les bosses pour les dévaler l'instant d'après, si bien qu'on avait par moments l'impression d'être sur les montagnes russes.

Lorsqu'elle s'estima assez éloignée de la gare, Mary quitta la rame. Il ne faudrait pas longtemps pour que ce réseau soit surveillé. Ne l'était-il pas d'ailleurs ? Des caméras automatiques étaient braquées sur les quais. Il était grand temps de ficher le camp.

La station où elle était descendue avait pris pour nom celui d'un ancien maire de la ville, Henri Fréville. En face de la station, de l'autre côté d'une artère très fréquentée, de grands bâtiments administratifs sur lesquels se détachaient des sigles en grosses lettres : CPAM.

La Caisse d'assurance maladie. Des gens entraient et sortaient, des dossiers sous le bras. Elle chercha des yeux un taxi. Il y en avait trois, mais personne ne voulut la charger : leurs clients étaient à l'intérieur et ils les attendaient.

Elle se posa devant un Atribus, désespérée. Que faire ?

Un type arrivait sur une grosse moto. Il débarqua sa passagère et alluma une cigarette. Mary n'hésita pas, elle fonça vers lui :

— Pardon, monsieur ?

— Ouais, dit le gars.

C'était un jeune type plutôt baraqué qui cultivait le genre rocker.

— Vous êtes de la région ?

— Ouais, redit-il en regardant Mary qui avait tout d'une godiche sous son accoutrement.

— Vous savez où est l'aéroport ?

— Ouais...

Il n'avait pas un vocabulaire très riche, mais pour ce qu'elle voulait en faire, ça irait.

— Est-ce que vous pourriez m'y conduire ?

— Moi ? fit le type en ouvrant de grands yeux.

— Ben oui, vous.

Ce fut au tour de Mary d'ouvrir de grands yeux explorés et de mentir avec son aplomb habituel :

— Je suis infirmière et je dois accueillir un vieux monsieur à l'avion de onze heures trente. Et voilà que je suis venue ici dès neuf heures et depuis je fais le pied de grue.

— Le quoi ? demanda le rocker en fronçant les sourcils. Pour lui un pied de grue ça devait être un assemblage métallique avec des blocs de béton autour.

— J'attends, quoi !

— Ah, fit-il en rejetant une grosse bouffée de fumée, on attend toujours là-dedans ! Je sais pas ce qu'ils foutent...

Ce « ils » devait désigner les employés du guichet qui ne devaient pas aller assez vite à son goût. D'ailleurs, rien qu'à voir sa moto, on devinait qu'il n'y avait pas grand-chose qui allait assez vite à son goût et que ceux qui se traînaient sur les routes en respectant la vitesse requise étaient « tous des feignants », même s'ils travaillaient dix heures par jour.

— Et maintenant je suis en retard, dit Mary d'une voix lamentable. Surtout que les taxis qui sont là sont tous occupés...

— Ah, les taxis... dit le type d'un air entendu.

Ceux-là non plus ne semblaient pas trouver grâce à ses yeux.

Et il ajouta d'un ton ferme :

— Moi, j'attends ma gonze.

Mary regarda le siège de la moto, le tâta et dit :

— Heureusement que vous êtes bien assis !

Le rockeur fronça les sourcils :

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'elle n'est pas près de revenir, enfin, pas tout de suite !

— Tu crois ? demanda le rocker en fronçant les sourcils.

— Et comment ! Je n'ai jamais vu autant de monde aux guichets.

Le type consulta sa montre et dit :

— Il est onze heures...

— C'est loin l'aéroport ? demanda Mary plus godiche que jamais.

Et elle ajouta en roulant des yeux de gazelle :

— C'est vrai qu'avec un engin comme ça on est loin de nulle part !

Elle sortit un billet de vingt euros :

— Si vous m'emmenez, je vous dédommagerai !

Vingt euros, c'est toujours bon à prendre, sembla dire le type. Il ne balança pas longtemps, rafla le billet et dit :

— Mets le casque et accroche-toi !

Mary ne se le fit pas dire deux fois. Elle remplaça son chapeau par le heaume de plastique et de plexiglas, enfourcha la 900 Kawasaki en serrant son sac contre elle. Dans un grondement terrifiant la puissante moto se rua en avant. Mary dut s'accrocher à deux mains au blouson de son pilote pour n'être pas désarçonnée. Pierrot devait se croire au Bol d'Or, il doublait des files de voitures en les frôlant à toute allure, freinait, réaccélérait en slalomant sur la quatre voies.

Il valait mieux avoir le cœur bien accroché ! Lorsque, cinq minutes plus tard, la moto s'arrêta devant les bâtiments de l'aéroport, Mary n'avait plus un poil de sec.

Elle descendit, les jambes flageolantes et, cette fois, elle ne dut pas se forcer pour avoir l'air complètement nunuche.

— Oh, vous alors, fit-elle, vous êtes un sacré pilote ! Vous avez déjà gagné des courses ?

— Pas encore, dit le rocker avec un sourire fat. Mais faut que je m'arrache, ma gonze va m'attendre.

Il rit :

— Si tu es en panne une autre fois, à ce tarif, je suis ton homme ! Tiens, je te donne mon numéro perso...

Il parlait comme un policier de série TV. Le syndrome Navarro avait encore frappé !

Mary prit la carte qu'il lui tendait en pensant qu'à l'allure où il roulait, et en espérant qu'il ne trouve pas un cinglé de son acabit sur

sa route, « sa gonzesse » n'aurait pas longtemps à attendre.

Il ne pleuvait plus. Mary lui fit un signe de la main. Il releva la visière de son casque et précisa, en montrant la carte :

— Mes potes m'appellent Pierrot.

Il avait enfilé le second casque sur son bras gauche. Au moins, en cas de chute, il ne risquait pas la fracture du coude.

— Salut Pierrot, dit-elle, et merci !

C'était un merci sincère. Pierrot s'appelait en réalité Pierre Kazan. Sur sa carte il n'était mentionné ni son adresse, ni sa profession. Juste un numéro de téléphone portable.

La moto disparut dans un grondement d'enfer et, pendant quelques instants, Mary entendit la montée en régime du moteur poussé à fond ; puis le bruit faiblit et mourut.

Alors elle entra dans l'aéroport, courut aux toilettes où elle ôta son imperméable de plastique, roula son chapeau et se recoiffa.

Ceci fait, elle se rendit au guichet chez Hertz.

— J'ai loué une Opel Corsa chez vous avant-hier, et j'ai eu un problème ce matin.

— Un problème de quel ordre ? demanda la responsable de l'agence, un accident ?

C'était une jeune et jolie femme soigneusement maquillée et portant l'uniforme de la parfaite secrétaire de direction : Jupe coincée s'arrêtant au dessus des genoux, veste de tailleur croisée, corsage immaculé plongeant juste comme il faut.

— Pas du tout, dit Mary. Simplement ce matin, lorsque j'ai voulu démarrer, il n'y a rien eu à faire.

— Où est la voiture ?

— Sur le parking de la gare SNCF. Voilà, je vous ai ramené les papiers, les clés, et maintenant il faut que je prenne mon avion.

— Un instant, dit la fille.

Elle décrocha le téléphone, composa un numéro et parla un moment avec son correspondant.

La conversation dura cinq bonnes minutes qui parurent très longues à Mary.

La responsable de l'agence pianotait sur le comptoir de ses ongles longs, laqués de rouge vif.

Enfin elle raccrocha et revint vers Mary la bouche pincée :

— Tout semble en ordre. La voiture n'a pas subi de dommage et elle démarre très bien.

Elle arborait la mine sarcastique de quelqu'un qui n'en est pas étonné. Comme si Hertz louait des voitures qui ne démarraient pas !

— Pourtant ce matin... dit Mary. Ah, j'étais bien contrariée ! Mais comment avez-vous pu savoir si vite ?

Son interlocutrice sourit d'un air supérieur :

— Nous avons une agence à la gare, il a suffi que je téléphone à mon collègue pour qu'il aille se rendre compte.

— Ça alors ! dit Mary. Si j'avais su, ça m'aurait évité de venir jusqu'ici en taxi.

La fille secoua la tête avec un petit sourire condescendant tandis qu'elle soldait la facture.

« Quelle cruche » semblait-elle penser. Opinion dont Mary ne se souciait guère.

Ayant ainsi réglé son affaire avec Hertz, Mary se rendit chez Avis et loua une Twingo parfaitement anonyme.

Restait maintenant à connaître l'identité des quatre brûlés de Saint-Aubin-du-Cormier.

Chapitre XIII

Mary gara la Twingo derrière le commissariat. Puis elle tenta de contacter le seul homme qui ne lui avait pas été hostile au commissariat de Rennes, le lieutenant Paramé.

Elle ne parvint à l'avoir au téléphone que peu avant midi. Dès qu'elle se fut présentée, Paramé dit, en baissant le ton :

— Rappelez dans un quart d'heure s'il vous plaît.

Mary comprit qu'il ne pouvait pas parler librement. Elle attendît donc, en piaffant d'impatience, dans un café d'étudiants, blottie dans un coin sombre où on ne pouvait pas la voir de la rue.

À douze heures quinze, elle avait rappelé et Paramé s'était exclamé :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait à la mère Darle, mais elle vous cherche partout. Elle a même mis les contractuels dans le coup !

— Je m'en suis aperçue, dit Mary, à temps heureusement ! Dites-moi, Paramé, avez-vous entendu parler de la bagnole qui a brûlé la nuit dernière avec quatre jeunes à bord ?

— Je l'ai appris par le journal, dit le lieutenant. On craint d'ailleurs des débordements dans les quartiers chauds cette nuit. Il y a des renforts de CRS qui sont arrivés de Châteaubriand, mais cette nuit il y aura de la bagnole brûlée, c'est sûr !

— Vous essayez d'en savoir plus ?

— À quel sujet ?

— Au sujet de l'identité des victimes.

— Je vais essayer, dit le lieutenant. Où puis-je vous rappeler ?

— Excusez-moi, mon vieux, dit Mary, n'y voyez pas de défiance mais je crois bien qu'il vaut mieux que ce soit moi qui vous rappelle.

— Je comprends, dit Paramé sans s'émouvoir ni s'offenser. Vers dix-sept heures ?

— Parfait !

Mary traîna en ville, de magasins en magasins, toujours sur le qui-vive, le cœur battant la chamade dès qu'une bagnole noire apparaissait dans le paysage.

Ses pas la menèrent devant le magasin de surplus militaires où elle

s'était procurée son grand imperméable et son chapeau. Cette fois elle acheta un pantalon kaki, de grosses godasses de marche et une veste déclassée de l'armée néerlandaise. Avec un bonnet cagoule, elle devrait passer inaperçue parmi les dizaines de marginaux qui hantaient les abords de la place Saint-Michel.

Elle eut la tentation de retourner chez la veuve de Trébédan pour se reposer un peu, mais il était probable que la maison de la rue Liothaud restait sous surveillance.

À dix-sept heures elle rappela, depuis une cabine, le poste du lieutenant Paramé qui lui donna son numéro de portable.

La confiance régnait, au commissariat !

Elle attendit une dizaine de minutes avant de rappeler et, cette fois, il lui sembla que son interlocuteur s'exprimait librement.

— Je ne sais pas ce qui se passe, Lester, mais la mère Darle m'a entendu demander des renseignements au sujet de la voiture brûlée... Je me suis pris une de ces avoines !

Et il redemanda :

— Qu'est-ce qui se passe, Mary Lester ?

— Quelque chose de pas bien propre, je le crains. Si j'ai un conseil à vous donner, Paramé, c'est de vous tenir à l'écart de toute cette salade. La réaction de Lucile Darle me renseigne pleinement.

— Ah bon... dit le lieutenant.

— En tous cas, ajouta Mary, merci, Paramé. Je n'oublierai pas.

Le soir tombait. Mary s'en fut manger un autre sandwich. Ça commençait à être monotone. Elle se promet, lorsque cette affaire serait terminée, d'inviter Fortin et Paramé au Moulin de Rosmadec, à Pont-Aven. Et pourquoi n'inviterait-elle pas le commissaire Fabien également ? Pour lui faire honte, pour lui rappeler cette invitation, véritable promesse de Gascon, qu'il reportait d'années en années avec une belle régularité.

Elle sourit. La confrontation de ces trois personnages ne manquerait pas d'être réjouissante.

Mais en attendant, elle devait faire le détour par la « rue de la soif » pour s'assurer que Momo le dealer n'était pas à son poste.

S'il n'y était pas, elle aurait l'assurance que c'était bien lui qui avait péri, avec ses copains, dans la voiture incendiée.



Lorsqu'elle s'approcha de la rue Saint-Michel, la nuit était déjà tombée. Elle retrouva cette ambiance particulière, équivoque, inquiétante qu'elle commençait à connaître maintenant. Seulement, cette fois, elle n'avait pas le soutien de Jean-Pierre Fortin.

Et cela faisait une drôle de différence !

Cependant, vêtue comme elle l'était, elle se fondait totalement dans le paysage. Comme les marginaux qui hantaient le secteur, elle choisissait les zones d'ombre pour se déplacer.

Elle fut en alarme lorsqu'une silhouette vêtue de noir traversa la rue, examinant sans y paraître les terrasses, pénétrant dans les bars pour examiner les consommateurs.

De temps en temps on voyait ses lèvres remuer et un fil noir pendait à son oreille droite.

Ce « promeneur » était relié par radio à d'autres « promeneurs » équipés de la même façon. En effet, il croisa, avec une indifférence suspecte, un autre gaillard qui avait dû être cloné sur lui.

Les types en costard étaient plutôt rares dans le quartier.

Mary s'était assise à terre, dans une encoignure, au milieu d'un groupe de routards, de leurs sacs, de leurs chiens.

Ils fumaient des joints en silence, faisant passer le pétard de bouche en bouche, les yeux dans le vague. Lorsque ce fut à son tour de tirer sur le mégot, Mary eut un haut-le-cœur qu'elle surmonta à grand peine. Elle fit mine d'en prendre une longue bouffée avant de le refiler à sa voisine.

Les marginaux ne parlaient pas, il paraissaient hébétés, et le produit qu'ils avaient inhalé à travers leur clope ne devait pas être étranger à cette hébétude.

Pour le moment cela arrangeait bien Mary. Personne ne songeait à lui poser des questions et elle pouvait surveiller le porche sombre où se tenait habituellement Momo le dealer.

Les hommes en noir se croisèrent encore deux fois dans la rue, puis ils s'abordèrent, échangèrent quelques mots, et repartirent ensemble vers la place Saint-Michel.

Le terrain semblait libre. Mary attendit encore plusieurs minutes, puis elle se leva et se dirigea prudemment vers le porche.

Dans le lointain, une sirène se fit entendre, puis une autre, une troisième. Bruit lugubre auquel s'ajouta le « pin-pon » des voitures de pompiers.

La rumba avait commencé, quelques dizaines de voitures allaient partir en fumée cette nuit et les forces de secours seraient sur les dents jusqu'à l'aube.

Mary fit quelques pas de côté et se glissa sous la voûte sombre. Au fond de l'impasse, la boutique de tatouages diffusait toujours sa lumière vénéneuse, les poubelles puait toujours autant mais il n'y avait pas trace de Momo.

Peu à peu, son regard s'accoutuma à l'obscurité et elle put examiner les lieux. Le plafond était assez haut pour laisser passer une patache. Autrefois, ce passage avait été une des portes de la ville médiévale.

Vue de l'intérieur, la porte se découpait comme un écran lumineux sur la rue. Un écran où passait et repassait toute la faune habituelle à cette heure de la nuit : noctambules en quête d'émotions fortes, ivrognes, fêtards, petites putes africaines et...

— Merde, se dit Mary, ils sont revenus !

Elle venait de voir passer les deux types en noir.

Pas de doute, ils surveillaient le « lieu de travail » de Momo. Ils en avaient fait une souricière dans laquelle, bêtement, Mary était venue se jeter.

Encore heureux que son camouflage l'ait rendue invisible. Elle se dissimula, entre deux poubelles. Peut-être pourrait-elle se sauver par derrière, en escaladant la grille à laquelle Fortin avait suspendu le dealer.

C'était la seule solution, encore que la grille lui parût assez haute.

Les deux hommes s'étaient arrêtés devant l'impasse, leurs silhouettes se découpaient en noir sur la lumière verdâtre projetée par le bar d'en face.

L'un d'entre eux entra sous le porche, le traversa sans se presser et passa si près de Mary qu'elle put sentir l'odeur de tabac blond de sa cigarette anglaise.

Elle faillit se trahir en sentant une forte démangeaison sur sa jambe gauche, mais elle réussit à attendre que l'homme en noir atteigne la grille pour se gratter.

La lueur rouge d'une cigarette brilla derrière la grille, elle entendit un vague bruit de conversation, quelques mots échangés, pas plus.

Une autre piqure la démangea, sous le bras cette fois.

— Elle jura de nouveau entre ses dents. Ils avaient placé un homme derrière la grille, si bien que toute retraite était coupée de ce côté-là

aussi.

En plus, elle avait attrapé des puces en s'approchant trop près des routards et de leurs chiens.

Me voilà bien ! pensa-t-elle.

L'homme revint sans se presser ; une de ses chaussures grinçait et on n'entendait plus que ce bruit angoissant résonner dans le passage. Mary se colla les poings sur les oreilles pour ne plus l'entendre. En plus, elle ressentait un incoercible besoin de se gratter. Il lui semblait qu'elle était envahie de puces et c'étaient des bestioles dont elle avait une sainte horreur.

Elle n'allait tout de même pas rester là toute la nuit ! Et elle n'allait pas, non plus, faire venir Fortin ! D'ailleurs, est-ce que cela aurait résolu le problème ?

Soudain elle se souvint : Pierrot ! Bon Dieu, pourvu qu'elle n'ait pas perdu sa « carte » !

Elle plongea ses mains dans ses poches, tout en continuant de se gratter, et découvrit le précieux carton entre un ticket de métro et une vieille fiche de stationnement.

Elle s'approcha de la rue, risqua un œil dehors. Les hommes en noir s'étaient séparés, ils étaient maintenant placés chacun à une extrémité de la rue.

Mary sortit son portable et forma le numéro du rocker à la moto en priant Dieu pour qu'il ne fût pas en train de jouer au papa et à la maman avec « sa gonze ».

Et Dieu l'entendit car la voix rauque du motard retentit à ses oreilles comme une harmonie céleste :

— Allo, qui c'est ?

— Mary !

— Mary ? Connais pas de Mary !

— Mais si, Pierrot, tu m'a conduite à l'aéroport hier, tu te souviens ?

— Ah ouais...

— Et tu m'as dit que si j'avais besoin de toi...

— À cette heure ci ? protesta Pierrot.

Barbe ! se dit Mary, qu'est-ce que c'est que ces mecs qui se couchent comme les poules ?

— Je te dérange ? Tu regardais la télé ?

— Tu rigoles ? Il y a un drôle de suif en bas de chez moi ! Y'a au

moins vingt bagnoles qui crament ! Et puis il y a les pompiers, les CRS... Ah, putain, il y a de l'ambiance.

Elle tempéra sa jubilation :

— Et ta moto, elle ne va pas cramer ?

— Pas question, elle est bien au frais dans son garage.

Bon, se dit Mary, faut le dédommager de la perte du spectacle.

— OK Pierrot, c'est le tarif de nuit cette fois. Cent euros.

— Cent euros ?

— Ouais.

— Qui faut tuer pour ce prix-là ?

— Personne. Tu prends ta bécane, tu viens aussitôt que possible rue Saint-Michel. Tu connais ?

— Tu rigoles ?

— Et l'impasse des Barrières ?

— Encore mieux !

— Bon, tu t'arrêtes sans couper le moteur devant le numéro 13. C'est un porche qui s'ouvre sur une venelle, à peu près au milieu de la rue. Tu vois ?

— Et comment, c'est là que mon pote Momo faisait son business...

Mary en eut le souffle coupé :

— Ton pote ?

— Momo, oui, un gentil petit gars qui ne faisait de mal à personne !

Tu parles, qui ne faisait de mal à personne ! Comme quoi, la notion de bien et de mal est toute relative, selon le milieu dans lequel on vit. Ce n'était pas le moment d'engager une polémique à ce sujet.

— Je croyais, dit-elle, qu'il s'était cassé la gueule tout seul au volant d'une voiture volée.

— Ça, dit Pierrot, c'est ce que les keufs racontent. Mais ici on sait qu'il s'est fait buter par les flics. C'est pour ça que ça crame dans le quartier.

— Tu es sûr ?

— Évidemment que je suis sûr ! Avec trois de ses potes en plus.

Il maugréa :

— Les enfoirés !

— Justement, dit Mary, encore un mot, si je te demande de venir, c'est que j'ai les keufs au train. Alors, avant de partir, mets donc un peu de boue sur ta plaque d'immatriculation, si tu vois ce que je veux dire.

— Bordel de merde ! s'exclama Pierrot, si c'est pour niquer les keufs, je te la fais à l'œil, la virée. Un quart d'heure et je suis là.



Il ne lui fallut que dix minutes, mais elles parurent bien longues à Mary Lester. Deux fois encore les hommes en noir vinrent faire une pause devant le porche.

Enfin, la moto s'approcha. Pierrot portait son casque intégral, et on eût dit un chevalier du Moyen Âge venant enlever sa dulcinée.

À ce moment, les deux sentinelles étaient chacune à une extrémité de la rue. Mary surgit de l'ombre et bondit en selle en criant :

— Roule !

La moto bondit dans un rugissement de moteur qui résonna entre les maisons à encorbellements, en faisant se retourner les badauds. L'homme en noir au bout de la rue tenta bien de s'interposer mais on n'arrêtait pas Pierrot et sa moto comme un vulgaire voleur de mobylette ! Une accélération brutale souleva la roue avant et ils parcoururent la cinquantaine de mètres qui les séparaient de la place Saint-Michel sur la roue arrière. L'homme eut juste le temps de s'écarter et voir la moto disparaître dans la nuit.

Quelques rues plus loin, Pierrot ralentit et ricana :

— On l'a bien niqué, ce con là ! Où s'qu'on va ?

— Au commissariat.

Du coup la moto s'arrêta net, le moteur calé. Pierrot releva sa visière en plexiglass et se retourna vers Mary, incrédule :

— T'es cinglée ?

— Non, c'est là que j'ai garé ma bagnole. On risque moins de se la faire cramer dans ces coins là.

— Vu comme ça... concéda Pierrot. Mais qu'est-ce que c'est que ce binz ? T'as des drôles de fréquentations, toi. Tu es sûre que tu es infirmière ?

— Guérisseuse, dit Mary.

Pour une fois, elle ne mentait pas. Enfin, pas trop.

Elle sortit le billet de cent euros convenu et le tendit à Pierrot.

— Chose promise...

Le loubard n'hésita qu'un instant. Il prit le billet, le plia soigneusement, le glissa dans sa poche de poitrine et relança sa machine.

Quelques minutes plus tard il déposait Mary devant sa Twingo.

Elle descendit et lui serra chaleureusement la main.

— Merci Pierrot, tu m'as tiré d'un drôle de pétrin.

— Ouais, fit Pierrot perplexe, un de ces jours faudra tout de même que tu m'expliques...

— Promis, dit-elle avec un clin d'œil complice.

Le motard s'éloigna rapidement de ces lieux mal famés tandis que Mary prenait la route de Saint-Malo.

Les puces, repues, la laissèrent en paix.

Elle s'arrêta au premier hôtel qu'elle trouva en bord de route. Là on pouvait payer par carte de crédit et obtenir immédiatement une chambre.

Dès qu'elle fut dans ses quartiers elle se déshabilla entièrement et elle glissa ses vêtements dans un grand sac plastique qu'elle ferma hermétiquement.

Puis elle passa sous la douche avec un soupir de bonheur. Les bestioles piqueuses ne l'avaient pas manquée : elle avait des rougeurs sur tout le corps et elle recommençait à avoir envie de se gratter.

Mais, à peine eut-elle touché ses draps, qu'elle s'endormit d'un sommeil profond.

Chapitre XIV

La maison de la famille Abiven trônait, toujours aussi solennellement prétentieuse, au bord de l'océan. Quand on l'avait bâtie, la dune devait être rase, vierge de toute construction. Et puis, peu à peu, l'urbanisation l'avait rattrapée.

Maintenant on avait construit à sa droite, à sa gauche. Tout le monde était désireux d'avoir vue sur mer et accès direct à la plage. Même si le beau sable blanc était parfois couvert d'un magma vert, brun, putride et nauséabond.

Mais il était probable qu'à la belle saison cette souillure était soigneusement nettoyée. Sinon le touriste aurait porté ailleurs ses pas et ses précieuses devises.

L'autochtone doit s'adapter au purin, pas l'estivant !

À la gauche de la villa *Les Tamaris*, une construction moderne, sorte d'assemblage de carrés de sucre blanc emboîtés les uns sur les autres, regardait la mer.

Elle devait plaire à madame Abiven, elle était blanche, toute blanche. Quelques pins qui devaient être là bien avant que l'on eût construit la maison ombrayaient une pelouse bien entretenue, et un gros cyprès au feuillage vert sombre se penchait sur un toit plat, transformé en terrasse par l'adjonction d'un plancher de teck, et d'une main courante de bateau en câbles d'acier inox.

Derrière, une autre villa plus imposante encore, de style néo-breton, avec des pilastres de granit et un toit de vieilles ardoises épaisses. Celle-là bénéficiait d'une piscine en façade et d'un tennis en terre battue sur l'arrière jardin.

Mary descendit en voiture vers la villa *Les Tamaris*. Le chemin était étroit, par endroits des pousses d'hortensias caressaient la carrosserie. Elle s'arrêta devant la barrière de bois de la maison, hésita un instant puis l'escalada.

Elle retomba sur le sol recouvert de sable blanc et entreprit de faire le tour de la maison.

Un scooter invisible depuis le chemin stationnait sous un abri à bois, recouvert d'une bâche plastique. La villa était fermée, les volets mis. Ça n'était sûrement pas madame Abiven qui était venue en scooter...

Elle toucha le moteur, il était froid.

Circonspecte, elle fit le tour de la maison sans voir la moindre trace de vie.

Elle revint au scooter. Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu lors de sa première visite. Mais tel qu'il était camouflé sous sa bâche, cela n'avait rien d'étonnant. Il était possible que l'engin ne fût utilisé qu'à la belle saison.

Dans les pins, deux gros pigeons roucoulaient. On entendait aussi le bruit du ressac sur la plage et, dans le lointain, les rugissements rageurs d'une tronçonneuse.

Rien de nouveau, elle avait fait le voyage pour rien.

Elle revint à sa voiture et démarra lentement en direction de Plouër-sur-Rance.



Cette fois, elle sonna à la porte de madame Abiven. On ne voyait pas la BMW qui devait être dans le garage, dont les doubles battants étaient clos.

Des bâtiments d'élevage parvenaient les grognements des pensionnaires de monsieur Abiven et, parfois, un cliquetis métallique.

Un tracteur passa, traînant une remorque chargée de paille. La porte s'ouvrit et Brigitte Abiven parut.

— Vous... dit-elle à Mary.

Elle paraissait surprise mais pas hostile. Elle s'effaça :

— Entrez...

Le sol du couloir était carrelé de grès roux soigneusement ciré. Brigitte Abiven entraîna Mary vers une grande salle de séjour aux grosses poutres apparentes. Dans le fond, une cheminée de granit poli devait bien faire trois mètres de large. Et puis, sur un bahut breton en chêne sculpté, un énorme poste de télévision et, devant ce poste, un gros canapé de cuir blanc et deux fauteuils assortis.

Brigitte Abiven se retourna vers Mary en croisant les bras :

— Vous êtes venue voir si Jacky était caché ici ? ironisa-t-elle.

— Non, dit Mary embarrassée.

— Je peux vous faire visiter la maison, proposa Brigitte Abiven, mais pour ce qui est de l'exploitation, il vous faudra revenir. Mon mari

est parti pour la journée. Une réunion du syndicat, à Rennes.

— Ne vous moquez pas, madame, dit Mary.

— Je ne me moque pas, dit madame Abiven.

Elle montra un siège à Mary :

— Peut-être voulez-vous-vous asseoir ?

Mary se posa sur le bord d'un fauteuil qui aurait contenu deux personnes de son gabarit sans qu'elles soient serrées.

— Voulez-vous un café ? proposa madame Abiven avec le naturel d'une parfaite maîtresse de maison.

— Je ne voudrais pas vous déranger...

Madame Abiven chassa le dérangement d'un revers de main désinvolte.

— Me déranger ? Pfff...

Elle montra la pièce où chaque chose était à sa place, où les meubles brillaient sans qu'une seule trace de poussière vînt altérer leur éclat.

— Me déranger ! reedit-elle. Qu'est-ce qui pourrait bien déranger quelque chose ici ?

Elle haussa les épaules, soulignant l'impossibilité d'une telle éventualité.

— Je vous demande un instant.

Elle sortit et Mary se releva pour faire le tour de l'immense pièce. Il y avait aux murs de très beaux tableaux de l'école bretonne et, dans une vitrine d'acajou et de verre, une collection de coupes, de plaques commémoratives, de photos. Sur l'une d'elles, un solide gaillard posait, le regard satisfait, auprès d'un énorme verrat enrubanné.

Une voix dit dans son dos :

— Vous admirez les trophées ?

Madame Abiven avait posé un plateau sur la table basse et s'approchait de Mary.

— La passion de mon mari : les cochons. Vous ne verrez pas de photo de notre mariage, mais en revanche, le voici avec Hercule.

Elle montrait la photo sur laquelle Lucien Abiven posait complaisamment auprès du gigantesque verrat.

— Hercule, poursuivit madame Abiven, c'est la fierté de mon époux.

Et elle ajouta :

— Sa fierté et sa fortune, car Hercule a été primé tant de fois qu'il expédie sa semence dans tous les pays d'Europe.

Elles revinrent vers la table basse où le café fumait dans les tasses :

— Que voulez-vous savoir, mademoiselle Lester ?

Sa voix était plus lasse, plus basse, plus rauque.

Elle alluma une de ces longues cigarettes anglaises qu'elle affectionnait.

— Je cherche toujours Jacky de Trébédan, dit Mary.

— Pourquoi cette insistance ?

— Sa mère...

Brigitte Abiven la coupa avec un peu d'agacement dans la voix :

— Oui, ça, c'est le prétexte officiel...

Elle souffla une bouffée de fumée vers les belles poutres du plafond.

— Mais la vraie raison ? Qui vous envoie ?

Mary la regarda avec étonnement :

— La vraie raison ? Qui m'envoie ? Mais personne d'autre que sa mère, madame Abiven.

Elle la regarda dans les yeux :

— Tout ce que je vous ai dit est vrai !

Elles se regardèrent un moment en silence et Brigitte Abiven, après avoir tiré une dernière bouffée de la cigarette qui n'était pas fumée jusqu'à sa moitié, l'écrasa dans le cendrier.

— Bizarre, dit-elle les yeux dans le vague, je suis tentée de vous croire.

— Mais je vous assure... dit Mary.

Madame Abiven ne parut pas l'entendre.

— Et pourtant... dit-elle.

— Pourtant quoi ?

— Pourtant il y a cette voiture noire...

— La Peugeot ?

Le regard de Brigitte Abiven retrouva tout soudain sa vivacité.

— Vous connaissez la Peugeot noire ?

— Aux vitres fumées, oui.

Les longs doigts de Brigitte Abiven jouaient nerveusement avec le

Dupont en or guilloché, faisant jaillir la flamme pour la laisser s'éteindre aussitôt.

— Qui sont ces gens ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit Mary.

Madame Abiven eu un petit rire désenchanté signifiant qu'elle n'en croyait rien.

— Ou plutôt, reprit Mary, je sais qu'ils sont redoutables.

Madame Abiven la regarda :

— Police ?

Mary hocha la tête négativement.

— Pis que ça.

— Ah...

C'était un « ah... » plutôt dubitatif. Mary se sentit obligée de défendre son ancien corps :

— La police n'agit pas ainsi, madame Abiven. Quand la police a quelque chose à vous reprocher, elle en réfère à la justice. Si elle vient chez vous perquisitionner, c'est avec une commission rogatoire. Et pour obtenir une commission rogatoire d'un juge, croyez-moi, il faut avoir plus que des présomptions, il faut apporter les preuves d'un délit. On peut dire tout le mal qu'on veut de la police, mais l'immense majorité des flics ne sort jamais du cadre légal.

— Alors, qui sont ces types ?

— Pour simplifier, on pourrait les appeler des barbouzes.

— Que voulez-vous dire ?

— Une sorte de police politique qui, elle, ne s'embarrasse pas des limites de la loi car elle se sait couverte au plus haut niveau.

— Et... C'est quoi le plus haut niveau ?

— On en parle assez ces temps-ci, dit Mary, on ne voit que ça à la télé, dans les journaux. Nous sommes en campagne électorale, madame !

— Vous croyez que... l'Elysée...

Mary haussa les épaules en prenant un air dubitatif.

— Matignon ? risqua Brigitte Abiven.

Mary eut la même mimique et avoua :

— Je n'en sais rien.

— Alors ? demanda Brigitte Abiven.

— Alors dit Mary, ceux qu'on ne voit jamais, mais qui tirent les fils dans l'ombre, au service de groupes d'intérêts qui ne reculent devant rien pour accroître encore leur puissance, leur richesse. Ne me demandez pas de noms, je ne les connais pas. Ou plutôt, tout le monde les connaît, sans pour autant soupçonner leurs agissements souterrains. L'enjeu, c'est d'éliminer l'adversaire pour avoir le pouvoir. Le pouvoir rend fou, vous savez ! Ça peut pousser aux pires extrémités.

Il y eut un nouveau silence.

— Mais qu'est-ce qu'ils cherchent ? demanda madame Abiven.

— Il y a des cadavres dans tous les placards, dit Mary, mais lequel recherchent-ils ? Quelle faction opère sur Rennes ? Dans quel but ?

Mary regarda fixement madame Abiven :

— Vous n'avez pas la moindre idée ?

Celle-ci risqua :

— Jacky de Trébédan ?

— C'est évident, dit Mary, mais pourquoi ?

Madame Abiven haussa les épaules en signe d'ignorance. Mary demanda :

— Avez-vous connu le père de Jacky ?

Elle vit soudain de l'eau dans le regard de Brigitte Abiven.

— Oui, souffla-t-elle.

Ce fut comme si un rideau de fumée s'effaçait soudain devant ses yeux. « Bon Dieu ! » se dit Mary en mettant sa main devant sa bouche. Et elle ajouta doucement :

— Pardonnez-moi, vous l'avez très bien connu, je pense.

Brigitte Abiven hocha la tête et les larmes glissèrent sur son maquillage trop parfait.

Elle se leva, disparut un instant et revint tenant un paquet de Kleenex à la main. Elle se moucha, s'essuya les yeux et tenta de sourire bravement :

— Je dois vous paraître ridicule...

Mary se leva, lui prit la main et la fit s'asseoir. Puis elle resta agenouillée près d'elle :

— On n'est jamais ridicule lorsqu'on pleure quelqu'un qu'on a aimé, dit-elle doucement.

Il y eut un silence et elle ajouta :

— Car vous l'avez aimé, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question. Madame Abiven réprima un nouveau sanglot et fit « oui » de la tête.

Mary se releva et retourna s'asseoir. Son café était froid, elle le but machinalement puis elle dit, en reposant sa tasse :

— Je comprends mieux maintenant. Bien sûr, en reparler vous fait revivre des moments bien pénibles.

Brigitte Abiven se redressa :

— Non...

Elle paraissait avoir retrouvé un peu de sa maîtrise. Elle répéta :

— Non, j'aime mieux vous en parler. Ce qui s'est passé entre Loïc et moi...

— Il s'appelait Loïc ?

— Oui. Lorsque je l'ai connu, il était médecin-colonel. Il venait de rentrer d'une mission en Afrique...

Une nouvelle vague de sanglots la secoua. Mary laissa passer l'orage et madame Abiven se moucha de nouveau, s'essuya les yeux.

— Il y a sept ans qu'il est mort, dit-elle, et...

— Et votre peine est toujours aussi vive, compléta Mary.

Brigitte Abiven acquiesça de nouveau en hochant la tête. Puis elle eut un pauvre sourire.

— C'est ridicule, hein ? À mon âge !

— Il n'y a pas d'âge pour aimer, dit Mary doucement.

Cette situation la gênait fort. Elle avait l'impression déplaisante d'énoncer des phrases convenues, comme celles que l'on prononce d'un air profond aux portes des cimetières : « On est bien peu de chose ! »

« Il n'y a pas d'âge pour aimer » était du même tonneau. Mais Brigitte Abiven ne parut pas s'en apercevoir. Elle poursuivait son idée :

— Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? demanda-t-elle. Je ne vous connais pas... Je ne l'ai jamais dit à personne.

— Il y a un moment où il faut parler, dit Mary, sinon on finit par étouffer.

— Mais pourquoi à vous ? Je ne vous connais pas, reedit-elle.

— Peut-être parce que vous avez confiance. Vous savez, ces confidences ne sortiront pas de cette pièce.

Brigitte Abiven, assise sur l'avant de son fauteuil, les coudes sur les genoux, regardait devant elle sans rien voir ; elle tenait sa tasse de café à deux mains, et, tout à coup, elle paraissait absente.

Chapitre XV

Elle se redressa, inspira fort comme si elle prenait une grande décision et dit :

— J'ai rencontré Loïc de Trébédan lors d'un tournoi de tennis voici dix ans.

— Vous jouez au tennis ?

Brigitte Abiven secoua la tête négativement en faisant voler sa tignasse brune.

— Non, c'était un tournoi pour juniors. Margot jouait, Jacky aussi. J'avais conduit ma fille – le tournoi avait lieu à Dinard – et Loïc accompagnait son fils. Je me suis retrouvée auprès de lui lors de la remise des prix. Jacky avait brillamment remporté le tournoi. Comme son père, il a toujours été un sportif accompli. Margot, elle, était dans les choux.

À cette évocation, elle souriait, les yeux dans un autre monde, revoyant les tennis de Dinard, la promenade du Clair de Lune, la plage de l'Écluse, les superbes villas campées sur les falaises, le casino face à la mer d'émeraude, la petite ville si « british »...

— Après le tournoi, poursuivit-elle, Loïc nous a offert d'arroser ça au casino. Les enfants sont allés regarder les joueurs et nous sommes restés seuls devant la mer.

Mary connaissait le casino de Dinard, son salon de thé si confortable derrière les immenses baies vitrées d'où l'on voyait les longues lames crêtées d'écume s'écraser sur le sable roux...

Brigitte Abiven regardait Mary en souriant tristement. Puis elle baissa les yeux, concentrant son attention sur ses longs doigts si bien manucurés qui jouaient avec le briquet d'or.

— Voilà, dit-elle d'une voix lasse, c'est la banale histoire d'un coup de foudre. Mais vous n'y croyez peut-être pas, au coup de foudre...

Ce n'était même pas une question. Comment pouvait-on, si jeune, y connaître quelque chose ?

— Oh si, soupira Mary.

Elle sourit à son tour et leurs regards se croisèrent. Mary se revoyait à Saint-Quay-Portrieux au bras du trop beau Lilian Rimbermin, parcourant le sentier des douaniers sous la lune. Et puis...

Et puis c'était fini, elle n'allait pas se mettre à pleurer, tout de même ! Qu'importe, même si elle ne voulait pas se l'avouer, sa venue à Rennes n'était pas uniquement due à la voix charmeuse de madame de Trébédan.

Rennes était la ville de Lilian Rimbermin. Elle n'osait se l'avouer, mais n'avait-elle pas souhaité que le hasard les place quelque jour face à face ?

Non, elle n'était pas guérie de cette blessure, mais n'était-ce pas bien naïf de sa part de croire à la rencontre fortuite qui les précipiterait dans les bras l'un de l'autre ?

Elle secoua la tête, pour chasser ces illusions. Brigitte Abiven ne s'était aperçue de rien. Elle parlait d'une voix égale en regardant toujours son luxueux briquet :

— Et puis nous nous sommes revus, dit-elle. Je m'occupais seule de Margot. Lucien – c'est mon mari – était comme d'habitude, retenu à l'exploitation. Il y avait toujours une truie prête à mettre bas, des vaccins à faire, des coups de téléphone pour le syndicat, que sais-je encore... Quant à Loïc, depuis des années ça ne marchait plus avec sa femme.

Elle regarda Mary :

— Vous l'avez vue ?

— Oui.

— Alors vous comprenez...

Mary retint un sourire mais elle parvint à dire :

— Je suppose que madame de Trébédan n'a pas toujours été telle qu'on la voit maintenant.

— Certes, mais en Afrique, où elle a séjourné avec son mari, elle a pris goût aux beaux athlètes noirs.

— Vous voulez dire... fit Mary.

Cette fois elle était réellement surprise.

— C'est commode d'être loueuse de garnis dans une ville universitaire, dit Brigitte Abiven, surtout quand on a ces goûts... exotiques.

— Mais alors, dit Mary, ce Keita machin chouette...

— C'est un de ses amants, bien sûr, dit Brigitte Abiven avec un pâle sourire. Je vous livre là un secret de Polichinelle.

— Et son mari le savait ?

— Bien sûr !

— Et son fils ?

— Son fils aussi. C'est d'ailleurs pour ça qu'il a quitté la maison. Il avait honte.

Il y avait de quoi. Mary ne s'imaginait pas cette grosse blonde mollasse en train de faire des galipettes avec le grand basketteur noir.

— Je m'étonne que le père n'ait pas réagi, dit Mary.

— Il en était arrivé à ressentir un tel mépris pour sa femme, dit Brigitte Abiven, qu'il aurait pensé s'abaisser en réagissant, comme vous dites. Et puis, il était trop fier pour en parler. Vous savez, Loïc était très « vieille France ». Il était aussi très marqué par son éducation religieuse.

— Il n'envisageait pas de divorcer ?

— Pas au début. Mais lorsqu'il m'a rencontrée, il m'a immédiatement demandé de partir avec lui.

— Et vous avez refusé ?

Brigitte Abiven hocha la tête avec accablement :

— Oui, souffla-t-elle.

— Je suppose que vous aviez vos raisons ?

Elle hocha à nouveau la tête.

— Oui, bonnes ou mauvaises, j'avais mes raisons.

Mary écarta les mains d'un air de dire : « Eh bien, ce sont vos raisons, vous n'avez pas à m'en rendre compte ».

Mais Brigitte Abiven était lancée. Elle était comme un fleuve contenu dans un lit trop étroit en temps de crue. Il suffisait d'une toute petite brèche dans les digues pour qu'il devienne incontrôlable.

Brigitte Abiven se débondait. Elle se leva, marcha vers la vitrine, l'ouvrit, prit la photo où son mari posait auprès d'Hercule et la tendit à Mary.

— Voilà « ma » bonne raison, dit-elle.

Et, pour qu'on comprenne que ça n'était pas du verrat qu'il s'agissait, elle dit :

— Lucien...

— Votre mari ?

— Mon mari.

Elle reprit la photo, la contempla un instant rêveusement avant de la remettre dans la vitrine.

— Mais j'avais cru, risqua Mary, que votre mari et vous...

— Vous aviez mal compris. Vous aviez mal compris parce que la situation n'est pas facile à comprendre. Avez-vous vu *La route de Madison* ?

— Oui. C'est un très bon film.

— En effet. Eh bien mon histoire c'est celle de *La route de Madison*.

Elle regarda Mary :

— Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois.

— J'estime mon mari, mademoiselle Lester. C'est un brave homme, d'une gentillesse à toute épreuve, qui se tue au travail pour nous faire vivre comme des princesses, Margot et moi. Je n'ai rien à lui reprocher...

Elle disait ça avec tant de tristesse dans le regard que Mary se sentit toute retournée.

— On peut, poursuivit-elle, quitter un mari violent, buveur, joueur, coureur, paresseux... Ce ne sont pas les raisons qui manquent pour divorcer, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je n'en ai pas trouvé une ! Pas de cruauté mentale...

— Même s'il ne veut pas vous laisser repeindre *Les Tamaris* ? sourit Mary.

Brigitte Abiven haussa les épaules :

— Je repeindrai *Les Tamaris*, ça n'est qu'une question de temps. Eh oui ! Je repeindrai *Les Tamaris*, en blanc, en jaune, en vert, toutes les couleurs que je voudrai, je pourrai même raser la maison, me faire construire la cabane en bois dont je rêve, ce n'est qu'une question de temps, je vous dis !

— Je ne comprends pas bien, dit Mary. Quelle question de temps ?

— Juste le temps que ma belle-mère quitte cette vallée de larmes. Elle a quatre-vingt-neuf ans et, si vous la voyiez, vous comprendriez qu'elle n'est pas près de lâcher la rampe ! Lucien m'a dit : « Je ne peux pas faire ça du vivant de maman. Mais quand elle ne sera plus là, ce sera comme tu voudras ». Voyez, on ne saurait être plus conciliant. Mais quelle importance, cette fichue villa ?

— Je ne sais pas, dit Mary. Votre belle-mère vit toujours ici ?

— Oui, elle a une petite maison derrière les bâtiments d'exploitation. Elle a ça en commun avec son fils, elle adore l'odeur du cochon ! Et la puanteur des algues en décomposition sur la plage ne la dérange pas le moins du monde. D'ailleurs elle n'y vient que l'été, et

l'été la plage est soigneusement nettoyée.

Elle soupira :

— Ce n'est pas un motif de divorce que de préférer les comices agricoles aux concerts de l'Opéra de Rennes ! D'autant que Lucien ne ma jamais obligée à le suivre dans les foires et salons. Et, ajouta-t-elle, il ne m'a non plus jamais interdit de sortir, d'aller au spectacle...

Mary se fit provocante :

— Cette parfaite estime que vous vouez à votre mari ne vous a pas, pour autant, empêchée de devenir la maîtresse de Loïc de Trébédan.

Brigitte Abiven baissa la tête :

— Vous savez mettre le doigt où ça fait mal, mademoiselle Lester.

Elle poursuivit d'une voix plus basse, plus rauque :

— Oui, j'étais sa maîtresse...

Elle baissa la tête puis la releva en regardant Mary pour un aveu qui devait lui coûter :

— Comment vous dire... Loïc me mettait en transes chaque fois qu'il me touchait et je crois que je lui faisais le même effet... C'était divin et diabolique. Je ne sais pas si vous comprenez ce que je veux dire, c'est un peu confus, n'est-ce pas ? Cette notion de bonheur absolu et en même temps de culpabilité.

— Au contraire, dit Mary, c'est on ne peut plus clair.

Brigitte Abiven la regarda, surprise :

— Vous trouvez ?

— Eh bien oui, c'est ce qu'on appelle une passion.

— Une passion, dit Brigitte Abiven rêveuse, c'est bien ça.

Et elle répéta :

— Une passion... C'est terrible...

— C'est aussi merveilleux, dit Mary. Peu de gens ont la grâce de vivre une passion.

— Vous croyez ?

— Oh oui !

— Et vous appelez ça une chance ?

— Une grâce.

— C'est pareil, non ?

— Pas tout à fait... Mais qu'importe. Chance, grâce, qu'importe la dénomination, avec Loïc de Trébédan vous avez vécu quelque chose

d'exceptionnel.

— J'en suis bien consciente, dit Brigitte Abiven. Mais ce fut si court...

— Trois ans, je crois ?

— Trois ans, en effet... Trois années de bonheur fou et de remords insoutenables.

Elle regarda Mary par en dessous.

Et Mary pensait : « Trois ans de passion, mais c'est exceptionnel dans la durée ! Le propre de la passion c'est sa fulgurance, une fulgurance de trois ans c'est bien long ! » Comment se serait terminée cette passion s'ils avaient vécu ensemble ? En haine, pourquoi pas. Georges Brassens l'avait bien dit :

*À aucun prix moi je ne veux
Effeuille dans le pot au feu
La marguerite...*

Oui, la passion s'accommode mal de la durée, et surtout de la présence permanente... Brigitte Abiven ajouta :

— Il a fallu cet accident pour que tout rentre dans l'ordre.

Elle répéta avec dérision :

— Dans l'ordre...

Puis elle montra la pièce d'un large geste du bras, comme elle l'avait déjà fait dans la villa *Les Tamaris*.

— L'ordre règne, tout va bien ! Madame Abiven est redevenue l'épouse vertueuse, que tout le monde envie pour son beau mariage, sa belle maison, sa belle voiture...

Mary ne put s'empêcher d'ajouter :

— Sa belle-mère...

Bien qu'elle eut encore les larmes aux yeux, Brigitte Abiven éclata de rire :

— Vous alors !

Elle se mit à hoqueter, tordue par le fou rire en répétant :

— Vous alors ! Ma belle-mère...

Elle s'épongea les yeux et dit :

— Ah non, celle-là personne ne me l'envie !

Elle se moucha et dit :

— Je suis folle hein, je pleure, je ris... N'empêche que c'est chiant la vertu à haute dose !

Pour qu'elle emploie un tel mot, il fallait que sa vie lui pèse réellement.

En regardant autour d'elle, Mary ne voyait en effet rien d'exaltant. Et pourtant, pour un beau mariage, c'était un beau mariage qu'avait fait la jolie Brigitte Abiven. Il ne devait pas manquer, au village, de mère pour en souhaiter autant à leurs filles.

À cette perspective, Mary frissonna. Brigitte Abiven avait-elle suivi le cheminement de sa pensée ? Le fou rire la gagna de nouveau, un rire nerveux, incontrôlé, presque hystérique. Et, comme rien n'est plus communicatif qu'un fou rire, Mary l'accompagna en pensant à madame Rimbermin, qui avait failli être sa belle-mère à elle, avec ses pantalons écossais pour jouer au golf et sa clochette de vermeil pour sonner la bonne, et tous ces bibelots d'or et d'argent pendus à ses poignets, à son cou fripé, qui la faisaient ressembler à un arbre de Noël et qui, au moindre de ses mouvements, tintinnabulaient comme lorsqu'on poussait la porte d'une boutique de l'ancien temps.

Ah oui, pour être bonne, elle était bien bonne !

C'est alors qu'une voix mâle se fit entendre :

— Ben dites donc, on ne s'ennuie pas ici !

Chapitre XVI

Mary se retourna d'un bloc. Un sexagénaire au teint fleuri se tenait au milieu de la pièce. Brigitte Abiven se leva :

— Lucien ! Je ne t'avais pas entendu entrer.

Il s'approcha d'elle et il se pencha pour la baiser au front, d'un baiser chaste comme ceux qu'un aïeul fait à un petit enfant.

Mary se leva à son tour :

— Monsieur...

— Mademoiselle...

Il dominait Mary d'une tête et demie, solide, massif, campé sur le sol comme si ses pieds y étaient ancrés.

— Mary Lester, fit Brigitte Abiven.

Et à Mary :

— Lucien, mon mari dont je vous ai parlé.

— Et c'est ce qui vous a fait rire, je parie, dit le géant avec bonhomie.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ! protesta Brigitte.

Il l'attira tendrement contre lui :

— Tu sais bien que je te taquine !

— Tu es rentré plus tôt que prévu ?

— Oui, monsieur le préfet n'a pas aimé qu'on lui assène quelques vérités, il a claqué la porte. Alors nous, on n'avait plus qu'à boire un coup et à rentrer.

Il regarda Mary :

— Ça m'arrange plutôt. Les parlottes avec les fonctionnaires, ça ne fait pas avancer le travail, et le travail, ce n'est pas ce qui manque.

Et il ajouta en haussant ses larges épaules :

— Enfin, pour ceux qui veulent bien « crocher dedans », bien sûr !

— Mary est une amie de Margot, dit Brigitte Abiven.

Lucien Abiven regarda Mary avec plus d'attention.

— Je connais quelques amis de Margot, mais il ne me semble pas vous avoir déjà vue.

— Je ne suis jamais venue chez vous.

Le visage du maître de maison s'était rembruni :

— Elle va bien ?

— Tout à fait. Nous avons passé la soirée ensemble avant-hier et, comme je passais par Plouër-sur-Rance aujourd'hui, j'ai eu l'idée de venir voir sa maison, dont elle m'a tant parlé. J'ai aperçu votre épouse dans la cour. Elle ressemble si fort à Margot que je m'y suis trompée et que je suis entrée.

— Ah... fit Lucien Abiven.

Il avait sorti une enveloppe de sa poche et regardait les notes portées au dos. Son esprit n'était déjà plus là.

— Tu prends un café avec nous ? demanda madame Abiven.

— Merci, fit-il, distrait. Il y a la six et la dix prêtes à mettre bas. Il vaut mieux que j'y aille.

Ici les animaux ne portaient pas de noms, seulement les numéros des stalles qui les hébergeaient. Ils n'étaient pas tatoués comme les déportés dans les camps d'extermination mais immatriculés comme des voitures, avec une plaque de plastique rivetée dans l'oreille. Pour la « traçabilité » sans doute...

Encore un mot à la mode que Mary Lester adorait.

Lucien Abiven tendit une main énorme à Mary :

— Mademoiselle, j'ai été très heureux de faire votre connaissance.

Mary n'eut même pas le temps de répondre que tout le plaisir était pour elle, il avait déjà disparu.

— Et voilà, dit madame Abiven. Envolé ! Vous voyez, Mary, il y a des hommes qui trompent leurs femmes avec des salopes, moi c'est avec des cochonnes que mon mari passe ses nuits.

Elles se remirent à rire.

Lorsque Mary vit l'éleveur traverser la cour, quelques instants plus tard, il avait enfilé une combinaison de travail de toile verte zébrée de fermetures Eclair blanches et une paire de bottes.

Brigitte le regardait en hochant la tête, les bras croisés. Elle soupira avec dérision :

— Romantique, n'est-ce pas ?

Le soir tombait, le ciel s'embrasait de rouge et Mary voulut prendre congé.

— Il est temps que je rentre.

— On vous attend ?

— Non.

— Alors, pourquoi ne resteriez-vous pas dîner avec moi ?

— Je ne voudrais pas vous déranger.

Madame Abiven eut un petit rire amer :

— Me déranger ! Tel que c'est parti, Lucien va passer une bonne partie de la nuit à la porcherie. Et moi je regarderai une émission débile en mangeant une pizza congelée. Tu parles d'un programme !

— Il ne va pas rentrer dîner ?

— Sûrement pas. Ou alors il ira faire un casse-croûte chez sa mère. Elle n'attend que ça. Chez elle on peut entrer en bottes, ça ne la dérange pas. Rien ne la dérange lorsqu'il s'agit de cochons. Mais pour le reste...

— Quel reste ?

Brigitte Abiven eut un large mouvement de bras :

— Tout le reste ! Tenez, quand elle vient aux *Tamaris*, il faut qu'elle régente tout. Ça doit lui donner l'impression d'exister.

— Et votre mari supporte cela ?

— C'est sa mère, soupira Brigitte Abiven. Et puis, vous l'avez vu, Lucien c'est la bonté faite homme. Il me dit qu'elle n'en a plus pour longtemps, mais ça fait vingt ans qu'il me dit ça et je soupçonne la vieille d'être partie pour battre le record de Jeanne Calment.

Elle regarda Mary :

— Alors, vous restez ?

— Je veux bien, dit Mary. Mais après, ça va me faire tard pour rentrer.

— Vous pouvez coucher là, dit Brigitte Abiven, il y a la chambre de Margot.

Ça n'était pas une mauvaise idée. D'une part elle n'aurait pas à chercher un gîte pour la nuit, d'autre part elle découvrirait peut-être des informations sur la cachette de Jacky de Trébédan.

Mary accepta, rentra sa voiture dans la cour de la propriété, la dissimula derrière un hangar, et revint avec son nécessaire de voyage à la main.

— Quand je vais raconter ça à Margot ! dit-elle en entrant dans la cuisine.

— J'ai fait une omelette aux pommes de terre avec une salade

verte, dit Brigitte Abiven.

— Partait, dit Mary en se frottant les mains.

Elle commençait à avoir faim.

— Il y a aussi du pain, du beurre et du fromage. Excusez-moi de ne pas vous offrir de pâté ou de jambon, mais c'est au-dessus de mes forces. Je ne supporte plus la charcuterie.

— Comme je vous comprends ! dit Mary.

Le repas se termina par une infusion et les deux femmes restèrent papoter dans la cuisine. Madame Abiven posa sa main sur la main de Mary :

— Si vous saviez ce que je suis contente d'avoir de la compagnie ! Ce n'est pas toujours drôle d'être seule !

Mary hocha la tête, elle comprenait.

— Vous vivez seule, vous ? demanda Brigitte Abiven à Mary.

— Oui, avec MizDu.

— Qui est MizDu ?

— Mon chat.

— C'est une compagnie, convint madame Abiven, mais tout de même...

— Ah, ajouta Mary en souriant, il y a aussi Mozart, Alexandre Dumas et quelques autres.

— Et les copains ? demanda Brigitte Abiven.

— Et des copains de temps en temps, qui viennent boire un coup, écouter de la musique.

— C'est tout ? insista Brigitte Abiven avec un regard plein de sous-entendus.

Mary éclata de rire :

— Vous, vous êtes comme mon patron, vous voulez tout savoir et rien payer !

— Votre patron ?

— Enfin, mon ex-patron, le commissaire Fabien. Il surveille mes fréquentations, à croire qu'il est jaloux !

— Votre patron ! s'étonna madame Abiven, si encore ça avait été votre père !

— Mon père ! s'exclama Mary, du moment qu'il peut avoir un pont de bateau sous les pieds, une barre à roue en mains, il s'en fiche pas

mal de la vertu de sa fille !

— Ce n'est pas comme Lucien, dit Brigitte Abiven, il a beau avoir le pied dans la porcherie et la main sur la commande de la trappe de la fosse à lisier, la vertu de sa fille l'inquiète, le tracasse.

— Plus que celle de sa femme ? risqua Mary.

— Vous savez, dit madame Abiven, Lucien a près de quinze ans de plus que moi. Il est de sens rassis et il pense tout naturellement que sa femme l'est aussi. Tandis que sa fille de vingt ans... Nous sommes dans une famille où l'on va à la messe tous les dimanches et où l'on fait grand cas des recommandations du Pape. D'ailleurs, sa mère ne manque jamais de lui faire remarquer que Margot « vit dans le péché ».

Mary se mit à rire, Brigitte Abiven s'en inquiéta :

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— C'est le terme « vivre dans le péché ». C'est la deuxième fois que vous me le servez. Je n'ai jamais considéré l'amour comme un péché et ce n'est pas maintenant que je vais commencer.

— Ne dites pas ça à mon mari, fit Brigitte Abiven, votre crédit en prendrait un coup. Il ne plaisante pas avec la religion. Et vous aurez beau lui expliquer qu'un footballeur professionnel gagne dix fois plus d'argent qu'un éleveur de cochons, il ne considérera jamais le football comme un métier. Ça reste pour lui un amusement de galopins.

— Dites donc, il serait temps qu'il aille se faire recycler !

— Trop tard, dit Brigitte Abiven. Ah, si Margot avait fréquenté le fils d'un de ses collègues, un type capable de prendre sa succession, il aurait été comblé. Mais un footballeur !

Chapitre XVII

Mary fut réveillée par le grondement sourd d'un tracteur et par des cris d'effroi poussés par des cochons.

Elle regarda sa montre : neuf heures. Elle avait dormi d'une seule traite dans la chambre de Margot.

Elle se leva, enfila son pull, son jean, et descendit pieds nus dans la cuisine d'où émanait une bonne odeur de café. Brigitte Abiven en robe de chambre faisait griller des tranches de pain.

— Bonjour, dit Mary, je ne suis pas de bonne heure !

Brigitte Abiven se retourna, lui sourit.

— Bonjour. Avez-vous bien dormi ?

— Presque trop, dit Mary.

Brigitte Abiven écarta une chaise :

— Tant mieux ! Asseyez-vous, le café est prêt. Mais peut-être préférez-vous du thé ?

— Non, dit Mary, un bon café me réveillera mieux que tout.

Par la fenêtre Mary pouvait apercevoir le va-et-vient de gros camions :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les abattoirs viennent prendre livraison des condamnés à mort, dit Brigitte Abiven sans se retourner.

— Pauvres bêtes ! dit Mary.

Des cris déchirants s'élevaient ; les chauffeurs habitués à cette tâche, pressés par le temps, n'hésitaient pas à utiliser la manière forte pour faire embarquer ces misérables animaux éperdus qui semblaient avoir du mal à se mouvoir.

— Le plus long trajet qu'elles aient fait de leur vie, dit Brigitte Abiven.

Elle avait allumé une cigarette et, le front collé au carreau de la fenêtre, elle regardait pensivement les camions se remplir.

— Le plus long trajet qu'ils fassent de leur vie, reedit-elle, mène de la porcherie au camion qui les conduit à l'abattoir. Jusque-là il n'ont connu que quatre mètres carrés de béton, des aliments granulés et une

promiscuité effrayante. C'est la première et la dernière fois qu'ils voient le ciel... Ils vont passer de la touffeur de la porcherie au froid glacial du transport dans un camion à claires-voies. Ce soir, leurs carcasses éviscérées, bouillies, partagées en deux, seront pendues par une patte à une chaîne automatique. Après-demain, dans une semaine, ils seront découpés en tranches, en rondelles, broyés en saucissons, en mortadelle, emballés sous vide dans des barquettes exposées à la lumière froide des présentoirs réfrigérés...

Elle se retourna vers Mary et jeta, rageuse :

— Et on voudrait que je bouffe de la charcuterie ?

Elle secoua la tête, comme pour chasser de noires pensées, et dit avec conviction :

— L'homme est bien la plus sale bête de la création !

— Vu comme ça... dit Mary.

— Et comment veux-tu le voir autrement ? demanda madame Abiven avec véhémence en usant tout d'un coup du tutoiement. J'habite un camp de concentration, Mary, et qu'il soit réservé aux bêtes ne change rien. Au contraire, ces bêtes sont innocentes, sans défense contre les bourreaux que nous sommes !

— Sans défense, dit Mary, je n'en suis pas si sûre.

Brigitte Abiven releva la tête :

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'on traite bien mal et qu'on les tue, dit Mary, mais qu'elles nous rendent la monnaie au centuple. Elles nous empoisonnent ! Leurs déjections, le fameux lisier, qui va directement dans notre eau, condamne l'espèce humaine lentement, mais sûrement. Oh ! c'est plus insidieux et moins spectaculaire que ces convois de la mort en route pour les usines d'extermination, mais si nous allions dans un hôpital, au pavillon des cancéreux, crois-moi, le spectacle serait bien plus terrifiant encore. Et d'où viennent ces horribles maladies qui frappent à l'aveuglette ? De ce que nous mangeons, ma chère Brigitte, de ce que nous mangeons et de ce que nous buvons !

Elle fit mine de humer l'air :

— De ce que nous respirons aussi ; et la cupidité des hommes étant sans limites, il n'y a pas de raisons que ça s'arrête.

— Tu devrais dire ça à mon mari, soupira Brigitte Abiven.

— Ce serait en vain. À sa manière, c'est un homme de bonne volonté ; il est persuadé, comme tous les éleveurs, qu'il est investi

d'une mission sacrée : Nourrir l'humanité. Et c'est vrai puisque cette tâche a toujours constitué la noblesse du travail de la terre. Mais il n'y a plus guère de paysans depuis que la ferme a disparu au profit de l'exploitation. L'exploitation, tout est dit dans ce mot. Exploiter ! Ici c'est la misère de ces pauvres bêtes, ailleurs c'est le labeur d'autres hommes, d'enfants, de ces pauvres filles comme celles que j'ai vu hier faire le trottoir à Rennes. Des gamines arrachées à leurs villages d'Afrique ou des pays de l'Est, à peine sorties de l'enfance et livrées par leurs proxénètes à tous les dépravés de la terre ! Exploitées elles aussi. Vouées au sida comme ces porcs à l'abattoir. Et je ne te parle pas des réseaux de pédophiles... Quelle horreur !

Les camions chargés de leur lot de victimes sortaient de la cour en grondant et en crachant un gros nuage de fumée noire.

— Regarde ça, dit Mary en tutoyant à son tour Brigitte Abiven, ils ne prennent même pas le temps de faire régler leurs moteurs. Ça plus l'odeur du lisier... Ah, les cochons ne sont pas tous à l'arrière du camion !

Une grosse Mercedes grise suivait le convoi.

— C'est Lucien ? demanda Mary.

— Oui, il va jusqu'à l'abattoir surveiller la pesée.

— Eh bien, la confiance règne !

— Oh non, elle ne règne pas, la confiance, fit Brigitte Abiven en s'asseyant. Il faut se méfier de tout le monde, comme dit toujours Lucien.

Elle regardait les camions qui montaient lentement la côte menant à la grand-route :

— Tu as vu les chauffeurs ? Demanda-t-elle à Mary.

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'ils doivent bien peser le quintal.

— Peut-être...

Où Brigitte Abiven voulait-elle en venir ?

— Le poids d'un beau cochon...

— Je ne vois pas...

— C'est pourtant simple, si le chauffeur sort de sa cabine pour la pesée du camion plein et qu'il y reste pour la pesée du camion vide...

Mary vit soudain l'arnaque, grosse comme un verrat :

— Eh bien, il y a une différence de cent kilos. On fait ça sur chaque camion et on a perdu deux cochons.

— C'est vicelard, s'exclama Mary. Ça s'est déjà produit ?

— Et comment !

— Et ça profite à qui ?

— Je n'en sais rien, mais sois tranquille, ça n'est pas perdu !

— C'est du beau !

— Tout le monde triche maintenant ! Autrefois un tel comportement te mettait au ban de la société, maintenant il te pousse au pinacle, tout le monde t'admire, tu es un malin. Si tu es honnête, tu n'es qu'un imbécile. Voilà pourquoi Lucien ne lâche pas ses cochons d'une semelle, avant d'avoir le bon de livraison en main.

— Je me doutais bien que ce n'était pas par affection, dit Mary en prenant place en face de son hôtesse.

Elle se laissa servir le café en pensant : « Ce bon Lucien tout de même, qui se méfie de tout le monde, sauf de sa femme ».

Le soleil brillait sur les baraquements de fibrociment dont les portes étaient maintenant grandes ouvertes. Au loin, on apercevait le clocher de l'église et, plus loin encore, des collines d'un vert tendre, des bosquets d'arbres plus sombres se détachant sur le bleu pâle du ciel. Un paysage paisible comme ceux que peignent les enfants des écoles rurales quand on leur demande de dessiner leur village.

Mary eut envie d'ouvrir la fenêtre pour entendre les oiseaux chanter, et Brigitte dut lire dans ses pensées car elle dit :

— On ne peut même pas déjeuner sur la terrasse, les commis sont en train de désinfecter les ateliers vides avant d'y mettre de nouveaux pensionnaires. Dehors, l'odeur doit être insoutenable.

— Quel métier ! s'exclama Mary.

— Ouais... Tu comprends ce que je ressens ?

— Ce que tu sens et ce que tu ressens !

Comment ne pas comprendre ?

Ce qu'elle ne saisissait pas, en revanche, c'est pourquoi Brigitte Abiven n'avait pas pris ses cliques et ses claques pour s'en aller filer le parfait amour avec Loïc de Trébédan !

Ah, c'est si facile de décider pour autrui, les conseillers ne sont pas les payeurs, c'est bien connu. Est-ce qu'elle s'était montrée plus maligne, elle, dans ses relations avec la famille Rimbermin ?

Perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas Brigitte Abiven qui lui proposait de griller d'autres tranches de pain.

— Oh, demanda Brigitte, à quoi tu penses ?

Mary reprit pied dans la réalité :

— Excuse-moi, j'étais ailleurs.

— J'ai bien vu !

— Je pensais à Margot.

— À Margot ?

— Oui, à Margot et à Jacky de Trébédan.

Brigitte Abiven tenta d'ironiser :

— Ah, le fameux disparu !

— Oui, dit Mary, après le père, le fils !

Le visage de Brigitte Abiven pâlit.

— Oh, fit-elle choquée. Jacky n'est pas mort tout de même !

— Je l'espère, dit Mary.

— Comment, tu l'espères ?

— Personne ne l'a vu depuis début février...

— Ça ne prouve pas qu'il est mort !

— Évidemment, tant qu'on n'a pas retrouvé le corps... Pourquoi aurait-il disparu ?

— Je ne sais pas, moi !

— Je vais te le dire, Brigitte : Parce qu'il a été menacé.

— Menacé de quoi ?

— Là, c'est moi qui ne sais pas. En revanche, je sais par qui il a été menacé.

— Menacé par qui ?

— Par les types de la Peugeot noire, ceux qui montent la garde au pied de l'immeuble où habite Margot.

— Tu m'as dit que c'étaient des flics.

— Je ne t'ai pas dit ça ! Je t'ai expliqué que c'étaient des barbouzes.

— Bof, dit Brigitte, tu as beau me dire que c'est pas la même chose...

— Mais non, ce n'est pas la même chose, insista Mary. Ces types ne respectent aucune loi. Ils cherchent quelque chose et pensent que Jacky de Trébédan la détient. Crois-moi, ils ne reculeront devant rien pour parvenir à leurs fins.

Brigitte Abiven paraissait tomber du ciel :

— Mais quel secret pourrait détenir un gamin de vingt-deux ans dont l'ambition suprême est de devenir joueur de football professionnel ?

— Quelque chose d'assez important pour qu'il disparaisse juste au moment où il touche au but. Son copain de club, François Billon, me l'a dit : Jacky était sur le point d'intégrer l'équipe première du stade Rennais lorsqu'il s'est volatilisé.

Brigitte Abiven, les yeux baissés, regardait les croûtes de pain sur la nappe.

Mary ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle lui cachait quelque chose, mais comment la faire avouer ? Pourtant, elle sentait qu'il suffirait d'un mot, comme la veille au soir lorsqu'on avait évoqué Loïc de Trébédan, pour que l'écheveau se dévide. Encore fallait-il le trouver, ce mot.

Elle changea de tactique :

— Comment est mort Loïc de Trébédan ?

Brigitte Abiven sursauta et regarda Mary comme si elle venait de dire une incongruité.

— Sa femme, poursuivit Mary, m'a dit qu'il avait péri dans un accident de voiture.

— C'est exact, dit Brigitte Abiven avec réticence. Le onze mai mille neuf cent quatre-vingt-quinze.

Et elle poursuivit après un silence :

— La gendarmerie a découvert une voiture entièrement brûlée dans une route de traverse dans la forêt de Saint-Aubin-du-Cormier. Il y avait quatre personnes à bord dont Loïc.

Mary eut l'impression que de la glace se mettait à couler dans ses veines. Ça devait être visible car Brigitte Abiven s'inquiéta :

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Et comme Mary ne répondait rien, elle ajouta :

— Tu es toute pâle.

Sans mot dire Mary partit prendre le journal dans la poche de son duffle-coat. Elle l'étala sur la table et, plaquant son index sur l'article qui avait attiré son attention, elle lui dit :

— Regarde !

Chapitre XVIII

Brigitte Abiven se pencha, lut les gros titres et se redressa en regardant Mary.

— Eh bien ?

Mary s'étonna :

— C'est tout ce que ça te fait ?

Brigitte Abiven se pencha à nouveau sur le journal et lut plus attentivement. Puis elle se redressa de nouveau en haussant les épaules :

— C'est affreux... c'est horrible... mais ces voyous qui circulaient dans une voiture volée, peut-être étaient-ils drogués, peut-être étaient-ils poursuivis par les flics. On voit ça tous les jours...

— Tu as raison, dit Mary, on voit cela tous les jours. Cependant, il se trouve que je les connaissais, ces quatre types.

Brigitte Abiven eut soudain l'air choquée :

— Tu les connaissais ?

Mary réfléchit puis dit prudemment :

— Peut-être.

— Comment ça, peut-être ? Tu les connaissais ou tu ne les connaissais pas ?

Mary regarda Brigitte Abiven qui paraissait choquée qu'elle ait pu être en contact avec des types aussi peu recommandables. Elle soupira :

— C'est compliqué, Brigitte. Tu sais, au cours d'une enquête on est appelé à rencontrer toutes sortes de gens.

— Je m'en doute bien.

— Et parmi tous ces gens, il y a plus de voyous que de types bien. Je pense avoir eu affaire à ces quatre types.

— Lorsque tu étais flic ?

— Non. Depuis que je suis à Rennes.

Brigitte Abiven la regardait, effarée. Alors Mary lui raconta l'agression dont elle avait été victime, et qui était en réalité un coup monté pour la neutraliser.

Elle poursuivit par l'interrogatoire musclé de Momo, puis l'arrivée des trois loubards volant au secours de leur copain, et que Fortin avait mis hors d'état de nuire.

— Mais alors... dit Brigitte Abiven, la main sur la bouche.

— Alors quoi ? demanda Mary. Tu ne penses tout de même pas que c'est moi qui les ai tués ?

— Non mais...

— Mais quoi ?

— Qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Ce qui a pu se passer ? C'est que le fameux Momo, qui était le caïd de la bande, a dû se plaindre à son commanditaire...

— Quel commanditaire ?

— Celui qui lui avait ordonné de mettre des sachets de drogue dans mes poches, fit Mary agacée.

Elle ne comprenait décidément rien, cette pauvre Brigitte qui la regardait comme si elle descendait d'une autre planète.

— Tu ne penses tout de même pas, poursuivit Mary, que ce Momo, dealer de son métier, si on peut appeler ça un métier, va gâcher une demi-douzaine de doses d'héroïne à cinq cents balles pièce pour le simple plaisir de me faire du tort ! Il ne me connaît pas, ce type, quelqu'un m'a donc désignée. Et ce quelqu'un, ne voulant pas qu'on remonte jusqu'à lui, a ordonné son exécution.

— Et les trois autres ?

— Principe de précaution, ma grande, comme pour la vache folle, on abat tout le troupeau ! Les morts ne parlent pas !

— Mais c'est horrible ce que tu me dis là !

— Bien plus que tu ne le penses ! Tu as vu où on a retrouvé leur voiture ? Près de la lande d'Oué. Ça ne te rappelle rien ?

Brigitte Abiven pâlit :

— Loïc ?

— Eh oui, Loïc ! Le médecin-colonel Loïc de Trébédan... Quatre morts là aussi. Quels étaient les autres passagers de la voiture ?

— Des militaires, comme lui.

— Comme lui, oui, mais peut-être pas aussi droits dans leurs bottes. Car tu me l'as dit : Le colonel de Trébédan avait un sens aigu du patriotisme, du devoir, des mots tombés en désuétude de nos jours. Mais c'était gravé dans son disque dur. C'était un aristocrate, dans toute l'acception du terme, de ceux qui se font tuer plutôt que de

transiger avec l'honneur... C'est bien ça ?

De nouveau de grosses larmes roulaient sur les joues de Brigitte Abiven. Elle hocha la tête et dit dans un souffle :

— Oui...

Et elle resta, les yeux dans le vague, sans même essuyer son visage, pensant à des choses terribles.

Mary avait fini son café. Il était temps maintenant de passer sous la douche et de prendre congé.

— Tu sais, dit-elle à Brigitte, j'ai longtemps cru que Margot et toi saviez où était caché Jacky. J'ai même eu dans l'idée qu'il s'était réfugié aux *Tamaris*.

Brigitte leva lentement la tête vers elle :

— Qu'est-ce qui t'a fait croire ça ?

Mary la sentait sur la défensive.

— Eh bien, la première fois que je t'ai vue, c'était là-bas, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Tu as quitté cette maison pour t'y rendre.

— Oui.

— Mais tu es passée par la supérette avant d'y aller.

— En effet. Tu m'as donc suivie jusqu'aux *Tamaris* ?

— Même pas ! Une brave dame prénommée Marie-Thérèse qui t'a laissé son tour à la caisse m'a dit que tu te rendais à la villa fréquemment.

— Maudite pipelette ! fit Brigitte Abiven agacée.

— Elle m'a même indiqué la route, c'est comme ça que je t'ai retrouvée.

— Je vois !

— Pourquoi avais-tu acheté un plein panier de provisions pour te rendre à Saint-Méloir-des-Ondes ?

— Eh bien, parce que je risquais de rentrer tard et de trouver la supérette fermée au retour !

— C'est bien ce que je pensais, dit Mary.

Et elle ajouta, perfide :

— Mais pourquoi ton panier était-il vide lorsque tu es rentrée chez toi ?

Brigitte Abiven en resta coite.

— Mon panier, balbutia-t-elle.

— Eh oui, il était vide ! Du haut du chemin on voit tout ce qui se passe dans ta cour. Tu n'as tout de même pas tout bouffé là-bas ? Quoique, parfois l'air de la mer donne de l'appétit.

— Tu parles, l'odeur des algues vertes en décomposition !

— Tu le savais, que du haut du chemin on voit tout ce qui se passe dans ta cour ?

— Évidemment ! Mais quelle importance ?

— Eh bien, dit Mary, figure toi que c'est pour ça que j'ai planqué ma bagnole derrière un bâtiment d'élevage.

— Tu crois qu'ils pourraient venir jusqu'ici ?

Mary la regarda, incrédule : mais qu'est-ce qu'elle se figurait cette pauvre Brigitte, qu'on était dans un épisode du « Club des cinq » ? Que l'on faisait semblant ? Qu'à la fin de l'épisode les morts allaient se relever en faisant « coucou » ?

— Qu'est-ce que tu crois ? demanda-t-elle, j'y suis bien venue, moi, jusqu'à chez toi. Alors eux... ce sont de vrais pros, ne l'oublie pas.

— On dirait que tu en as peur !

— Et comment, que j'en ai peur ! Ils dégagent tant d'ondes négatives que je les sens ! Et je ne suis pas la seule, ta fille aussi, les sent. C'est elle qui, la première, m'a parlé de « forces mauvaises ». L'autre soir, près de chez la mère de Jacky, j'ai littéralement senti leur présence avant de voir leur voiture. Et quand ils se sont mis à fouiller les hôtels autour de la gare, j'ai fui comme une dératée...

Elle regarda Brigitte Abiven pour savoir si elle avait mis dans cette phrase assez de conviction pour la persuader.

— Qu'est-ce que tu t'imagines, que l'on joue aux gendarmes et aux voleurs ? Non, ce n'est pas un jeu ! Je te signale qu'il y a déjà huit morts dans cette histoire. Et quand je dis huit morts je ne parle que de ceux dont nous avons entendu parler. Oui, j'en ai peur, redit Mary. Terriblement peur. Et je t'engage à ne pas prendre cette menace à la légère.

Elle avait parlé d'une voix tendue qui impressionna Brigitte Abiven.

— D'accord, balbutia-t-elle.

Son existence de femme de magnat du cochon ne l'avait pas préparée à une telle situation.

— J'ai pensé, poursuivit Mary, que tu avais fait une provision de conserves pour regarnir le garde-manger de la villa.

Brigitte Abiven se jeta sur l'explication comme un naufragé sur une bouée :

— Mais oui...

Et Mary poursuivit, impitoyable :

— Ça s'explique, hein, c'est toujours prudent d'avoir quelques vivres d'avance.

— Oui, redit Brigitte Abiven.

— Enfin, tu n'as tout de même pas fait provision de fruits et de pain pour dans six mois !

Brigitte Abiven perdait pied :

— Mais... mais...

— Je suis casse-pieds, hein, fit Mary. Que veux-tu, c'est de la déformation. Huit ans chez les flics, ça marque ! Mais je ne suis plus flic, alors je ne poursuivrai pas l'interrogatoire plus loin. Je me suis trompée, tu m'as fait visiter *Les Tamaris*, personne ne s'y cache. N'en parlons plus.

Elle se leva.

— Cependant, dit-elle, ce que j'ai fait, quelqu'un d'autre pourrait le faire. Et ceux à qui je pense n'utiliseraient pas de la méthode douce. Ne l'oublie pas.

Elle se dirigea vers la porte :

— Je vais prendre ma douche et te dire au revoir... et merci.

Brigitte Abiven se précipita :

— Attends !

Elle avait les yeux hagards et semblait profondément remuée.

— Tu crois que...

Elle n'osait pas prononcer ce qu'elle devait considérer comme imprononçable.

— Tu crois qu'ils viendraient ici ?

Mary secoua la tête d'un air de dire : « Mais tu ne comprends donc rien ? »

— Ma pauvre Brigitte, ces types, rien ne les arrête !

Brigitte eut un sursaut de colère, elle tapa du pied sur le carrelage :

— Mais enfin merde, on est en République, en démocratie...

— Tu n’auras qu’à leur dire ça quand ils seront là si tu veux les faire rigoler, si toutefois ils te laissent parler. Écoute, je t’ai dit qu’à Rennes ils ont tenté de m’impliquer dans un trafic de drogue...

— Oui...

Brigitte Abiven haletait légèrement.

— Ensuite ils m’ont menacée par téléphone, et puis ils ont crevé les quatre pneus de ma voiture.

Brigitte Abiven ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Mary l’arrêta :

— Attends... J’ai loué une voiture à l’aéroport et je suis allée coucher incognito dans un hôtel à la gare. Le lendemain matin ils étaient là, tournant autour de ma bagnole.

— Comment l’ont-ils trouvée ? demanda Brigitte Abiven, tu m’as dit que tu en avais changé...

— C’est tout simple, dit Mary, ils n’ont eu qu’à faire le tour des agences de location avec ma description et on leur a donné mon numéro. Ensuite il suffisait de demander à tous les flics, à tous les contractuels de signaler le véhicule.

— Mais tu m’as dit... objecta Brigitte Abiven.

— Oui, dit Mary d’une voix âpre, je t’ai dit que ce n’étaient pas des flics, cependant ils utilisent les forces de police...

Brigitte Abiven se prit la tête dans les mains :

— Bon Dieu ! que tout ça est donc compliqué !

— Plus que tu ne le crois, dit Mary. Et lorsqu’ils ont trouvé ma voiture sur le parking de la gare, ils n’ont plus eu qu’à chercher l’hôtel où j’étais descendue. J’ai dû abandonner ma bagnole et fuir, tu entends, fuir ! S’ils m’avaient trouvée, ils m’auraient embarquée en plein jour. Et là...

Elle eut un geste évasif de la main, évoquant le peu de chances qu’elle aurait eu d’en sortir. Elle ne lui raconta même pas l’épisode de l’avant-veille et de son sauvetage acrobatique sur la moto d’un loubard. À quoi bon la terroriser davantage ?

— Mais pourquoi ? demanda Brigitte en se tordant les mains.

Elle en pleurait presque...

— Parce que je cherche la même personne qu’eux, Jacky de Trébédan. Et aussi parce qu’ils savent que, en général, lorsque je cherche, je trouve !

Les deux femmes se faisaient face, Mary toujours pieds nus sur le

carrelage qu'elle commençait à trouver froid, Brigitte Abiven éperdue devant ces révélations, le front luisant d'une sueur d'angoisse.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle brusquement à Mary d'une voix fiévreuse.

Elle la prit par le bras et la ramena à sa chaise.

— Encore un peu de café ?

Mary tendit sa tasse machinalement. Qu'avait-elle dit qui pût ainsi troubler Brigitte Abiven ? Celle-ci servit le café et souffla :

— Je sais où est Jacky !

Chapitre XIX

— Enfin, dit Mary, eh bien, tu en auras mis du temps !

Le calme de sa voix contrastait avec l'agitation de Brigitte Abiven.

— J'avais promis, dit Brigitte Abiven, j'avais promis à Margot et à Jacky de ne le dire à personne.

— Où est-il ?

— À Saint-Méloir...

— Aux *Tamaris* ?

— Non, juste à côté.

— À côté ?

— Oui, la grande villa blanche.

— Tiens donc !

— C'est la résidence d'été d'un dentiste de Montargis. Nous nous sommes liés d'amitié et ils nous ont confié les clefs pour les cas d'urgence.

— Si bien que le Jacky se les roule là-bas !

— Oh, il râle assez ! Mais il a failli se faire avoir par les hommes en noir et depuis il se méfie.

— Il a bien raison, dit Mary.

Elle se leva :

— Eh bien, qu'est-ce qu'on attend ?

— Qu'on attend pour quoi ?

— Mais pour y aller, pardi !

— Tu veux aller là-bas ?

— Et comment !

— Maintenant ?

— Maintenant ! Je m'habille et on y va !

Brigitte Abiven n'avait pas l'air follement enthousiaste à l'idée de retourner dans sa belle résidence de vacances, mais elle se résigna.



La voiture de location cachée derrière les bâtiments d'élevage, elles partirent dans la BMW de Brigitte Abiven. Auparavant, celle-ci avait recommandé à ses commis de ne laisser entrer personne tant que le patron ne serait pas revenu.

Le chef d'équipe, un gros type au visage rougeaud, avait grogné :

— Bien, madame...

Incroyable cet effet de mimétisme : ce type vivait depuis son enfance avec des cochons, alors il grognait ; même son nez épaté avait des allures de groin.

Il faisait toujours immuablement beau lorsqu'elles arrivèrent devant la baie du Mont-Saint-Michel. La villa jouait les belles endormies avec ses volets de bois tirés devant les fenêtres.

Brigitte Abiven ouvrit rapidement les portes-fenêtres et décrocha le téléphone. Elle forma un numéro, laissa s'espacer trois sonneries, puis elle raccrocha.

— On peut y aller, dit-elle.

Mary la suivit dans le jardin, intriguée par ce rituel de boy-scout. Il y avait, dans la haie centimètre séparant les deux propriétés, un petit décrochement invisible pour quelqu'un de non averti. Brigitte Abiven s'y glissa et Mary la suivit. Lorsqu'elles arrivèrent sur la terrasse de la villa moderne, un volet grinça, une porte s'ouvrit.

Et Mary put enfin voir Jacky de Trébédan.

Le garçon eut un mouvement de recul en l'apercevant mais la présence de Brigitte Abiven lui donna confiance.

— Bonjour Jacky, dit Brigitte en lui tendant la joue.

Ils se firent la bise et Jacky serra la main à Mary.

Brigitte Abiven fit les présentations :

— Mary Lester... Jacques de Trébédan, dit Jacky.

— Qu'on aurait aussi bien pu appeler l'Arlésienne, compléta Mary. Figurez-vous que j'avais fini par douter de votre existence.

— On ferait aussi bien de rentrer, dit Jacky.

On le sentait d'une méfiance extrême.

Ils traversèrent une immense salle de séjour et montèrent à l'étage. Jacky s'était réservé la chambre qui donnait sur le balcon en teck. Les volets à lame étaient ouverts et le soleil entraînait à flots dans la pièce toute peinte en blanc, une décoration que Brigitte Abiven devait apprécier.

Mary se posa dans un canapé de cuir blanc, Jacky sur le lit défait.

— Mary Lester, dit Brigitte Abiven, a été chargée par ta mère de te retrouver.

— Ma mère...

Jacky avait eu un geste de défiance.

— Vous allez lui dire...

— Je ne vais rien lui dire, fit Mary. Avant toute chose, je voudrais comprendre...

— Comprendre quoi ?

Le garçon regardait Mary par en dessous, comme un oiseau sur une branche, prêt à prendre son envol au moindre geste suspect.

— Détends-toi, Jacky, lui dit-elle, je ne viens pas en ennemie. Margot a dû te parler de moi.

Elle avait l'âge d'être une grande sœur, elle pouvait bien le tutoyer. Jacky hocha la tête affirmativement sans cesser d'être sur le qui-vive.

Brigitte Abiven intervint :

— Tu peux lui faire confiance, tu sais, Jacky. Elle veut vraiment nous aider, elle a réellement les moyens de le faire.

Elle ouvrit la porte :

— Moi je m'en retourne à côté. Si quelqu'un vient...

Et avant de partir elle recommanda :

— Ne parlez pas trop fort !

Elle referma la porte silencieusement et, curieusement, Jacky parut plus détendu.

— Tout d'abord, il faut que tu saches qui je suis, dit Mary. J'ai été lieutenant de police pendant huit ans, ensuite j'ai été nommée capitaine mais j'ai démissionné car trop de choses se passaient d'une façon qui ne me plaisait pas.

— Dans la police ? demanda le garçon.

— Dans la police, oui. J'ai eu à m'occuper d'une affaire qui avait des implications politiques et la façon dont ma hiérarchie a traité le problème ne m'a pas plu. J'ai préféré partir.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ?

— Du journalisme d'investigation. J'enquête sur des affaires qui n'ont pas trouvé de solution, soit parce que les gens en charge n'avaient pas su les mener à bien, soit parce qu'on les avait empêchés de les mener à bien.

— À qui pensez-vous lorsque vous dites « on » ?

— Je te l'ai dit, à des politiques. C'est justement ce à quoi tu t'es heurté. Pourquoi ? je n'en sais encore rien. Aussi je compte sur toi pour éclairer ma lanterne.

Jacky continuait de la regarder par en dessous. Il réfléchissait, assis sur son lit, une jambe repliée sous lui, ses doigts tordant et détordant nerveusement un morceau de fil de fer qui avait dû être un trombone dans une vie antérieure.

Mary eut envie de le prendre aux épaules, de le bousculer, de lui dire : « Mais crache donc ! » Ça n'était pas la bonne méthode, elle le savait, alors elle brida ses pulsions, le laissant réfléchir.

Finalement, il leva la tête, respira fort et, comme s'il se lançait à l'eau, il dit :

— Mon père est mort le onze mai mille neuf cent quatre-vingt-quinze... Mystérieusement.

— Je l'ai appris, dit Mary. Tu étais bien jeune, alors.

— J'avais quinze ans.

— Ça a dû être un choc terrible.

— Oui, dit Jacky, le visage fermé. Mon père et moi nous étions très proches. Il s'est toujours occupé de moi, c'était un type formidable.

Il laissa passer un temps de silence et poursuivit.

— Un an avant sa mort, le Parlement de Bretagne avait brûlé. Vous avez sûrement entendu parler de cette catastrophe.

— En effet.

— Mon père était parmi les premiers sur les lieux. Toute la journée, avaient eu lieu des manifestations de marins pêcheurs. La version officielle veut que cet incendie ait été provoqué par des fusées de détresse tirées par les marins pêcheurs contre le bâtiment, ce que mon père contestait formellement, conforté en cela par un rapport des sapeurs pompiers d'Ille-et-Vilaine. D'autant qu'il avait mis la main sur un document exceptionnel, celui d'un amateur qui avait filmé l'incendie dès le départ du feu. Or, sur cette cassette, on voyait très bien le feu se déclarer aux quatre coins de la toiture en même temps. Il était donc persuadé que cet incendie avait été provoqué par des engins incendiaires explosant simultanément.

— Mais qui avait pu disposer ces bombes ? demanda Mary.

— N'importe qui. Le Parlement avait été ouvert toute la journée, n'importe quel saboteur avait pu se glisser dans les combles. À plus forte raison s'il s'agissait de professionnels du sabotage, et c'en étaient,

car mon père connaissait l'un d'entre eux.

— Comment cela ?

— Il avait servi avec lui dans les commandos, au Tchad. Un type peu recommandable, une tête brûlée qui adorait les coups tordus.

Selon mon père, poursuivit Jacky de Trébédan, l'incendie du Parlement de Bretagne avait été soigneusement programmé. Il s'agissait de détruire des preuves de malversations commises par, ou du moins au profit d'hommes politiques de tout premier plan. Le procédé a fait ses preuves, les archives d'une grande banque ont brûlé elles aussi, à Paris, entraînant la disparition de documents impliquant des politiques et intéressant la justice. Dès que quelque chose embarrasse, dans ce pays, on brûle ! Ensuite, les hommes politiques font mine de s'indigner que les voitures s'envolent en fumée dans les banlieues !

Il eut un petit rire désabusé :

— L'exemple vient de haut !

— Tu as donc parlé de ça avec ton père ?

— C'est lui qui m'en a parlé. Il voulait que je sache qu'il avait constitué un dossier contenant des preuves accablantes pour le donneur d'ordre : confession enregistrée en vidéo du poseur de bombes incendiaires, film de l'incendie prenant en même temps aux quatre coins du bâtiment et, surtout, une liasse de documents portant sur des versements de sommes colossales effectués dans des banques suisses...

Quand on détient de tels documents, pensa Mary, on ne fait en général pas de vieux os. Elle regarda Jacky de Trébédan : Dommage ! Il était encore mieux que sur la photo. Blond roux, les cheveux coupés court, une fossette à la pointe du menton, des yeux bleu vert, un sourire éblouissant. Oui, dommage !

Soudain, dans le silence, ils entendirent des éclats de voix. Jacky voulut se précipiter, Mary le retint, lui intima le silence. Ils passèrent dans une petite chambre donnant sur l'arrière de la maison d'où, par une lucarne de toit, on pouvait voir le chemin menant aux *Tamaris*.

Mary se sentit devenir pâle, elle sentit ses genoux trembler. Néanmoins, elle risqua un œil par la lucarne. Une grosse Peugeot noire bouchait tout le chemin. Un type, tout de noir vêtu, aux cheveux coupés ras, des lunettes solaires sur les yeux, fumait, le coude appuyé sur la portière ouverte.

Mary repoussa Jacky qui voulait regarder. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention. Le garçon aussi était paniqué. Elle lut sur ses

lèvres :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle répondit de la même manière :

— Rien !

Ils attendirent quelques minutes, regardant sans être vus. Deux autres individus taillés sur le même modèle rejoignirent le premier. Après une brève concertation, la voiture s'en fut.

Jacky se précipita :

— Je vais voir Brigitte !

Elle le retint de nouveau :

— Surtout pas !

Il s'énerva :

— Elle est peut-être blessée, elle est peut-être morte !

— Si elle est morte, dit Mary, on ne peut plus rien pour elle. Mais je ne crois pas qu'ils aient porté la main sur elle.

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

Il piaffait d'impatience comme un pur-sang fougueux.

— Ils ne l'auraient pas laissée vivre, dit-elle, ces gens-là ne laissent pas de témoins derrière eux. Et s'ils l'avaient tuée, ils auraient fait passer le crime pour un accident. Je te parie qu'à cette heure, si Brigitte était morte, *Les Tamaris* seraient déjà en flammes. Le feu dissimule tant de choses. Ce sont des flambeurs, ces types, des pyromanes !

Le silence se fit, puis une voix monta du jardin, une voix qui chantait à tue-tête :

— *Moi qui t'aimais tant, mon bel amour mon amant de Saint-Jean...*

Ils se regardèrent, soulagés, et revinrent dans la pièce de devant. Brigitte Abiven descendait le jardin, se dirigeant vers la mer, le sécateur à la main, coupant une pousse de-ci, de-là.

— *Je restais figée, sans volonté sous ses baisers...*

Quand on connaissait un peu les secrets de Brigitte Abiven, c'était là une chanson de circonstance. Jacky de Trébédan la regardait, encore tendu.

Mary dit en souriant, soulagée :

— Je n'ai jamais été aussi heureuse d'entendre quelqu'un chanter aussi faux.

Chapitre XX

Ils reprirent place, elle sur le canapé, lui sur le lit.

— Ton père avait donc un dossier accablant pour les incendiaires du Parlement de Bretagne ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Que comptait-il en faire ?

— Il a longuement réfléchi à la question et il est arrivé à la conclusion suivante : S'il rendait publics ces documents, ils seraient soit étouffés, soit la cause d'un scandale énorme. En tout état de cause, sa vie et celle de sa famille seraient en danger...

Il regarda Mary droit dans les yeux :

— Voyez-vous, mon père avait un sens du devoir, de l'honneur, de la patrie, qu'on ne rencontre plus guère de nos jours. Il m'a expliqué que les sommes volées à l'État ne seraient jamais rendues et qu'un scandale politique serait préjudiciable au pays.

— Donc, il ne voulait rien faire de ces documents ?

— Attendez, dit Jacky. Il m'a expliqué également que celui qui avait agi de manière aussi vénale et aussi vile ne devait pas passer pour un grand homme au regard de l'histoire. Donc il faudrait conserver ces documents pour que les générations futures soient édifiées avec certitude.

— Il t'a aussi expliqué comment il convenait de t'y prendre pour que ces documents ne soient pas détruits ?

Jacky hocha la tête négativement.

— Non, il n'en a pas eu le temps. La liasse de feuillets qu'il avait récupérée provenait d'un lot sauvé par les pompiers, que l'autorité militaire avait fait transporter au camp de la Lande d'Oué. Les pompiers s'étaient donné bien du mal pour rien : L'autorité supérieure avait donné l'ordre d'incinérer les documents qui n'avaient pas été détruits dans l'incendie. Pour le malheur de mon père, pour notre malheur, l'officier dépositaire de ces documents en avait dressé l'inventaire. Et il a eu la mauvaise idée de repointer les dossiers avant cette incinération. Ceux-ci étant répertoriés, il s'est tout de suite rendu compte qu'il manquait cette liasse...

— Un fonctionnaire consciencieux, c'est pas de chance, dit Mary.

— Ce n'était pas un fonctionnaire, c'était un militaire...

— Qu'importe, c'est pas de chance quand même !

— Oui. Et ça, mon père ne s'y attendait pas. Il pensait qu'on allait balancer tout ça en vrac au four et que la cause serait entendue.

— Mais comment l'a-t-on soupçonné de ce détournement ?

— Ils n'étaient que deux à avoir la clé du local en question, le chef de corps et mon père.

— Et le chef de corps s'est empressé de faire porter le chapeau à ton père.

— Pour ne pas être mouillé lui-même par la suite, dit Jacky.

— Probablement...

— Dès qu'il a eu connaissance de ce second inventaire, dit Jacky, mon père m'a prévenu que les choses risquaient de tourner mal et que, s'il lui arrivait malheur, il conviendrait de mettre le paquet en sécurité.

— Et il est en sécurité ?

— Oui.

C'était un « oui » sans équivoque. Le garçon était sûr de sa cachette.

— Bon, dit Mary, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Jacky haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Tu ne vas tout de même pas rester dans cette maison éternellement.

— Ils finiront bien par se fatiguer, risqua-t-il sans conviction.

— N'en crois rien, dit Mary. Je connais ce genre de types, ce sont des chiens, ils ne te lâcheront pas.

— Je pourrais filer en Angleterre, risqua-t-il.

— Où tu jouerais au foot...

— Que voulez-vous que je fasse d'autre ?

— Mais mon pauvre Jacky, ils seront sur tes talons avant huit jours ! Ça n'est pas la Manche qui va les arrêter ! Tu pourrais même filer en Australie ou au Brésil, ils te retrouveraient.

Jacky avait l'air bien embêté. Il ne se déferait donc jamais de ces salopards ?

Mary demanda :

— Comment t'ont ils abordé ?

— Voici deux mois, ils sont venus à la maison. Ils sont entrés en force, Keita a voulu s'interposer mais ils lui ont braqué un automatique sur le ventre.

— Keita ?

— Oui, Keita Abassam, le grand basketteur.

— Ah oui...

— Ils ont fouillé toute la maison. Ma mère pleurait, ils l'ont giflée, c'était horrible. Et puis Keita a essayé de se rebeller, ils l'ont assommé à coups de crosses et ils l'ont fini à coups de godasses par terre. J'ai réussi à me barrer avant qu'ils ne s'en prennent à moi. Ils m'ont donné la chasse, mais je cours vite, dit-il fièrement.

Forcément, un footballeur professionnel !

— C'est là que tu es allé chez Margot ?

— Oui, mais ils sont venus roder dans le quartier, et j'ai compris que je n'étais plus en sécurité à Rennes.

— Je suppose que c'est Margot qui a eu l'idée de t'héberger ici ?

— Oui, elle en a parlé à Brigitte qui voulait, elle, que je m'installe aux *Tamaris*. Mais si le père Abiven m'avait trouvé chez lui, je ne vous dis pas la sérénade !

— Tandis que dans une villa inoccupée, c'est une très bonne idée.

Brigitte Abiven remontait l'allée ; elle avait cessé de chanter et regardait vers la fenêtre où se trouvait Mary. Celle-ci lui fit un petit signe de la main.

Deux gros pigeons roucoulaient sur la branche du cyprès et il semblait que, dans le gros chêne, la construction d'un nid de pie était bien avancée. Ah, le printemps n'était plus loin !

— Qu'est-ce que je peux faire de ce dossier ? demanda Jacky.

Il semblait maintenant faire confiance à Mary Lester.

— Je vais y réfléchir, dit-elle. Tu l'as bien caché, mais sous combien de temps peux-tu l'avoir ?

— Rapidement.

— Rapidement c'est quoi ? Une heure ? Un jour ? Une semaine ?

— Non, pas une semaine.

— Un jour ?

Il secoua la tête affirmativement.

— Bon... dit-elle, je vais aviser.

Ils descendirent dans la grande salle de séjour où Brigitte Abiven vint les rejoindre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Mary.

— Tes copains à la Peugeot, dit Brigitte. Ah, c'est qu'ils étaient à peine aimables ! J'ai dû les remettre en place.

— En effet, on a entendu.

— Je leur ai fait faire la visite de la maison, comme à toi, dit-elle à Mary. On aurait dit que je voulais la vendre !

— Et ils ne voulaient pas acheter ?

— Non !

Elles se mirent à rire.

— Dommage, dit Brigitte Abiven.

— Ils t'ont dit qu'ils cherchaient Jacky ?

— Oui, et je leur ai demandé pourquoi.

Elle regarda Jacky :

— Il paraîtrait que tu aurais fauché quelque chose qui leur appartient.

— Moi ? dit Jacky indigné, je n'ai jamais rien fauché à personne !

— Non, pas toi, ton père !

— Mon père n'était pas un voleur, fit-il, farouche.

— C'est ce que je leur ai dit ! Mais ils prétendent que tu détiendrais des documents qui intéressent la Défense nationale et que ça pourrait te coûter cher.

Jacky regarda Mary comme pour chercher du secours.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, c'est du bluff. Ça ne tient pas la route, cette histoire.

Le soleil teintait l'horizon de pourpre. C'était l'heure à laquelle Brigitte Abiven rentrait, d'ordinaire. Jacky de Trébédan s'apprêtait à une nouvelle soirée en tête à tête avec la télé et des conserves.

Mary monta à l'arrière de la BMW et se coucha sur les sièges jusqu'à ce que la voiture soit sur la grand-route. Alors elle se redressa.

Brigitte Abiven la regarda dans le rétroviseur et demanda :

— Alors, je te garde ce soir ?



Lorsqu'elles arrivèrent à l'exploitation, Lucien Abiven était déjà monté se coucher.

Les deux femmes dînèrent en tête à tête dans la cuisine. Mary regarda sa nouvelle amie :

— Tu as meilleure mine, dit-elle, l'air de la mer t'a fait du bien.

— L'air de la mer, répéta Brigitte Abiven d'un air de doute, tu parles. C'est ta présence qui me fait du bien ! Avoir quelqu'un à qui parler ! Et puis, j'ai l'impression de vivre un roman d'aventures. Ça me change de mon train-train, je te jure !

Elle mangeait avec appétit les spaghettis bolognaise qu'elle avait préparés. Elle avait ouvert une bouteille de Bordeaux, comme si on fêtait un heureux événement.

Pourtant Mary était soucieuse. Que faire de ces documents pour les mettre à l'abri ?

Brigitte la regarda :

— Tu ne dis rien ?

— Je réfléchis.

— Ce que je ne comprends pas, dit Brigitte Abiven, c'est qu'ils ont mis sept ans à réaliser que ces documents étaient dans la nature.

— Eh ! dit Mary, ne cherche pas ! Les élections présidentielles approchent, un dossier aussi explosif sorti en temps opportun peut faire basculer l'opinion. Quelqu'un a dû en prendre subitement conscience.

La maison était silencieuse, on entendait vaguement un ronflement assourdi.

Mary tendit l'oreille :

— Qu'est-ce que c'est ?

Brigitte Abiven sourit :

— C'est Lucien.

— Ben dis donc, fit Mary admirative, il a un bon sommeil, cet homme !

— Oui, et il entend que ça se sache. Même à deux chambres de la sienne, il arrive à m'empêcher de dormir.

Puis elle redemanda :

— Eh bien alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Mary se leva :

— On va se coucher. La nuit porte conseil.

Lorsqu'elle se réveilla après un sommeil sans escale, elle se sentit l'esprit plus clair.

Après son petit déjeuner, elle passa plusieurs coups de téléphone, puis elle avertit Brigitte Abiven qu'elle s'en retournait à Quimper.

Celle-ci fut horriblement déçue et se désola :

— Tu nous laisses tomber ?

— Pas du tout. Je serai là demain et j'espère que demain soir, toute menace sera écartée.

— Tu as trouvé tout ça cette nuit ?

— En quelque sorte. Mais ça va être assez tendu, il faut que tout soit bien mis au point.

Chapitre XXI

À la troisième sonnerie, Margot décrocha. Après avoir pris congé de Brigitte Abiven, Mary s'était arrêtée sur la place du bourg, à Plouër-sur-Rance, où il y avait une cabine téléphonique à cartes.

— Ah, dit Mary, enfin ! Mais qu'est-ce que tu fous, Margot ?

Elle entendit une sorte de sanglot dans l'appareil, puis :

— C'est toi, Mary ?

— Oui. Où es-tu ? Ça fait deux jours que je cherche à te joindre.

— Je suis chez une copine.

— Tu n'es pas rentrée chez toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— La voiture noire...

Nouveau sanglot.

— Tu veux dire la Peugeot ?

— Oui. Elle stationne sous mon appartement depuis deux jours.

— Depuis deux jours ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Je la vois.

Mary s'impatienta :

— Mais où es-tu, à la fin ?

— Je te l'ai dit, chez une copine qui habite juste en face de chez moi. Tu sais, la barre d'immeubles...

— Je vois.

En face de la tour, il y avait des bâtiments de quatre étages, plus anciens que l'immeuble où habitait Margot.

Soudain une idée traversa la tête de Mary :

— Ils y étaient hier après-midi ?

— Oui, ils n'ont pas décollé de là, je te dis !

— Et tu les vois bien ?

— Et comment ! Ils sont trois, et sortent à tour de rôle pour aller acheter des sandwiches ou des cigarettes.

— Dis-moi, Margot, est-ce que, de là où tu es, tu peux lire le numéro d'immatriculation de la Peugeot ?

— Oui.

— Eh bien, lis-le !

Margot énonça :

— 6688 AZX 75.

Mary sursauta :

— Ce n'est pas possible !

Et Margot s'indigna :

— Dis tout de suite que je ne sais pas lire !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire !

— Qu'est-ce que tu as voulu dire, alors ?

— J'ai voulu dire que cette voiture ne saurait être en deux endroits à la fois !

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, dit Margot à Mary.

— Il se trouve, fit Mary, que depuis deux jours je suis à Plouër-sur-Rance.

— Qu'est-ce que tu fabriques là-bas ?

— J'ai pris pension chez tes parents.

Il y eut un blanc sur la ligne.

— Mes parents, dit enfin Margot.

— Oui. Brigitte, ta mère, m'a invitée, j'ai même dormi dans ton lit. Je suis allée avec elle aux *Tamaris*. Ça te dit quelque chose ?

— Oui, souffla Margot.

— Et j'ai vu qui tu sais, dit encore Mary. Nouveau blanc, seulement troublé par le bruit d'une respiration oppressée.

— Pourquoi ne pas m'avoir tout raconté ? reprocha Mary. Ça m'aurait bien simplifié la vie, tu sais.

Margot se taisait. Enfin elle risqua :

— Je ne savais pas dans quel camp tu étais.

— Bon, ça va ! coupa Mary. Ce qui est fait est fait. Maintenant ce qui compte, c'est ce qu'on va faire. On sait qu'il y a au moins deux équipes sur le coup.

— Deux équipes ?

— Oui, celle qui est en bas de chez toi, et celle qui est venue hier après-midi à la villa.

— Parce qu'ils sont venus...

— Aux *Tamaris*, oui. Et ils ont cuisiné ta mère. Heureusement, elle a du sang-froid et elle ne s'est pas coupée.

— Et...

— ... Il va bien.

Sa voix se fit plus chaleureuse :

— Je dois dire qu'il est très sympathique. Ce qui m'inquiète, poursuivit-elle, c'est qu'il y a deux bagnoles identiques portant la même immatriculation.

— Mais normalement ça ne se peut pas ! s'exclama Margot.

— Normalement non, mais je crains bien qu'il n'y ait pas grand-chose de normal dans cette affaire.

— Deux voitures, redit Margot.

— Oui, fit Mary, ou trois, ou quatre. Les méthodes de ces messieurs n'ont rien d'orthodoxe.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Margot d'une petite voix.

— Rien, dit Mary. Ne bouge pas. Tu es sûre de ta copine ?

— Oui.

Mary insista :

— Sûre sûre ?

— Oui, redit Margot. Elle ne sait même pas que je squatte chez elle. Elle est partie pour un stage de quinze jours à Londres et elle m'a confié ses clés.

— Bon, alors, ne bouge pas.

— Qu'est ce que tu vas faire ?

— Un aller-retour à Quimper.

— Quand est-ce que tu reviens ?

— Demain. Je te contacte dès que je suis là.

Elle raccrocha, monta dans sa voiture et prit la route de Quimper.



Deux heures plus tard elle arrêta la Twingo devant l'agence Avis près de la gare de Quimper.

Puis, d'une cabine, elle appela Fortin :

— Allô, Jipi ?

— Mary ! Où es-tu ?

— À la gare. Est-ce que tu peux venir me chercher ?

— Sûr !

Elle sentit dans la brièveté de cette réponse toute la joie qu'il avait à la retrouver. C'est que depuis le départ de Mary Lester, la vie paraissait bien fade au lieutenant Fortin !

L'aller-retour qu'il avait fait à Rennes, ce combat bref mais violent face aux voyous, l'avait complètement requinqué. Le lieutenant Fortin était un homme qui avait besoin d'action.

Lorsque Mary le vit arriver au volant de sa vieille Renault Break, elle ressentit un plaisir intense : Ça y était, une fois encore l'équipe était reconstituée.

Puis elle eut un instant de doute : Fortin la suivrait-il cette fois ?

Il sortit de sa voiture toujours aussi massif, aussi impressionnant, et se pencha pour faire la bise à Mary Lester.

— Mary... dit-il en la tenant à bout de bras.

Il y avait de la vénération dans sa voix.

Elle en fut tout émue et, pour que ça ne se voie pas, se força à le rudoyer un peu :

— Allons, ça va les effusions ! Je suis ici pour affaires sérieuses, mon grand !

Il ouvrit la porte du break, la laissa s'asseoir, et il reprit sa place au volant. Puis il regarda Mary de profil, la trouvant plus charmante que jamais :

— Raconte, dit-il.



Elle se tourna à son tour vers lui et accusa :

— Tu as grossi !

— Moi ? dit Fortin en se regardant dans le rétroviseur.

Il s'était attendu à tout, sauf à cette appréciation peu flatteuse.

— Oui, toi.

Il la regarda, se regarda de nouveau dans le rétro, vaguement inquiet :

— Tu trouves ?

Elle concéda :

— C'est peut-être une idée que je me fais ! je ne m'en étais pas aperçue l'autre soir.

— Ouais, fit Fortin, parce que sur ma balance, j'aurais plutôt perdu deux kilos. Sur celle de la salle, ce serait le statu quo !

Il parlait bien sûr de la salle de gym où il passait le plus clair de ses loisirs.

Elle tâta son épaule musculeuse et dit avec une moue :

— Ouais, enfin, deux kilos de plus ou de moins, sur une telle masse...

Il comprit qu'elle le charriait et il se mit à rire :

— Tu ne m'as tout de même pas fait venir ici pour surveiller l'évolution de mon poids ?

— Non.

Elle prit un air grave :

— Le type que nous avons interrogé l'autre soir...

— Momo ?

— Lui-même...

Elle le regarda gravement et laissa tomber :

— Il est mort.

Fortin tressaillit :

— C'est pas vrai !

— Si, c'est vrai. Et ses trois collègues aussi.

— Les trois...

— Les trois gaziers que tu as assommés, oui.

— Merde ! dit Fortin en tirant une longue figure.

— Je te rassure tout de suite, dit Mary, nous n'y sommes pour rien. Ils ont été retrouvés brûlés dans une voiture volée qui avait percuté un arbre.

Fortin soupira longuement :

— Ben dis donc, j'aime autant ça !

— Moi aussi. Il n'aurait plus manqué que Mercadier tente de nous coller ces quatre morts sur le dos ! Cependant, je voudrais bien savoir qui les a collé dans cette voiture et ensuite, qui a mis le feu à la voiture.

— Mais tu m'as dit...

— Je t'ai dit que ça ressemblait à un accident, je ne t'ai jamais dit que c'en était un.

— Je n'y comprends rien, dit Fortin en secouant sa grosse tête.

— Ça ne m'étonne pas. Jacques de Trébedan, ça te dit quelque chose ?

— Jacky ? s'exclama Fortin.

— Tu le connais donc si bien que ça ?

Elle savait que Fortin, toutes affaires cessantes, épluchait *l'Équipe* chaque matin.

— Il n'a pas reparu à l'entraînement avec son club depuis près de deux mois.

Il fixa Mary :

— Tu sais où il est ?

— Hon hon.

— Ça veut dire quoi, ça ?

Il s'énerva :

— Parce que si tu sais où il est, faut le dire !

Elle posa sa petite main sur le poignet épais de Fortin :

— Ne nous emballons pas, mon vieux Jipi.

— Comment ! fit-il, agacé. Son club a besoin de ses services, je t'assure. S'il ne revient pas d'ici la fin de la saison, c'est la descente assurée.

Elle ironisa :

— La descente aux enfers ?

— Presque. La descente en deuxième division.

— Bof, fit-elle d'un ton détaché, ça n'est pas si grave !

— On dit ça, fit Fortin, mais après, pour remonter, il faut se battre comme des chiens.

— À ce point !

— Plus encore.

— Dis-moi, il est si bon que ça, ce footeux ?

— S'il est bon ? Vingt Dieux ! Un type qui court le cent mètres en moins de onze secondes, qui saute deux mètres en hauteur et qui frappe des deux pieds comme une mule, il n'y en a pas trente-six en France ! Et je ne te parle pas de son jeu de tête.

— Forcément, fit Mary, s'il saute deux mètres...

Fortin la regarda en biais :

— Tu peux rigoler... ce type a un potentiel athlétique hors du commun. En plus, il a un de ces touchers de balle...

Il y avait de la vénération dans la voix du lieutenant Fortin qui ajouta :

— C'est un international en puissance capable de faire exploser n'importe quelle défense !

Puis il lui prit le bras :

— Toi, tu sais où il est !

— Peut-être, dit Mary sans se mouiller.

Elle sentit la poigne formidable de Fortin se resserrer sur son bras. Elle se dégagea :

— Aïe, tu me fais mal, grosse brute !

Elle se massait le poignet en grimaçant.

— Je t'ai à peine touchée, protesta-t-il.

— Ça va !

— Et, poursuivit-elle, que dit-on dans le milieu du foot de cette disparition ?

— On pense qu'il aurait pu partir en Angleterre et on le dit, mais sans trop y croire.

— Alors, pourquoi le dit-on ?

— Simplement parce qu'il n'y a pas d'autres explications.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Moi ?

Il réfléchit et dit :

— Il y a deux équipes qui descendent cette année. Or, il y en a sept ou huit sur le fil du rasoir. Pour l'une d'entre elles, l'affaire est réglée : ils ne reviendront pas, trop de retard. Mais parmi les autres, le Stade Rennais est en position plus que critique. Moi je pense que ce sont les dirigeants d'une de ces équipes qui ont éliminé Jacky pour qu'il ne

termine pas le championnat.

Et il poursuivit :

— Parce que si Jacky joue, je te parie ma paye que le stade Rennais ne descendra pas !

— Et quand tu dis qu'on l'a « éliminé », à quoi tu penses ?

Mary se passa le pouce en biais sur la gorge en tirant la langue dans un geste explicite :

— Zigouillé ?

— Oh non ! s'exclama Fortin douloureusement. Oh non ! pas un type comme ça !

— Alors, comment l'aurait-on « éliminé » ?

— Je ne sais pas, moi, en lui refilant un paquet de pognon pour qu'il se retire du circuit un moment.

Elle s'étonna :

— Ces méthodes ont vraiment cours ?

Fortin hocha la tête :

— Avec les dérives actuelles dans le foot professionnel... Certains dirigeants qui ne sont vraiment pas clairs. Il y a de telles masses de pognon en jeu !

Il la regarda :

— On peut tout imaginer.

— Tu y crois vraiment ? demanda Mary.

Fortin haussa les épaules :

— Faute de trouver autre chose, oui.

— Et si je te disais que sa vie est réellement en danger, dit Mary lentement.

Fortin faisait tourner son poing droit dans sa paume gauche. Son regard était dur maintenant, un vrai regard de flic américain, pensa Mary.

— Et qui est derrière tout ça ? demanda-t-il trop doucement.

— Tes confrères de l'ombre, aux tenues noires, aux voitures noires, aux noirs desseins. Ceux qui empilent quatre loubards dans une bagnole, qui la précipitent contre un arbre et qui y mettent le feu.

— Non ! dit Fortin, tu crois que ça se tient ?

— Et comment que ça se tient !

— Ils n'ont pas de nom, bien sûr, dit le grand lieutenant.

— Non, dit Mary. Mais pour exister, ils ont besoin d'une façade.

— Une façade ?

— Oui, un mec du bâtiment qui fait jouer la police dans leur camp sans qu'elle en sache rien.

Fortin plissait le front. Un mec du bâtiment ?

Décidément, pensa Mary, ce bon Fortin a beau avoir fait des progrès, il ne pige pas toujours tout au quart de tour.

— Tu vois, poursuivit-elle, à Rennes ces types m'ont repérée. J'ai donc dû plonger dans la clandestinité, louer une bagnole chez Hertz. Eh bien ! En l'espace d'une nuit, ils savaient que j'avais loué cette bagnole, ils en possédaient le numéro et, au matin, deux contractuels signalaient que je stationnais dans le quartier de la gare. Moins de cinq minutes après, la Peugeot noire dont je t'ai communiqué l'immatriculation était sur place et trois types entreprenaient de visiter les hôtels. J'ai eu du pot, j'ai pu, depuis la fenêtre de ma chambre, voir le contractuel s'arrêter devant ma voiture et téléphoner.

— Ça veut dire que les contractuels aussi sont dans le coup ?

Mary se retint de demander s'il fallait lui faire un dessin. C'était à désespérer.

— Les contractuels ont exécuté les ordres, expliqua-t-elle patiemment. On leur a demandé de repérer une Opel Corsa immatriculée chez Hertz, ils l'ont repérée et signalée. Ils n'avaient pas à se demander pourquoi. On agit ainsi, tu le sais bien, pour des voitures volées...

— Ouais, dit Fortin en contemplant ses doigts épais. Mais alors, ce qui nous intéresse...

— Ce qui nous intéresse, c'est celui qui a donné l'ordre, tu comprends, celui qui a répercuté l'information aux types en noir.

— Tu le connais ? demanda Fortin d'un air rancunier.

— Oui, et toi, tu le connais aussi.

— Moi ?

— Oui, Momo m'a donné son nom.

Fortin se redressa :

— La gonzesse qui est commissaire ?

— Lucile Darle, oui. Quant à l'autre, tu le connais depuis longtemps.

— Ah ouais ? Et comment qu'il s'appelle ?

— Mercadier.

Chapitre XXII

Fortin fit un bond et son siège malmené protesta en grinçant :

— Nom de Dieu ! jeta-t-il. Encore ce maudit fils de pute ?

— N'insulte pas sa mère, dit Mary, c'est peut-être une femme très bien.

— J't'en foutrais des femmes très bien ! gronda-t-il, rien que pour avoir mis au monde une saloperie pareille, elle devrait prendre perpète !

— Oh, Jipi, tu es toujours excessif, dit Mary. Pauvre femme, tu ne trouves pas qu'elle est assez punie d'avoir un tel rejeton ?

— Tu as raison, dit Fortin soudain calmé, mais quand même, ce Mercadier...

On sentait qu'il se souvenait l'avoir tenu au col et qu'il regrettait de ne pas lui avoir alors asséné le lot de baffes qu'il méritait.

Il revint vers Mary :

— Mais pourquoi veulent-ils effacer Jacky ?

— Pour faire court, dit Mary, parce qu'il détient un secret d'État que certains clans politiques ne voudraient pas voir remonter à la surface. Surtout en cette période d'élections.

— Mais alors, il n'a qu'à le leur balancer, son secret d'État, qu'est-ce qu'il en a à foutre ? Après, il aura la paix.

— Peut-être, dit Mary, mais une chose est sûre, s'il fait ça, il ne sera pas en paix avec sa conscience.

— Sa conscience ?

— Il a promis à son père, juste avant sa mort, de respecter ses instructions...

— Et ces instructions sont...

— Conserver ces documents pour la postérité.

— Oh là là ! dit Fortin impressionné par le mot. Mais alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Tu as dit « on », demanda Mary saisissant la balle au vol.

— Parfaitement.

— Tu reviendrais avec moi à Rennes ?

— Et comment !

— Le patron ?

— Je m'en arrangerai. J'ai des jours de récup' en retard, et puis, j'ai droit de tomber malade, non ?

— Et Madeleine ?

— Madeleine ? Humph... Madeleine...

Fortin semblait plus embarrassé d'avoir à expliquer son absence à sa femme qu'à son patron.

— Je lui expliquerai.

— Bon, dit Mary, alors départ demain à huit heures. Tu passes me prendre ?

— Chez toi ?

— Oui.

— Banco ! dit le grand lieutenant en démarrant.



Ils arrivèrent à Saint-Méloir-des-Ondes peu avant onze heures du matin. Mary fit arrêter la voiture à quelque distance de la villa *Les Tamaris*. Ensuite, accompagnée de Fortin, elle revint à pied jusqu'à la barrière qu'elle escalada allègrement.

— Allez, viens ! ordonna-t-elle à Fortin lorsqu'elle fut dans le jardin.

Le grand lieutenant s'enleva d'un bond et retomba avec une souplesse qu'on n'aurait pas soupçonnée chez un type de cette corpulence.

Elle l'entraîna jusqu'à la haie et ordonna :

— Passe-moi ton portable.

— Tu n'as pas le tien ?

— Non. Je pense que je suis sur écoute.

— Hé, dit Fortin en lui tendant son appareil, tu n'oublies rien, toi, hein ?

— J'essaye, dit-elle laconique.

Elle forma un numéro, laissa passer trois sonneries, puis raccrocha.

Fortin s'inquiéta :

— Il n'y a personne ?

— Tout va bien, ne t'en fais pas. Attends-moi ici.

Elle passa par le trou de la haie et vit la tête inquiète de Jacky dans l'embrasure de la porte.

— C'est moi, Jacky.

La porte s'ouvrit :

— Ah !

Le garçon paraissait soulagé.

— Je suis venu te chercher, dit-elle.

— Où va-t-on ? demanda-t-il sur la défensive.

— Là où les hommes en noir ne pourront pas t'atteindre. Il faudrait que tu prennes les documents.

— Maintenant ?

— Oui. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Ah, ajouta-t-elle, il y a un copain qui m'accompagne.

À nouveau Jacky parut inquiet.

— Un flic ?

— Oui, mais il n'est pas en mission officielle. Il est venu me donner un coup de main. Tu peux lui faire entièrement confiance.

Elle le regarda :

— Tu me crois ?

Après un temps d'hésitation, il hocha affirmativement la tête.

— Alors, va chercher tes documents.

— Bon...

Elle le vit s'éloigner vers le gros chêne où Mary avait vu un nid de pie. Il embrassa le tronc et s'éleva jusqu'à une basse branche. Puis, de branche en branche, avec une agilité incroyable, il s'enleva jusqu'au nid de pie. À cet endroit les branches devenaient minces et pliaient sous son poids. Mary, le cœur serré, pensa que si une branche se brisait, la carrière du footballeur d'élite s'arrêterait net. Mais Jacky n'avait pas le vertige et la branche tint bon. Il sortit du nid un paquet qu'il glissa dans sa chemise et redescendit avec la même agilité.

Il tendit le paquet à Mary. C'était un rectangle ayant la forme d'une feuille de courrier, épais de trois ou quatre centimètres, soigneusement enveloppé dans un plastique bulle scellé par de fortes bandes adhésives.

— C'est donc ça ? demanda Mary.

— Oui. Ça contient deux cassettes vidéo, les documents qui auraient dû brûler et la confession signée du type qui a déposé les engins incendiaires sous les combles du Parlement de Bretagne.

— Tu les as vus, ces documents ?

— Non. Le paquet est tel que l'avait fait mon père. Je ne l'ai pas ouvert, je n'ai rien regardé. C'est pas mes oignons.

— Bon, dit Mary, habille-toi et prends l'essentiel de ce que tu dois prendre. On s'en va.

— Où ça ?

— Je te l'ai dit, dans un endroit où tu seras en sécurité.

— Et la maison ?

— Laisse tomber, Brigitte s'en occupera.

— Et Margot ?

— Tu la reverras bientôt. Grouille.

Jacques de Trébédan eut un mouvement de recul quand il aperçut Fortin.

— Tiens, dit-elle au footballeur, je te présente un de tes plus chauds admirateurs.

— Salut, dit Fortin en lui tendant la main.

Jacky sourit en lui rendant son salut. Il avait l'air rassuré, en confiance. Lorsqu'ils furent installés dans le break Renault, Fortin demanda :

— Et maintenant ?

Mary regarda sa montre :

— À l'aéroport ! Roule tranquille, Fortin, c'est pas le moment de se faire arrêter par les flics, on est dans les temps. Et toi, Jacky, si tu vois une Peugeot noire, fais comme moi, couche-toi sur la banquette.

La précaution n'était pas inutile, une grosse Peugeot noire immatriculée 6688 AZX 75 était postée à l'entrée de l'aéroport.

— Merde ! dit Mary.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Fortin.

— Va te poser sur le parking longue durée, il faut que je réfléchisse.

Et, lorsque la voiture s'immobilisa, elle ordonna en tendant la main :

— Ton téléphone, Jipi !

Elle forma son numéro et eut immédiatement son correspondant.

— Vous m'attendez ? Où êtes-vous ? En bout de piste ? Et vous devez décoller dans le quart d'heure qui vient ? Bien, on arrive.

Jacky la regardait, inquiet.

— Quel est le problème ? demanda Fortin.

— Le problème, dit Mary, est qu'un avion nous attend en bout de piste, et qu'on ne peut pas l'approcher sans que les méchants nous voient.

— Tu veux que je m'occupe des méchants ? demanda Fortin.

— Comment ça ?

— Tu vas voir...

Mary le regarda, méfiante. Qu'est-ce que Fortin pouvait bien avoir imaginé ?

Il paraissait prendre le commandement des opérations :

— Descendez tous les deux, je vais rouler au pas et immobiliser leur voiture. Vous aurez quelques minutes pour aller jusqu'à votre avion.

Il les regarda en souriant et dit :

— Merde !

C'était sa façon de leur souhaiter bonne chance.

La Peugeot occupait un endroit stratégique, juste à l'entrée de l'aéroport, collée contre un mur pour ne pas gêner la circulation intense qu'il y avait en ces lieux.

Fortin monta à l'abordage : le break Renault vint délibérément s'écraser contre les portières de la voiture noire. Puis Fortin resta couché sur le volant, écrasant son klaxon de toute sa masse.

En quelques minutes, la confusion fut à son comble. Se voyant bloqués, les passagers de la Peugeot tentèrent de se dégager en force, mais un courageux citoyen se jeta sur le capot de leur voiture, leur intimant l'ordre de ne pas bouger.

Bloqués dans leur véhicule, les forces noires virent leurs cibles passer sans pouvoir les suivre.

Mary entraîna Jacky vers le tourniquet à bagages. Elle força une porte marquée « entrée interdite » et se retrouva dans la salle où l'on débarquait les bagages avant de les disposer sur le tapis roulant.

Une employée en uniforme tenta de les empêcher de passer mais

Mary tendit son porte-cartes fermé en criant : « Police ! »

La femme s'écarta et ils se mirent à courir sur le tarmac. Tout au bout de la piste, presque contre les grillages, elle apercevait le Lear Jet de Konrad Speicher. Mais mon Dieu que c'était loin ! Elle n'arriverait jamais à suivre ce diable de Jacques de Trébédan qui allongeait une foulée harmonieuse sans paraître peiner le moins du monde.

— Attends ! parvint-elle à crier dans son dernier souffle.

Il s'arrêta, revint vers elle et lui prit la main :

— Viens !

Comme ça, ça allait mieux. Ils finirent par atteindre l'avion qui attendait porte ouverte. Karl, le pilote de Konrad Speicher, était aux commandes et Ludwig, le secrétaire, attendait les arrivants. Les réacteurs tournaient au ralenti.

Mary et Jacky se jetèrent dans l'avion. Konrad commanda la fermeture de la porte et l'avion prit immédiatement la piste.

— Il était temps ! dit Mary en se laissant tomber dans un fauteuil.

Un point de côté la faisait terriblement souffrir.

— Ludwig, vous n'auriez pas quelque chose à boire ? demanda-t-elle.

— Je ferai du thé dès que nous aurons décollé, madame, dit Ludwig très stylé.

— Soit, mais en attendant, si vous aviez un coup de flotte !

— Pardon ? demanda Ludwig les sourcils interrogateurs.

Elle corrigea le tir :

— Un peu d'eau minérale, je vous prie.

Ludwig comprenait mieux comme ça. Il s'inclina :

— Bien madame.

Et, comme l'avion s'inclinait pour prendre l'air, elle regarda par le hublot la ville qui s'éloignait. L'entrée de l'aéroport était bouchée par un embouteillage géant. On voyait arriver une dépanneuse et le gyrophare bleu d'une ambulance clignotait.

Son cœur se serra. Elle avait laissé Fortin dans un drôle de pastis. Il s'était sacrifié pour que Jacky et elle puissent échapper à leurs poursuivants. Comment allait-il s'en sortir ?

Chapitre XXIII

En réalité, tout n'allait pas si mal pour le lieutenant Fortin. Il avait continué à jouer les inconscients, affalé sur son klaxon, jusqu'à ce qu'une ambulance arrive.

Ensuite il avait été transféré à l'hôpital de Pontchaillou, au service des urgences où l'on s'aperçut bien vite qu'il allait tout à fait bien.

Les flics étaient venus l'interroger et il avait affirmé qu'il avait dû donner un violent coup de volant pour éviter un scooter qui roulait à gauche. Après... il ne se souvenait plus de rien. Bien sûr, il était assuré et il allait faire une déclaration à sa compagnie. Le propriétaire de la voiture qu'il avait malencontreusement heurtée serait dédommagé, ça allait de soi...

Mais, bizarrement, ladite voiture avait mystérieusement disparu. Le flic de service n'y comprenait rien.

Fortin suggéra que c'était peut-être parce que cette voiture était en stationnement interdit...

Le flic haussa les épaules. Ce n'était pas son problème. Il n'y avait pas de dommages corporels, juste un peu de tôle froissée et, confirmait-il à Fortin, « votre alcootest était négatif ».

Fortin rentra donc à Quimper avec une voiture cabossée qu'il s'empressa de déposer chez un collègue au garage de la gendarmerie. Un gars bien obligeant, qui faisait quelques réparations « au noir » pour rendre service.

Il n'eut même pas de scène de ménage car son absence n'avait pas excédé le temps d'une mission ordinaire.



Quatre jours plus tard, le Lear Jet de Konrad Speicher déposa Mary à l'aéroport de Saint-Malo.

Il pleuvait, la ville était triste et grise. Les voyageurs s'emmitouflaient dans leurs imperméables, sous les chapeaux de pluie, et les audacieux qui osaient ouvrir un parapluie le voyaient bientôt retourné par le vent.

Elle téléphona à Brigitte Abiven depuis le hall de l'aérogare.

— Oh, c'est toi, Mary ?

Son bonheur d'entendre Mary n'était pas feint.

— C'est moi !

— D'où viens-tu ?

— Je vais te raconter tout ça. Peux-tu m'héberger pour la nuit ?

— Bien sûr ! Je suis folle de joie...

Mary raccrocha.

Un taxi la conduisit au garage où elle avait déposé sa Twingo. Elle paya sa facture et prit la route de Plouër-sur-Rance.

Pour accueillir son amie, Brigitte Abiven avait allumé tous les éclairages de la cour. Mary s'arrêta devant la porte de la ferme.

Les deux femmes s'embrassèrent chaleureusement. Brigitte Abiven demanda :

— Tu laisses ta voiture en vue ?

— Oui, dit Mary.

— Tu n'as pas peur que...

— Non, maintenant ça n'a plus d'importance.

— Les Peugeot noires...

Mary eut un mouvement des lèvres :

— Pfuitt... on s'en fiche !

— Ah bon... Entre, je t'ai fait une omelette aux pommes de terre avec de la salade verte, comme la première fois que tu es venue ici.

— Formidable !

— Mais où étais-tu pendant tout ce temps ?

— En Suisse.

— Tiens donc, en Suisse !

— Oui. Avec Jacky...

— Ah ? Margot s'inquiétait.

— Elle n'aura plus à le faire.

— Je peux la prévenir ?

— Si ça ne te fait rien, je préfère m'en occuper.

— Comme tu veux. Et Jacky ?

— Il sera là dans un jour ou deux.

— Et...

— Et il pourra vivre ouvertement, et rejouer au foot sans plus se soucier de quoi que ce soit.

Brigitte Abiven regarda Mary avec curiosité :

— Tu es donc une fée ?

Mary s'esclaffa :

— Certains pensent plutôt à une sorcière.

— Comment as-tu réussi à échapper à tes anciens collègues ?

Mary répondit vivement :

— Ce ne sont pas mes anciens collègues ! Je n'ai jamais fait ce métier de tueur, moi !

Brigitte Abiven vit qu'elle l'avait blessée.

— Excuse-moi, dit-elle.

— C'est bon, dit Mary en se radoucissant. Pour ce qui est du reste, j'ai fait jouer de vieilles relations.

— De la police ?

— De la police et d'ailleurs.

Elle pensait à Konrad Speicher qui n'avait pas hésité, dès son premier appel, à lui adresser son avion privé, à cette hospitalité royale qu'elle et Jacky avaient reçue en Suisse, où d'ailleurs Jacky se trouvait toujours.

— Et maintenant ? demanda Brigitte Abiven.

— On s'approche du dernier acte, dit Mary. Demain un monsieur viendra me chercher ici et il m'accompagnera au commissariat.

— Tu vas te jeter dans la gueule du loup ! s'exclama Brigitte Abiven.

— Ouais, dit Mary, mais pas pour me faire bouffer, pour lui limer les crocs ! Et, crois-moi, lorsque j'en aurai fini avec lui, le loup n'aura plus envie de mordre.

Du moins je l'espère, ajouta-t-elle *in petto*.



Victor Pointu arriva le lendemain matin à la ferme, aussi fébrile que d'habitude.

— Ma... Ma... Mary, bégaya-t-il, qu'est-ce... qu'est-ce...

Elle abrégéa :

— Ce qui se passe, mon cher Victor, c'est que j'ai une démarche difficile à accomplir et j'ai pensé que personne mieux que vous ne saurait m'assister en la circonstance.

Puis elle présenta l'avocat à Brigitte Abiven qui se retenait de pouffer devant ce petit bonhomme agité conduisant une Mercedes hors d'âge.

— Brigitte, je te présente maître Pointu qui m'a été d'un grand secours dans une affaire difficile, voici quelque temps.

— Enchantée, dit Brigitte en lui tendant la main. Voulez-vous entrer ? Prendre quelque chose ?

Le regard de Victor Pointu courait de Brigitte à Mary, éperdu. Que faisait-il entre ces deux jolies femmes ? Il n'avait jamais été hardi avec le beau sexe et là...

— Un ca... un ca... bredouilla-t-il.

Brigitte Abiven se méprit :

— C'est au fond du couloir, dit-elle.

Victor Pointu devint tout rouge et parvint à terminer :

— Un café, s'il vous plaît.

Puis il ajouta en baissant les yeux :

— Mais... mais... tant qu'on y est... et avec votre per... permission...

Il fila vers les toilettes en jetant des regards furtifs, comme un coupable.

Mary suivit Brigitte Abiven dans la cuisine et se mit à rire. Brigitte s'exclama :

— Où as-tu pêché ce phénomène ?

— C'est une longue histoire, dit Mary, mais crois-moi, Victor est un très bon professionnel.

— Un avocat qui... qui...

— Qui bégaye, dit Mary. Ça surprend, je te le concède, mais c'est un excellent juriste, honnête et tenace. Et ceux qui le prennent pour un rigolo tombent de haut.

Monsieur Pointu prit son café debout, tout troublé, et il réussit même à s'en renverser sur la cravate. Brigitte épongea les dégâts avec un mouchoir de papier, à la grande confusion de l'avocat qui rougit de plus belle.

— Je suis... Je suis...

— Laissez, Victor, dit Mary. Maintenant il faut que nous y allions.

Elle embrassa Brigitte Abiven et Victor Pointu serra la main de son hôtesse avec ferveur.

— Mer... Merci ! parvint-il à dire.

Mary monta dans la Mercedes et Victor Pointu se mit au volant :

— Où... où...

— À Rennes, Victor, au commissariat de police.

Et comme la voiture prenait de la vitesse, elle dit :

— Maintenant, je vais vous expliquer pourquoi vous êtes là.

Victor Pointu connaissait bien cette ville où il avait fait ses études de droit. Il se gara non loin du commissariat central et accompagna Mary dans l'édifice.

— Je voudrais voir le commissaire Mercadier, demanda Mary à l'accueil.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non.

La fliquette de service prit un air ennuyé :

— Alors je ne sais pas si...

— Posez-lui directement la question, dit Mary en montrant le téléphone, ça nous fera gagner du temps.

— Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas téléphoner ? demanda Mary sarcastique.

La fliquette fronça les sourcils : pour qui se prenait-elle, celle là ? Si elle croyait qu'on dérangeait le commissaire Mercadier comme ça !

Désemparée, elle se tourna vers une cloison vitrée où quelques gardiens en uniforme discutaient tranquillement. L'un d'entre eux se leva et vint au guichet sans se presser, les pouces passés dans le ceinturon, fort de son importance :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous êtes le chef de poste ? demanda Mary.

Le flic fronça les sourcils.

— En effet. Que désirez-vous ?

— Je voudrais voir le commissaire Mercadier, articula Mary. Et je demandais à madame de le prévenir de ma visite.

— C'est à quel sujet ?

— Si cela ne vous fait rien, je le lui dirai moi-même.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez perdu votre chat ? ironisa le flic.

— Non. Mais justement, parlez-lui donc de mon chat, au commissaire Mercadier, vous allez voir comme il va me recevoir toutes affaires cessantes.

— Ah, dit le brigadier en souriant. Je vois qu'on veut rire. Ça tombe bien, j'adore rigoler ! Pouvez-vous me présenter vos papiers, s'il vous plaît ?

— Certainement, Monsieur.

Elle sortit son porte-cartes, présenta ses papiers d'identité. Le brigadier lut : « Mary Lester... » Il n'alla pas plus loin : repoussant le document comme s'il lui brûlait les doigts, il prit le téléphone :

— Patron, mademoiselle Lester demande à vous voir.

À présent, il regardait Mary avec attention, presque avec anxiété. Il raccrocha avec précaution, sans la quitter des yeux.

— Je vais vous conduire, dit-il.

— Merci, dit Mary.

Puis se tournant vers Victor Pointu :

— Voulez-vous m'attendre, maître ?

Elle emboîta le pas au chef de poste. Ils montèrent au premier étage jusqu'à une porte munie d'une plaque indiquant qu'on entrait chez le commissaire principal.

Le brigadier frappa timidement, comme s'il craignait de réveiller son chef.

Mary haussa les épaules et passa devant lui, tapant vigoureusement du poing sur la porte au grand dam du brigadier.

Cette fois on perçut un « entrez ! » autoritaire. Le chef de poste ouvrit la porte, fit passer Mary et annonça :

— Mademoiselle Lester !

Puis il ressortit en fermant l'huis avec précaution.

Mercadier ne daigna pas se lever.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il, rogue.

Mary sourit et vint s'asseoir face au bureau.

— Toujours aussi poli, Mercadier. Ça t'écorcherait la gueule de dire

bonjour ?

Il la regarda méchamment :

— Ça m'écorcherait la gueule de te souhaiter quelque chose de bon.

— Pour une fois, tu es sincère ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il.

— C'est moi qui devrais te demander ça ! Depuis huit jours tes sbires me coursent dans toute la région de Rennes.

— Mes sbires ?

— Ouais, les types en Peugeot noire.

Il secoua la tête :

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Ben tiens !

— Qu'est-ce que tu veux, Lester ?

— Moi ? Je veux que tu me foutes la paix. Et que tu foutes également la paix à mes amis.

Il tenta d'ironiser :

— Tes amis ? Tu as donc des amis ?

Elle le regarda, méprisante :

— Bien plus que toi, mon pauvre Mercadier !

Elle posa une enveloppe épaisse sur le bureau du commissaire.

— Tiens, je t'ai apporté quelque chose.

Il la regarda intensément :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce après quoi tes hommes en noir courent depuis quelques mois. Tu ne vois toujours pas de quoi il s'agit ? Eh bien, ouvre !

Mercadier prit un coupe-papier et fendit l'enveloppe sans quitter Mary des yeux. Dans le fond de la pièce une porte grinça et le commissaire Darle apparut.

— Tiens, dit Mary, il ne manquait plus que vous !

Lucile Darle s'approchait en fixant Mary comme si elle voulait l'hypnotiser. Puis elle prit l'enveloppe des mains de Mercadier et la vida sur le buvard vert du sous-main. Elle contenait deux cassettes vidéo et une liasse de feuillets reliés entre eux par de gros trombones.

Lucile Darle regarda les feuillets et les rejeta sur la table avec

détachement :

— Bien entendu il s'agit là de photocopies.

— Bien entendu !

— Où sont les originaux ?

— Rassurez-vous, ils sont en sûreté. Mais tout y est : Les fiches de virement d'une banque au déficit vertigineux sur le compte numéro de qui vous savez, la confession du capitaine Champenois à propos d'un certain incendie généreusement attribué aux marins pêcheurs...

— Tout ça ne vaut rien, dit Lucile Darle d'une voix froide. Champenois est mort...

— Brûlé, lui aussi, dit Mary, comme les quatre voyous qui m'ont agressée la semaine dernière, et presque au même endroit ! Curieuse fin pour un pyromane ! Il y a de ces coïncidences ! Mais ce que je me demande, ce sont les raisons de votre acharnement à retrouver ce dossier qui ne vaut rien ! Ah, il y a aussi les vidéos. Vous les regarderez, c'est très intéressant. L'une d'elle a été réalisée par un voisin, bien avant l'arrivée des pompiers. On y voit le feu démarrer des quatre coins de la toiture simultanément. L'autre concerne la confession du capitaine Champenois.

— Combien ? demanda Lucile Darle.

Mary prit son air le plus ingénu :

— Pardon ?

— Combien pour les originaux ?

Mary se mit à rire :

— Vous vous méprenez, commissaire Darle. Je n'ai jamais dit qu'ils étaient à vendre.

— Tout a un prix, mademoiselle Lester.

— Pour vous, sans doute, pas pour moi.

Lucile Darle eut un rire sans joie :

— Allons donc ! Que voulez-vous ?

— Moi ? Rien.

Lucile Darle fit quelques pas. On percevait tout l'effort qu'elle faisait pour rester calme. Mercadier observait la scène et on voyait bien qu'il n'était qu'un second couteau ; dans cette affaire, c'était elle le patron.

Lucile Darle cherchait un angle d'attaque. C'est difficile de négocier avec quelqu'un qui ne veut rien.

— Comme je vous l'ai dit, précisa Mary pour meubler le silence, les originaux de ces documents sont hors de votre portée...

Lucile Darle ne put réprimer un geste de fureur que Mary calma rapidement.

— Je ne suis pas venue seule, madame Darle, mon avocat m'attend en bas. Alors, inutile de songer à m'arracher les yeux avec une petite cuiller pour me faire parler. Car quand bien même je vous dirais où ils sont, vous n'auriez pas accès aux originaux.

Mercadier avait planté son coude sur son bureau et sa tête reposait sur sa main ouverte. L'œil était sombre, comme son humeur. Il subissait et il n'aimait pas ça. Lucile Darle avait du mal à contenir une fureur meurtrière.

— Je vous recommande, dans ce dossier, l'article que j'ai consacré à cette affaire depuis mon arrivée à Rennes. Avec les photos de vos hommes de main dans leurs Peugeot noires. Je suis sûr que mon rédacteur en chef serait ravi d'un tel reportage. Ça ferait un scoop du tonnerre et on battrait sûrement tous les records de tirage de la presse hebdomadaire.

Lucile Darle prit nerveusement le dossier et le consulta, s'arrêtant à l'article que Mary Lester avait tapé. Elle le consulta rapidement ; quand elle tourna le dernier feuillet, son visage était livide.

Il y avait là de quoi provoquer un séisme dans un monde politique qui n'avait pas certes pas besoin d'un nouveau discrédit.

— Vous allez publier ça ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Ça ne tient qu'à vous, dit Mary.

— Comment ça ?

— Il vous suffit de convaincre vos commanditaires de renoncer à détruire ce dossier.

— Mais alors...

— Alors il restera comme témoignage pour l'histoire. Il ne sortira que lorsque tous les protagonistes de cette affaire seront morts depuis longtemps.

— Sinon ?

— Sinon il sort tout de suite. Dans la presse, sur Internet sous cette forme également. Le site est prêt. Il suffira que je donne le feu vert pour qu'il soit balancé sur le Net.

Elle se leva :

— Alors, priez pour qu'il ne m'arrive pas d'accident dans les années qui viennent, priez aussi pour que je ne meure pas de mort suspecte

car dans les vingt-quatre heures, l'affaire serait déballée sur la place publique.

Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit et se retourna :

— Ça vaut également pour tous mes amis...

Puis elle ferma la porte doucement.

Chapitre XXIV

Dans le hall, elle récupéra Victor Pointu qui attendait patiemment en lisant un dossier.

— A... a... alors ? demanda-t-il.

— Tout va bien, mon vieux Victor ! Dites-moi, aimez-vous le couscous ?

— O... oui, pourquoi ?

— Je vous invite à déjeuner. Et vous allez goûter le meilleur couscous du monde.

Elle l'emmena au Maghreb, le restaurant marocain où elle avait dîné ce fameux soir où elle avait fait la connaissance de Lucile Darle. Souvenirs, souvenirs...

Monsieur Pointu était disert, amusant, il ne bégayait presque plus. Il sortit du restaurant euphorique.

— Je vous reconduis chez votre amie ?

Mary allait dire oui lorsqu'elle vit venir vers elle une haute silhouette. Son cœur eut un raté. L'homme aussi l'avait vue. Il s'arrêta un instant puis se précipita, laissant choir le carton à dessin qu'il portait sous le bras :

— Mary !

Il la prit dans ses bras, la souleva de terre, la fit tourner devant les yeux de monsieur Pointu éberlué. Elle parvint à retrouver son souffle :

— Lilian !

Il la reposa par terre puis l'examina, lui tenant les mains :

— Tu es plus belle que jamais !

Elle ne répondit pas. Elle le regardait, des étoiles dans les yeux, incapable de dire un mot.

Ce fut monsieur Pointu qui rompit le silence :

— Si... si je comprends bien, Mary, je... je... je ne vous reconduis plus ?

Elle revint sur terre. Que faisait-il là, ce petit gros ridicule qui bégayait d'une voix triste ?

Puis elle réalisa que c'était monsieur Pointu !

— Euh, non, Victor, euh... un vieil ami que je n'ai pas vu depuis longtemps... et... et...

C'était elle maintenant qui s'embrouillait, qui bredouillait.

— Merci, merci... je vous appelle dès que je rentre à Quimper... merci...

Elle regarda s'éloigner sa silhouette courtaude, et de temps en temps il se retournait et faisait gauchement un signe de main.

— Qui c'est ce type ? demanda Lilian amusé.

— Un avocat.

— Un avocat ? Tu as besoin d'un avocat, toi ?

— Parfois, dit-elle en lui prenant la main. Mais on ne va pas rester plantés sur ce trottoir jusqu'à demain. Tu me payes un café ?

— Et comment !

Lilian ramassa le carton à dessin tombé sur le trottoir lors de leurs effusions. Ils s'installèrent sur une terrasse accueillante et se regardèrent comme s'ils se voyaient pour la première fois.

— Qu'est-ce que tu fabriques à Rennes ? demanda Lilian en lui caressant la main du bout de ses longs doigts bronzés.

— Oh, dit-elle en frissonnant sous la caresse, c'est une longue histoire.

Elle retira sa main pour ne pas laisser voir son trouble et, montrant le carton à dessin d'un signe de tête, elle demanda :

— Tu dessines ?

— Ça m'arrive.

— Des maisons ?

Il hocha la tête en souriant :

— Si on veut.

Il y eut un silence puis elle demanda :

— Tu...

Il comprit avant qu'elle ne termine la question.

— Non.

Il frotta son annulaire gauche de son index droit pour montrer qu'il ne portait pas d'alliance.

— Et toi ?

Elle secoua la tête négativement. Puis elle montra le carton à dessin :

— Je peux voir ?

Il rit :

— Toujours aussi curieuse, hein !

— On ne se refait pas.

Puis, impatiente :

— Alors, tu me montres ou tu ne me montres pas ?

— Je te montre, mais tu vas être surprise.

— Ah...

Il défit les lacets et le carton s'entrebâilla. Elle vit tout d'abord des arbres et puis des échelles appuyées contre ces arbres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les maisons que je construis.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Père voulait me faire épouser la fille d'un de ses copains, pour que je prenne sa suite à la tête d'une grosse entreprise de travaux publics. Moi je préfère faire des maisons dans les arbres.

— Dans les arbres ?

— Oui, comme des nids !

— Ça marche ?

— Très bien. Enfin, assez pour moi. Je travaille seul, et je fais appel à des artisans.

— Qu'en dit maître Rimbermin ?

— Oh, il n'est pas content, il ne trouve pas ça sérieux. Je dois t'avouer que nous sommes brouillés.

Il avait dit ça avec le sourire et il ajouta :

— Je ne serais même pas surpris d'être déshérité !

— Chouette ! dit-elle en se frottant les mains.

Il la regarda de travers.

— Tu sais que tu as de drôles de réactions parfois ?

— Eh oui ! Mais avoue que retrouver un poète quand on avait quitté un bétonneur en puissance a de quoi rendre heureux !

Elle feuilletait les dessins, s'arrêtant sur un croquis, puis sur un autre.

— Oh, dis-moi...

Dans un grand pin on apercevait une succession de plates-formes

posées comme des nids d'oiseau.

— Celle-là, dit Lilian, je viens de la terminer pour un comédien du Théâtre Français. Il a une maison sur la Rance et l'été il est envahi par ses petits enfants. C'est le seul moyen qu'il ait trouvé d'avoir un peu de calme et de solitude.

Il montrait le dessin, le détaillant :

— Tu vois, là, il y a un premier niveau avec une cabane et une petite terrasse où l'on peut déjeuner.

— Et au dessus ? demanda Mary en montrant une autre petite plate-forme presque invisible dans la verdure.

— Au-dessus ? C'est la chambre. Un lit, c'est tout. On dort comme les oiseaux. C'est une sensation extraordinaire. Dès qu'il y a un peu de vent, on est bercés... et ça sent si bon.

Soudain elle se souvint d'une chanson que lui chantait son grand-père quand elle était toute petite :

*Ne fais plus de bruit,
Car voici la nuit,
Dans ton grand sapin,
Dors jusqu'à demain...*

Il lui semblait entendre la voix un peu cassée du vieil homme, sentir sa joue rêche de barbe mal rasée, l'odeur de sa pipe. Elle adorait cette chanson et voilà que tout à coup elle pouvait réaliser son rêve de petite fille.

Elle regarda Lilian :

— Dites-moi, monsieur l'architecte, on peut visiter ?

— Bien sûr. On peut même essayer. Le client n'est là que pendant l'été.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

— Tu n'as pas peur d'avoir le vertige ?

— Au contraire, j'espère bien l'avoir !

Il sourit :

— De quel vertige parles-tu, coquine ?

Elle le défia du regard :

— Tu verras bien !

Il se leva, la prit par la main :

— Alors on y va, Mary. On y va !

FIN

À l'île-Tudy, avril 2002

